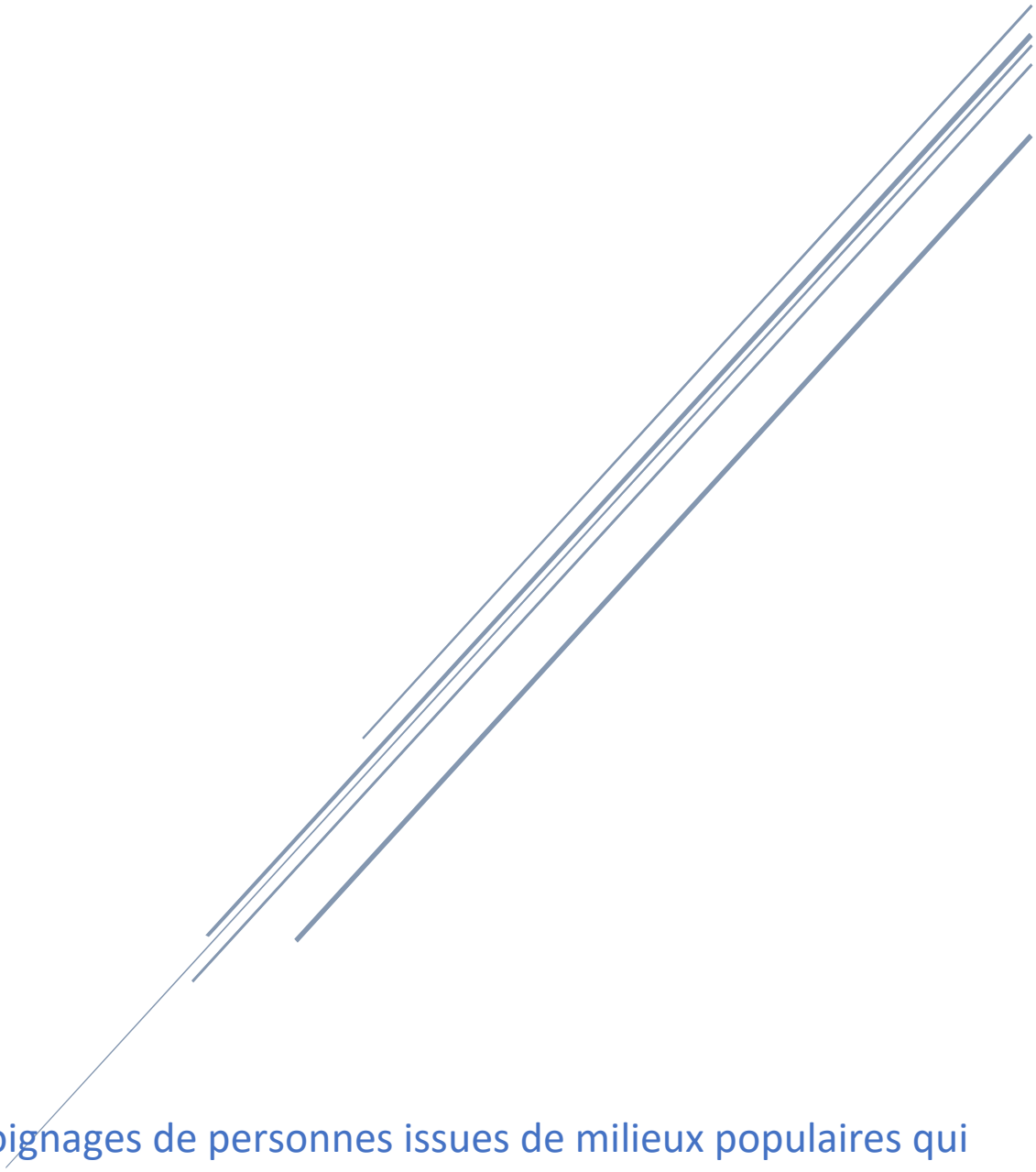
ASCENSEUR SOCIAL : 20 TEMOIGNAGES DE JEUNES AYANT REUSSI

20 Témoignages sur l'ascenseur social : Et si toi aussi tu prenais l'ascenseur social ?



Témoignages de personnes issues de milieux populaires qui ont réussis

Fabien Martre

Table des matières

Introduction 2
Nicolas, entrepreneur issu du 93 4
Nassim, Issu du 77, Cadre dans un groupe mutualiste 15
Imane, issu d'un milieu modeste en province, a entrepris des études de droit 20
Charlotte, Cadre supérieur dans la fonction publique, issue d'une ZEP du 77 27
Aziz, Entrepreneur et investisseur, auteur du livre l'ascenseur social est en panne j'ai pris l'escalier 35
Nabil, Sciences Po paris et la sorbonne, issu de la banlieue lyonnaise 43
Fatima, Elève avocate en droit des affaires 49
Fatoumata, prof de SES, issu d'un quartier populaire 54
Leila, Auditrice dans un grand cabinet d'audit, a redoublé 2 fois 61
Maryam, Enseignante en SES, a grandi à Garges-lès-Gonesse 67
Akim, avocat d'affaires, issu du 93 76
Fatou, prof de SES, issue de banlieue 84
Justin, entrepreneur, originaire de Seine-Saint-Denis 89
Yasmine, prof de SES, a eu une scolarité difficile et a rebondi 103
Sebastien, Président d'un groupe, originaire de Cergy 111
Jone Randy, juriste au Luxembourg, originaire de Pantin (93) 117
Cecile, Journaliste, a grandi dans une cité 126
Sarah, Sciences Po Paris, issu du 93 135
Hajar, en école de commerce, issu d'un milieu populaire 144
Marie Charlotte, Avocate, originaire du milieu rural 152
Conclusion 159
Dernière de couverture 160

Introduction

Je m'appelle Fabien Martre. Je fais parti de ce faible nombre de chanceux qui ont pris l'ascenseur social.

Je suis le président de l'**association l'ascenseur social**, association créée en 2016 à l'initiative d'étudiant de sciences Po (et dont le Fondateur est Nawell Bellour).

Le but de notre association :

- Informer les jeunes sur les possibilités de réussite
- Limiter l'auto-censure qui existe dans les classes populaires concernant les études et la carrière

Notre association n'a pas vocation à dénoncer les inégalités, d'autres associations s'en chargent et le font très bien. Nous ne les nions pas, au contraire, car elles existent et sont fortes.

Pour 1 personne issue d'un milieu populaire qui s'en sort, combien restent en bas à attendre ce fameux ascenseur social ?

Des études très intéressantes, notamment celles de l'OCDE montent qu'en **France il faut 5 générations aux pauvres pour atteindre le revenu médian**… on parle donc de 100 ans…

Mais nous avons choisi d'agir de façon différente et complémentaire et de montrer aux jeunes que même si c'est dur, même si c'est compliqué, ils peuvent réussir à prendre l'ascenseur social.

Pour avoir une chance de réussir, il faut s'informer, se battre et surtout **ne pas s'auto-censurer**.

Ce livre regroupe des témoignages de femmes et d'hommes ayant des parcours très différents, beaucoup s'en sortent par les études mais pas uniquement, beaucoup étaient forts à l'école mais pas tous…

Il y a des étudiants, des profs, des entrepreneurs, juristes, cadres….

Il y a forcément une histoire ou un parcours dans lequel, nous l'espérons, tu vas te reconnaitre.

Ces histoires ont été recueillis par interview. Interviews qui sont diffusés gratuitement sur notre podcast l'ascenseur social.

Bonne lecture !

Nicolas, entrepreneur issu du 93

Bonjour Nicolas,

Est-ce que tu peux te présenter s'il te plaît ? Me dire qui tu es ? Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

Alors bonjour Fabien, je m'appelle effectivement Nicolas Velai.

J'ai vingt-neuf ans. Dans la vie je dirige une entreprise qui s'appelle **Protocole Start-up**[1] et qui est un studio d'innovation.

Un studio d'innovation, c'est une entreprise qui aide les gens à monter des projets, des projets innovants surtout dans le digital.

Donc en pratique ça va être : « tu veux monter une appli, tu as un projet de logiciels, de quoi que ce soit, t'as envie de monter quelque chose, nous on t'aide pour t'aider à passer de l'idée à la concrétisation ». C'est-à-dire du projet à la véritable réalisation. C'est ça que je fais dans la vie et, à côté, je suis aussi enseignant en école de commerce, et en université sur ces sujets-là, sur l'innovation.

D'accord, merci beaucoup. Est-ce que tu peux nous dire ce que faisaient ou ce que font tes parents ?

J'ai été principalement élevé par ma mère qui est fonctionnaire.

J'ai grandi en fait dans le 93 (Saint-Denis), et je ne sais pas, je trouve ça marrant comme question parce que je ne me suis jamais tellement identifié à ce que faisaient mes parents. J'entends encore ma mère… Elle a toujours souhaité que j'aille plus loin qu'elle, que je fasse mieux. Du coup, je ne me suis pas tellement calé sur elle. Est-ce que moi je peux aller plus loin ? Est-ce que je peux faire quelque chose de plus intéressant ? …

Là, je suis en train de paraphraser ma mère, mais d'un autre côté, je me dis que ce qui est intéressant, ce n'est pas forcément de faire quelque chose qui gagne beaucoup d'argent, ou de faire quelque chose qui est bien représenté socialement…. Ce qui est intéressant, c'est juste de faire le truc qu'on a envie de faire, en fin de compte.

Tu as dit que tu venais du 93. Est-ce que justement tu peux nous parler un petit peu de ta scolarité ? Comment ça s'est passé ? Est-ce que tu étais en zone d'éducation prioritaire (ZEP) ? Comment tu en es arrivé à être aujourd'hui dirigeant d'une entreprise ?

J'étais effectivement en ZEP, en zone d'éducation prioritaire. J'ai fait mon collège et lycée dans le 93 et effectivement c'était un petit peu… Ce qu'on peut s'imaginer sur le 93.

[1] La société s'appelle maintenant Ouinnov, www.ouinnov.fr (ex Protocole Startup)

Au lycée, je me rappelle que on a eu pas mal d'émeute… C'était à l'époque de l'élection de Nicolas Sarkozy comme président… On a eu des voitures renversées, des poubelles qui brûlaient… La totale ! Finalement, c'est une vraie expérience humaine ! Moi je prends ça avec du recul maintenant, mais c'est vrai que c'est un peu bizarre dans la mesure où aujourd'hui je traîne dans des milieux qui sont complètement différents… C'est un peu bizarre de repenser à toute cette époque-là et se dire que voilà, c'était un lycée où on avait des résultats au bac qui étaient plutôt mauvais.

On l'a eu finalement… On a réussi à s'en sortir dans ce lycée-là parce qu'on est passé d'un peu plus de 50% de réussite au bac (pour dire qu'on était un petit peu à la ramasse. On a été le lycée qui a eu la plus forte progression de France) parce à un peu plus de 70%.

Je trouve que c'est une information un peu rigolote, et d'un autre côté un peu moins rigolo… C'est vrai que c'est le genre d'endroit où je connais des gens qui se sont faits tirer dessus à la sortie du RER. Plus tristement encore, même aujourd'hui, tous les ans en fait, j'apprends la mort d'un de mes camarades de classe du lycée.

Parce qu'il s'est fait prendre dans des rixes, dans les histoires de drogue, dans des histoires de cité, tous les ans, il y a un copain du lycée que je vois passer sur Facebook. Voilà, il y a Richard qui est mort. Il y a Nabil qui est mort, il y a... Voilà… Tous les ans, je vois quelqu'un passer et ça me fait un peu mal au cœur…

Ça reste quand même ce genre de milieu, et ça reste quand même difficile, même si j'essaye de passer outre tous les stéréotypes qu'on s'en fait.

Ouah, chaque année…Il y a des personnes qui malheureusement décèdent suite à des problèmes de rixes, soit des problèmes de drogues…

Justement, est-ce que toi qui a réussi à t'extirper un petit peu de ce milieu-là et à prendre l'ascenseur social, ou au moins à utiliser notre système scolaire, social ou autre pour essayer d'avancer, de réussir ?

Est-ce que justement tu as un avis sur ça ? Qu'est ce qui fait qu'il y a des gens qui ne le prennent pas, qui ne réussissent pas ? Et qu'est ce qui fait que toi tu as réussi selon toi ?

Je crois qu'il y a une grande partie de ce que tu vas accomplir qui est lié à la représentation que tu as de toi-même.

C'est-à-dire que, si t'es dans un lycée qui n'est pas très bien, si t'es dans une famille qui ne t'encourage pas beaucoup, et si t'as des conditions qui ne sont pas très favorables pour que tu réussisses, si toi tu te mets dans cette case-là… Déjà que le monde te met dans cette case-là, te vois comme un jeune, un jeune défavorisé, des banlieues, tu vois…

Peut-être qu'en plus t'as la tête qui va avec, et du coup tu rentres dans la pièce, on voit tout de suite que t'es noir, que t'es arabe, ou autre chose…Tout de suite, tu peux être discriminé.

En fait, moi ce que je me dis, c'est que j'ai essayé de pas me mettre moi-même dans cette case-là. Je sais que le monde va m'y mettre dans cette case. Quand tu commences à te dire ça

à te dire que tu ne te résumes pas à être un jeune des banlieues, ça permet d'élargir ton champ des possibles. Il y a plein de choses qui sont possibles pour moi, parce que la plupart des choses qu'on pense impossibles, c'est est lié à ce qu'on se dit : « moi, je ne vais pas réussir. Je suis un jeune des banlieues ». Tu vois, quand j'étais au lycée la directrice adjointe du lycée m'a dit dans les yeux, « mais ce n'est pas la peine d'aller faire la fac à Paris. Tu ne seras pas pris. Tu ne seras pas pris en fac d'économie à Paris ».

J'ai postulé quand même et j'ai été pris à la fac d'économie à Paris.

L'année suivante finalement, ce n'est pas le truc qui m'a botté. C'est un peu anecdotique mais je me suis dit quand même au départ que je n'avais pas envie de me mettre des barrières tout seul. Je n'avais pas envie de me dire que je ne serai pas pris dans ce programme, que j'allais faire mon maximum pour être pris et qu'en fait, si je ne crois pas en moi comment les gens pourraient-il croire en moi ? Comment pourrait-on se dire que ce garçon a sa place ici si même moi je n'y crois pas ? Donc la chose que j'ai faite, c'est de me dire que je ne me résumais pas à être un jeune de la cité. Je me suis dit que je pouvais réussir des trucs en y croyant assez fort. Et c'est souvent comme ça que la chance sourit : plus on fait de choses, plus on a la chance d'en réussir.

Exactement, donc là tu as parlé de quelque chose qui nous touche particulièrement au sein de l'association L'ascenseur social, c'est l'autocensure.

Effectivement beaucoup de jeunes s'autocensurent, ne postulent pas à des formations qu'ils pourraient avoir. On s'autocensure dans des choix de carrière en n'étant pas assez ambitieux et c'est quelque chose qui me tient beaucoup encore.

Justement toi, est ce qu'il y a eu des gens ou un déclic ou des mentors ? Qu'est ce qui a fait que tu n'as pas eu cette autocensure qu'il y a chez beaucoup de personnes ?

Je ne sais pas exactement. Je pense que c'est un ensemble…Je pense que j'ai eu un environnement familial, j'ai eu une Maman, j'ai eu des grands parents qui poussaient à faire des choses même je ne savais pas exactement quoi. Ils voulaient que je fasse quelque chose qui me plaise et je pense qu'ils m'ont poussé à faire ça. Je pense que c'est très important. Aujourd'hui, je ne suis pas encore parent, donc je n'ai pas encore l'occasion de repasser le mot à mes enfants, mais je pense que les parents ont un rôle super important à jouer là-dedans. Et surtout, j'ai fait des bonnes rencontres. Mais elles ne sont pas arrivées par hasard. C'est parce que je me suis bougé, que je suis sorti et que j'ai essayé de rencontrer les gens. Et j'ai des amis qui m'ont beaucoup aidé. Ça m'a énormément servi en fait d'avoir des gens qui, autour de moi, étaient positifs. Des gens qui vont en fait me dire : « vas-y ! Fais-le ! ». En fait, au moment où tu es en train de douter avoir des potes, avoir des copains, avoir des copines qui te disent ça, c'est hyper motivant. A contrario, il y a toujours des gens qui vont te dire « ça a l'air nul ce que tu fais », « non mais franchement tu vas faire ça, vraiment ? ». Il y a toujours des gens qui vont réagir comme ça et je ne dis pas qu'il ne faut pas s'entourer des gens comme ça : la critique, c'est souvent quelque chose de constructif.

En revanche, je pense qu'il faut trouver un équilibre entre un environnement où tu vas avoir des gens qui vont dire « oui je crois en toi. Vas-y fais-le » et limiter l'impact que vont avoir les gens qui vont dire « non, non. Je pense que tu ne vas pas réussir. Laisse tomber ».

Et ça, c'est hyper important. C'est ce côté humain c'est-à-dire avoir des gens qui vont t'accompagner parce que ça te pousse à aller plus loin. Plus tu vas être entouré de gens comme ça et plus tu vas en rencontrer. Et d'autres gens également qui vont dire : « où est-ce que t'en es ? Ah t'en est là ? Je vais t'aider à aller plus loin ». Ils te font la courte échelle pour que tu y arrives encore plus et les suivants vont encore plus t'aider ainsi de suite. Ça fait une espèce d'effet domino. Mais si tu restes là, de ton côté, à dire « je pense que je ne vais pas y arriver », avec des gens qui disent que tu ne vas pas y arriver, tu n'y arrives pas en fait, c'est tout.

Merci. Effectivement je suis entièrement d'accord avec ce que tu viens de dire… Les bonnes rencontres, bien savoir s'entourer et croire en soi font vraiment partie des choses principales pour réussir et pour prendre l'ascenseur social.

Au niveau de ton parcours, est ce que tu peux juste dire ce que tu as fait au niveau des études, et après quelles ont été tes premières expériences professionnelles, afin qu'on puisse comprendre un petit peu ? Comment tu t'es orienté éventuellement et avoir une idée de ce qui est possible ?

Alors comme pas mal de parents, quand j'étais adolescent, ma mère me tannait pour que j'aille travailler l'été. Je ne sais pas faire des petits boulots et j'ai dû être un gamin vachement difficile parce que j'ai toujours refusé, je n'ai jamais voulu aller bosser. Je disais à ma mère : « non mais je ne veux pas être à la botte de quelqu'un pour bosser tout l'été alors qu'il fait beau, qu'il fait chaud. J'ai envie de faire un truc qui me plaise ».

Dès lors, à 16 ans, tous les étés j'étais en train de lancer un projet, mais un projet par moi-même. J'allais chez des gens pour faire de la réparation informatique. Je me rappelle que je mettais des flyers dans les boites aux lettres. C'est d'ailleurs ce que j'avais fait imprimer moi-même parce que je me suis rendu compte que j'étais bon en informatique, que j'avais envie de faire ça. L'été suivant, je faisais autre chose et j'ai fait ça pendant tous les étés assez tard jusqu'à la fin de mes études.

J'ai fait des études d'anglais par défaut parce que j'aimais bien l'anglais. Je ne savais pas trop quoi faire et j'ai fait une fac d'anglais. A cause de tout ça, me suis retrouvé à un moment donné où je n'avais jamais eu de véritable expérience professionnelle. J'étais complètement en dehors du système. Ok, j'avais fait des trucs l'été, des petits projets sympas, mais je n'avais jamais eu un employeur et je n'avais jamais été salarié. Donc après la fac en fait, j'ai dû chercher un stage et j'ai galéré à mort parce que je n'avais aucune expérience pro, et quand tu n'as pas fait de stage de troisième, que tu n'as pas eu la présence d'esprit d'aller chercher un job avant quand tu arrives en fin d'études et que tu cherches un stage, c'est hyper galère.

La première fois c'est souvent hyper galère, toujours la même histoire : on demande de l'expérience pour avoir un job mais pour avoir de l'expérience, il faut que tu aies un job. Du coup, j'ai galéré à mort pour trouver un stage : je me rappelle que j'ai envoyé 50 demandes pour trouver un stage, mon premier stage. Je devenais fou. Je me souviens d'avoir complètement pété un câble parce que personne ne répondait, personne ne voulait de moi, et le premier stage que j'ai fini par décrocher, évidemment, c'était le stage qui restait et qui n'était donner à personne d'autre.

J'ai eu un stage qui n'était pas très bien. On me faisait faire des photocopies et on m'engueulait à longueur de journée. C'était un petit peu compliqué. Je pense que dans ces moments-là, il faut juste prendre ton courage à deux mains et te dire : « je ne vais pas arranger les choses en baissant les bras », parce que quand tu baisses les bras, bah alors si c'est compliqué tu vas encore plus te compliquer les choses.

C'est le moment où je me suis dit « je vais le faire à fond ». Donc là c'est compliqué, je veux faire à fond, et je me suis bougé après ce premier stage qui n'était vraiment pas très enrichissant. Je me suis dit « allez cette fois-ci je change complètement d'attitude, j'essaie de mettre en avant tout ce que je sais faire ». Avec une attitude pareille, quand tu es à fond, quand tu es persévérant, quand tu te donnes à cent pour cent, là ça devient compliqué d'échouer. En fait, quand tu te mets à fond, c'est ça qui change complètement de paradigme. C'est à dire que je suis passé de n'avoir aucun stage, de finir avec un stage pourri avant de me dire que, cette fois-ci je ne baisse pas les bras : j'ai eu quatre offres d'emplois avec réponse positive. Je me suis retrouvé à devoir choisir entre ces quatre offres où évidemment j'étais en train de les mettre en concurrence en disant « okay vous m'avez dit oui pour que je vienne chez vous, mais il y a les autres aussi qui ont dit oui, et puis il y a le troisième qui a dit oui, et il me propose plus cher : du coup qu'est-ce qu'on fait ? »

Je me suis trouvé à mettre en concurrence. Ma situation était complètement différente et l'état d'esprit était complètement différent aussi mais ça venait principalement de moi. J'étais arrivé avec un état d'esprit de conquérant et ça a tout changé dans l'expérience que j'ai vécue.

Génial, génial, Merci de nous avoir partagé cette expérience. Juste avant, est ce que tu as été entrepreneur directement après tes études ? Et si oui comment ça s'est passé ? Ou bien est-ce que tu as d'abord commencé comme tu viens de le dire à travailler pour quelques patrons et ensuite tu as décidé d'entreprendre ?

J'ai fait un stage de fin d'études où j'ai eu un patron. J'ai compris assez rapidement que ce n'était pas mon truc. Je me suis tourné directement après ça vers l'entrepreneuriat.

Aujourd'hui, c'est un petit peu rigolo parce que je me trouve à avoir cette posture de patron alors que finalement je n'ai jamais eu cette posture de salarié. Je ne me rends pas tellement compte de ce que c'est que la vie de salarié et aujourd'hui souvent, je pose des questions à des copains : « Mais comment faire quand t'es comme ça ? » ; « mais là, du coup, c'est quoi tes relations avec tes supérieurs ? ». Je suis toujours un petit peu comme un enfant à qui on raconte une histoire parce que je n'ai jamais vécu ça.

J'ai aussi deux ou trois autres questions plutôt sur les rencontres, le mentoring, où les personnes qui ont pu compter. Est ce qu'il y a des personnes vraiment qui ont fait le déclic chez toi ou est-ce que c'est une série de personnes comme tu disais, des bonnes rencontres, un bon entourage ? Ou est-ce qu'il y a vraiment eu deux-trois moments ou deux-trois personnes dans ta vie qui t'ont permis en fait de croire en toi et d'avancer vers la réussite ?

C'est un petit peu des deux. J'ai envie de te dire qu'il y a des personnes qui ont particulièrement comptées, mais d'un autre côté je trouve que ça leur donne beaucoup de poids et beaucoup de charge. Quand j'y réfléchis, il y a des personnes qui ont beaucoup

comptées mais c'est plutôt des suites et de petits événements, des espèces de micro-trucs qui se sont passés à un moment donné où tu as tourné à gauche au lieu de tourner à droite et de là, ça a tout changé. J'ai l'impression que c'est principalement des choses comme ça qui me sont arrivées. A un moment donné, j'ai pris une décision. Je me suis dit : « tu sais quoi ? Je vais postuler à ce truc » alors que ça avait l'air d'être complètement en dehors de ce que je pouvais faire, d'un appel d'offres où on demandait plein de compétence. Et ça a marché : j'ai rencontré la bonne personne. Il s'est passé un truc de dingue derrière parce qu'il m'a mis en contact avec son copain, qui m'a mis en contact avec son frère et ainsi de suite. J'ai l'impression que c'est plutôt des trucs, des tout petits déclencheurs qui m'ont mené à avoir ce que j'ai aujourd'hui. Et d'un autre côté, c'est vrai aussi que je parle beaucoup de réussite là mais c'est aussi beaucoup dans l'échec que tu es obligé de te sortir de ta zone de confort, que tu es obligé d'aller voir des gens.

Aujourd'hui par exemple, mon associé avec qui on a cette entreprise, ce studio d'innovation, c'est une associée que j'ai rencontrée à un moment donné où ça n'allait pas : elle avait raté un truc. Moi aussi j'avais raté un projet que je venais de faire. On s'est regardé et on s'est dit : qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On a monté quelque chose qui marche hyper bien aujourd'hui, dont on est hyper fiers. Moi, je suis hyper fier d'elle, je suis hyper fier de moi et tout ça, c'est arrivé dans un contexte où on a pu créer quelque chose de positif à partir de là, à partir d'un moment ça allait pas du tout. Et je pense que ce qui est aussi très intéressant c'est que cette associée qui m'a énormément apporté, c'est aussi quelqu'un de très différent : c'est quelqu'un qui a été dans un grand lycée parisien, qui a fait une super école de commerce à Paris et du coup il y a plein de fois où on se comprend pas du tout. Et c'est ça qui est génial : c'est d'avoir des gens qui sont dans l'opposition complète. Si tu vois que des gens qui sont toujours d'accord avec toi, tu restes dans ton microcosme, tu restes dans ton point de vue. Toi tu as tes idées, tu penses que le monde fonctionne comme ça et si tes potes sont pareils, ils vont dire « ouais c'est comme ça que ça fonctionne » et tu ne vas jamais voir plus loin. Là, d'avoir quelqu'un qui est aux antipodes de qui je suis, ça fait des frictions : des fois, moi je dis blanc ; elle dit noir et on n'arrive pas à se mettre d'accord. Mais au moins, ça permet de vraiment modérer ton point de vue. Toi, tu as ta vision préconçue, tu sais que le monde est comme ça. Il y a quelqu'un qui va te dire alors « mais non c'est pas du tout comme ça c'est le contraire ». Tu te rends compte alors que, en fin de compte, c'était peut-être un juste milieu. C'est quelque chose que moi, je chéris beaucoup et qui m'a énormément apporté. Rencontrer cette personne avec un point de vue complètement opposé m'a ouvert plein d'horizons, m'a montré plein de choses extraordinaires et je pense que j'ai fait pareil avec elle. C'est l'une des choses qui m'a le plus servi aujourd'hui.

Donc si je résume un peu, là tu nous as parlé de ne pas avoir peur de l'échec et que c'est dans les échecs qu'on se construisait, qu'il fallait avoir de l'audace et tenter parfois des choses qui semblent impossibles. Postuler par exemple à des formations, à des emplois qu'à priori on pensait que ce n'était pas possible, et pourtant y aller. Et aussi de la rencontre avec des gens très différents et la confrontation des points de vue avec des gens qui viennent de milieux, d'endroits totalement différents en fait, et qui apportent un enrichissement personnel.
Merci vraiment pour ces exemples.

On va bientôt conclure l'entretien pour ne pas prendre trop de temps.

J'aimerais juste que tu répondes en fait à la question sur les défis auxquels tu as dû faire face et comment tu as réussi à les surmonter. Alors on a bien compris que tu avais eu des échecs et justement tu t'es posé la question d'avancer etc., mais si tu avais deux-trois défis et 2-3 échecs à montrer à un jeune qui aurait par exemple entre quinze et 18 ou 19 ans aujourd'hui…

Est-ce que tu pourrais expliquer comment tu as relevé ces défis et comment tu les as surmontés ?

Alors j'ai une approche un peu particulière, je ne sais pas si c'est la bonne. Je me dis souvent, même quand j'enseigne, quand t'es dans cette position d'enseignant, que l'on a l'impression que c'est toi qui donnes la vérité. Je fais toujours bien attention de dire que ça reste un point de vue. Je n'ai pas la vérité absolue donc même quand je réponds à cette question ce n'est pas un conseil qui faut appliquer systématiquement. C'est juste quelque chose pour te faire réfléchir et te dire : est-ce que je pouvais voir les choses de cette manière-là, ou la manière dont moi j'ai fait face à la plupart des défis, c'est en essayant de ne pas me laisser intimider et de ne pas être biaisé par tout ce que je pouvais imaginer sur moi-même et sur et sur ce que pensaient les gens ? Il y a plein de moments où tu vas tu vas rentrer dans la pièce et tu vas l'avoir l'impression que les gens te regardent mal. Souvent quand tu as cette impression, c'est parce que toi-même tu te regardes mal.

Typiquement l'exemple le plus fréquent c'est quand tu mens. Voilà, tu racontes un mensonge, tu vas avoir l'impression que les gens savent. Tu vas te dire : « je crois qu'il est au courant, c'est pour ça qu'il a posé autant de questions, c'est pour ça qu'il m'a regardé avec des gros yeux ». En fait le problème, c'est juste que toi tu as menti, et du coup tu te sens mal. Du coup tu penses que tout le monde est au courant et tu penses que les gens te regardent mal.

C'est un petit peu pareil avec cette idée de milieu social, de comment tu vas être perçu. J'ai l'impression que si tu rentres dans la pièce en disant : « je crois que les gens vont mal regarder parce que je suis je suis noir, parce que j'ai un accent de la cité ». Si tu te dis ça, en fait, tu te mets dans un état d'esprit où tu laisses l'opportunité aux gens de faire effectivement ce que tu attends d'eux, c'est-à-dire te regarder mal et quoi qu'ils fassent, tu vas l'interpréter comme « oui, je le savais, je savais qu'ils allaient mal prendre mon à mon accent, je savais qu'ils allaient mal le prendre maintenir de peau, je savais qu'ils allaient me juger sur ça ». Ce que j'essaie de faire c'est de me dire que je suis juste normal : je rentre dans la pièce et je me dis que je suis comme tout le monde et comme ça quand quelqu'un me fait une remarque, quand quelqu'un me dit « la présentation elle n'était pas assez bien », j'évite de me dire quelque chose comme « ouais mais il me dit ça parce que je suis jeune », « il me dit ça parce que parce que je suis métis », « il me dit ça parce que j'ai un accent ». Je me dis juste « ok, il a critiqué ma présentation. Qu'est-ce que je pourrais faire pour l'améliorer ? » Et avec cet état d'esprit là, ça me met sur le même plan que tous les autres, que n'importe qui. Même si tu as un jeune qui vient d'une super école parisienne, qui arrive en même temps que moi dans la pièce, quand je le regarde dans la salle d'attente lorsque l'on a commande passée en présentation ou en vue de passer un entretien, je me dis qu'on est juste pareil, et qu'après quoiqu'il se passe, je reste dans cet état d'esprit là de « je n'ai rien à prouver de plus que lui ».

J'ai des choses à prouver sur mes compétences, sur ce que je sais faire, sur ce que je connais, sur tout ça mais je n'ai pas quelque chose à prouver sur qui je suis et de toute manière, au pire des cas, si la personne en face n'a pas envie d'avoir affaire à quelqu'un comme moi à cause de mon accent de ma couleur de peau, sincèrement je n''ai pas envie de faire affaire avec elle non plus. Je ne vais pas forcer les gens à m'accepter comme je suis. Je vais prendre des gens qui m'acceptent déjà comme je suis. Ça m'est arrivé de me dire qu'on m'avait pris spécialement parce que j'étais jeune, qu'on m'avait pris spécialement parce que j'étais métis, qu'on m'avait pris parce que on voit que je viens de banlieue et que peut-être que ça représente quelque chose dans la tête de mon interlocuteur. En fait, je n'en sais rien. Des fois ça peut être dans un sens comme dans l'autre et je fais en sorte de de l'ignorer au maximum pour essayer de me concentrer sur les choses qui me semblent plus pertinentes comme : quelles sont mes connaissances ? Qu'est-ce que moi je peux apporter à la personne en face de moi ?

Nous allons maintenant passer à la dernière question. Quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune qui a envie de réussir ?

Alors le conseil que je donnerais, c'est d'avoir deux choses dans son arsenal : avoir un état d'esprit et avoir un réseau. Un état d'esprit, c'est se dire que c'est possible tant qu'on n'a pas un « non » de la personne en face dans un contexte professionnel.

Il ne faut pas se mettre des barrières soi-même et se dire « je n'y crois pas. Je crois que je ne vais pas réussi » parce que sinon, on va juste rester chez soi et ne rien faire. Si je me dis que c'est possible, non seulement je vais agir mais en plus de dégager cette espèce d'aura comme quoi j'ai confiance, que je pense que je peux le faire, j'y vais à fond.

Et sincèrement, c'est un truc super important. Rester chez soi et rêver dans sa douche ou dans son lit, parler à son frère, ce ne serait pas trop dingue si on se contentait d'écrire des commentaires sur Facebook ou YouTube en disant « ouais mais ça, c'est pourri. Il faudrait le faire différemment » ou « ça, franchement, tout le monde le fait et ça n'apporte rien ». En revanche, agir, sortir de chez soi et se dire : « je veux faire quelque chose : si je rêve d'un truc, je vais mettre tout ce qui est dans mon pouvoir pour le réussir » puis sortir de chez soi et accomplir des choses, tester les choses ratées, se relever, rater encore et ensuite à la fin réussir parce qu'on a raté trois fois et parce qu'on sait ce qui ne marche pas, ce qui fonctionne, c'est vraiment ça que je conseille en termes d'état d'esprit.

Et la deuxième chose, c'est le réseau. Une chose qu'on apprend énormément dans les milieux qui sont un peu plus huppés, plus aisés : la valeur du réseau.

Imagine : ton papa est ingénieur en aéronautique. Il connaît d'autres ingénieurs en aéronautique et du coup toi, si tu veux faire un job comme, ça c'est facile. En fait tu connais ton papa, tu connais les potes de ton papa, tu connais ton frère qui fait pareil et tout fonctionne comme ça. Tu arrives en école de commerce, tu sais très bien que tous les gens qui sont autour de toi en école de commerce, ce sont des gens qui, demain, vont devenir directeur de je ne sais quoi ou responsable d'un autre truc, PDG de quelque chose. Et c'est tes super potes, et ça, c'est un effet réseau. Tu sais que tes potes en puissance, ce sont des gens super importants, qu'ils vont t'aider, parce qu'ils étaient avec toi, ils te connaissent, ils ont rigolé

avec toi, ils ont bu des coups avec toi et vraiment il y a un lien qui se crée. C'est quelque chose qu'on a beaucoup moins quand est en ZEP, quand on est à la fac. En fait, on a beaucoup moins cet état d'esprit communautaire ou on s'entraide, on se serre les coudes et pourtant c'est hyper important de te dire que c'est aussi les gens que j'ai autour de moi, que c'est toutes ces personnes que je vais rencontrer qui vont m'avoir à la bonne, parce que je suis sympa, parce que je suis rigolo, parce que parce que je suis intéressant, parce que je suis intelligent…Toutes ces personnes que je vais rencontrer, ce sont eux qui vont me faire la courte échelle pour que je puisse accéder à des endroits auxquels je ne peux pas accéder tout seul.

Le concept du self made man, « je me bats contre tout le monde, je défonce tout le monde et je gagne à la fin », c'est possible mais c'est chaud. Ce qui marche surtout, c'est que tu trouves des gens qui vont te faire confiance, qui vont t'apprécier, qui vont dire « un gamin comme ça, moi je veux le suivre, moi je veux l'aider ». Des gens comme ça, ils boostent ta carrière, ta vie. Ça, ça ouvre les portes.

C'est beaucoup plus facile de rentrer quelque part quand quelqu'un t'ouvre la porte plutôt que quand c'est toi qui es obligé de défoncer la porte, de passer par la fenêtre, d'essayer de s'incruster par la véranda. Si tu as juste quelqu'un qui dit « vas-y, regarde : je te fais le chemin. Vas-y passe ». C'est beaucoup plus facile et ça c'est une vraie valeur qu'on sous-estime énormément dans les milieux défavorisés et du coup, je pense que c'est vraiment un conseil que je donnerais. L'état d'esprit de gagnant, c'est de dire que c'est possible de le faire jusqu'à ce que quelqu'un te dise « non ». Et oui, saisir des mains tendues, essayer d'engager des gens, te dire comment je fais pour embarquer les gens avec moi parce que c'est souvent ensemble qu'on réussit, plus que tout seul.

Justement, je ne peux pas laisser finir comme ça parce que tu parles de réseau et je pense que ça intéresse beaucoup, beaucoup de jeunes de savoir comment se constituer un réseau ?

Est-ce que tu peux donner deux-trois conseils pour commencer à se constituer un petit réseau, qui va ensuite grandir comme un effet boule de neige ?

Alors pour se construire un réseau, au tout début je conseillerais, comme d'habitude, de sortir. Se constituer un réseau sur Facebook, sur LinkedIn oui : pourquoi pas… C'est sympa, mais ce qu'on veut c'est l'engagement. On veut que des gens se rappellent de toi et te fassent confiance. Et pour ça, tu vas sortir, tu vas chercher des associations si toi tu as envie de lancer un projet social, si tu as envie de lancer un projet entrepreneurial, si tu as envie de travailler dans un secteur particulier. Il y a des associations partout qui regroupent des gens qui travaillent dans ton, qui ont des idées comme toi. Aller voir ces gens, juste pour traîner dans des milieux où on va te dire : « il faut à tout prix que tu vois machin ». Et ça déjà, c'est un premier pas qui est super important, de dire « je sors et même si ça ne donne rien ce n'est pas grave, je vais rencontrer des personnes et peut-être qu'elles ne vont rien donner, on va juste devenir pote et ça sera juste sympa ». Le fait de rencontrer des personnes, ça va te mener à rencontrer d'autres personnes donc surtout ne pas s'arrêter. C'est ça l'effet réseau, ou boule de neige : je vais rencontrer une personne qui va être intéressante, qui va me mener à une autre personne, qui me mènera à une autre personne qui sera encore plus intéressante.

Ça c'est déjà sortir : aller voir des associations, première chose que je ferais. Deuxième chose que je ferais, c'est essayer de faire différemment de tous les autres c'est-à-dire que si tu fais la même chose que tout le monde tu vas encore rester dans la masse. Si tu essayes de te faire des copains en envoyant des mails, le problème c'est que tout le monde reçoit des mails. Il faudrait faire quelque chose pour te démarquer : peut-être aller dans des dans des soirées, des conférences, des choses comme ça si un sujet qui t'intéresse comme par exemple l'informatique ou la kinésithérapie, peu importe : il y a des conférences.

Il y a des gens qui se regroupent dans des salles, dans des amphis. C'est gratuit, tu peux y aller : faut juste inscrire. Des fois il ne faut même pas s'inscrire en avance ; ça a lieu dans des salles des fêtes, dans des amphithéâtres d'université. Tu te pointes, tu arrives là-bas. Il y a quelqu'un qui fait sa conférence et la salle elle est remplie de gens qui ont les mêmes centres d'intérêt et qui ont des objectifs qui ressemblent un petit peu au tiens. Et tant pis, si tu as seize ans. Tant pis si tu as dix-neuf ans. tant pis si tu en as vingt-deux. Tu sais quoi ? C'est un amphi plein de deux cent personnes. Personne ne t'a remarqué. Donc tu y vas et tu essayes de parler aux gens. Tu vas voir qu'en fait, les gens ne se parlent pas : ils viennent à la conférence pour regarder la conférence et après si toi tu veux aller parler à ce chercheur super connu ou à ce directeur super connu qui vient de donner la conférence, tu descends les marches à la fin. Tu vas le voir en lui disant : « salut. J'ai entendu ce que vous avez dit depuis une demi-heure. C'était super intéressant. Merci beaucoup pour tout ce partage. D'ailleurs je me présente : je m'appelle un tel et j'ai envie de faire ça dans la vie. Est-ce que vous pourriez m'aider ? Quel conseil vous pourriez-vous me donner ? »

Et là, la personne qui vient de donner la conférence, qui est plutôt une personne importante, elle va vous regarder et sans doute vous donner des conseils. Elle va sans doute donner sa carte de visite. Et là, il se passe un truc génial : il suffit de renvoyer un message lendemain en disant : « Hey coucou. On s'est rencontré hier, je suis le jeune qui est venu vous voir après la conférence Vous vous rappelez de moi ? » Et bien sûr, il se rappelle de vous et demain s'il faut trouver un stagiaire, demain s'il faut embaucher quelqu'un, demain s'il faut faire quelque chose comme ça, là on vous prendra vous parce qu'on se rappelle de vous : vous êtes arrivé à la fin de la conférence et vous avez discuté avec le conférencier et il s'est passé un truc. Pendant deux minutes, certes mais il s'est passé quelque chose et par rapport à tous les autres dossiers qui vont arriver et bien, avec votre dossier, on se rappellera de la personne qui avait le cran de descendre pour échanger de manière super sympa avec la personne importante.

Merci beaucoup pour tous ces conseils

Est-ce que pour assister à des conférences, tu penses à des sites par exemple comme Meet Up ou à d'autres types de sites. On peut peut-être donner des conseils aux jeunes qui nous écoutent ?

Des sites comme meet up, des sites comme event brite, ce sont des sites où il y a des événements tout simplement. Je pense qu'il y a des événements pour tout. Sincèrement, on est en 2020, le monde tourne à cent à l'heure. Il y a internet quasiment partout, et tu peux taper n'importe quel thème, même si tu veux faire un truc très spécifique. Tu veux développer des jeux-vidéo parce que tu adores les jeux-vidéo et tu aimerais rencontrer la personne qui les faits : tape ça, et tu verras qu'il y a des conférences à plus savoir quoi en faire. Là-dessus, il y a des rendez-vous, et ça ne coûte rien du tout d'y aller, de simplement aller boire un verre

avec les gens. Aller discuter avec des gens, ça ne coûte rien du tout. Vraiment, une fois que tu seras dedans, c'est ça qui est important. Quand on est en dehors de ce milieu-là, c'est compliqué d'imaginer comment c'est dedans, mais une fois que tu rentres, une fois que, effectivement, tu as cherché sur Meet up, que tu as cherché sur Event brite quel meet up avait autour de toi, une fois que tu es dedans, là, pose la question aux gens directement. Il y a une espèce d'engrenage et ça devient facile. Ce qui est compliqué, c'est toujours le premier pas. C'est vraiment c'est ce que je disais tout à l'heure, c'est vraiment un effet domino. Il faut réussir à pousser le petit domino au début et il va faire tomber un plus grand jusqu'à ce que tu fasses tomber un énorme bâtiment de cent mètres de haut mais juste par la force du petit tout, tout petit premier domino que tu auras poussé. Il ne faut pas chercher à aller hyper loin, hyper vite, hyper fort parce que on ne peut pas déplacer des murs hyper gros. Il faut chercher à faire un petit truc, aller assister à une toute première petite conférence, un tout premier meet up et voir ce qui se passe. Ensuite, tu mets le doigt dans l'engrenage et après on t'invite au suivant et ça devient facile.

Merci pour tes bons conseils d'ensemble. Tu as l'habitude de donner tes conseils et d'intervenir auprès des jeunes.

Je te souhaite une très bonne journée.

Merci à toi Fabien, Bonne journée !

Nassim, Issu du 77, Cadre dans un groupe mutualiste

Bonjour Nassim : peux-tu te présenter ? Qui est tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Bonjour. Nassim Larfache. Je suis actuellement chargé d'affaires publiques dans un groupe de protection sociale où j'assure tout le déploiement régional de notre stratégie d'influence.

Peux-tu nous dire d'où tu viens ?

Alors, j'ai un parcours à la fois assez simple qui est ponctué par pas mal d'engagements associatifs.

J'ai intégré Sciences Po en 2013. Il y a la fameuse convention d'éducation prioritaire qui avait été mise en place en 2001 afin de permettre à des jeunes issus de quartiers défavorisés, des quartiers populaires, d'intégrer des grandes écoles. Ensuite, j'intègre sciences Po en 2013. Du coup, je réalise un cursus en 5 ans ponctué par une année à l'étranger où je sors diplômé de l'école des affaires publiques, et plus précisément d'un master en politique publique avec une spécialisation sur les questions d'administration publique.

D'accord. Peux-tu nous décrire un petit peu ton parcours au niveau des études ? Comment cela s'est passé au collège, lycée, études supérieures ?

Alors j'ai un parcours un peu exponentiel, avec une progression tout au long du collège, passionné par le football donc pas spécialement attiré par les questions scolaires. Au collège, j'ai la volonté de m'épanouir dans le football donc un brevet obtenu, toujours en continuant le football. Comme quoi, les deux peuvent se cumuler. Je commence à m'intéresser à l'école notamment à travers un intérêt pour la chose publique et plus généralement pour le monde politique à travers l'histoire politique, l'économie, les relations internationales.

Donc j'ai un parcours en ascension, très clairement parce que, par exemple, je tiens un brevet sans mention et je finis avec un bac mention bien obtenu en 2013. A partir de là, j'intègre Science Po pour 5 années entre 2013 et 2018 ou là, vraiment, pour le coup, je m'épanouis puisque Science Po propose notamment trois ans de cursus pluridisciplinaire où on a l'occasion d'étudier différentes matières : l 'économie, l'histoire, la science politique, la sociologie, les relations internationales. Finalement, je me consacre pleinement aux questions politiques à travers le master Affaires publiques à sciences Po d'où je sors un diplômé en 2018.

Donc voilà, un intérêt pour l'école et les questions scolaires qui a été en ascension jusqu'à finir diplômé en 2018.

Tu nous as dit qu'il y avait une convention prioritaire avec Sciences Po. Peux-tu nous expliquer comment ça se passe : est-ce que c'est lié à l'établissement où tu étais ? Peux-tu nous dire d'où tu viens au niveau géographique par exemple ?

Alors moi, je viens de Chelles dans le 77. C'est une ville assez importante, frontalière du 93, avec des quartiers prioritaires. Alors la convention d'éducation prioritaire de Sciences Po, elle

a été mise en place en 2001 et repose sur un fait qui est très largement connu, qui est théorisé et illustré par différents sociologues : celui d'inégalité des chances dans l'accès à l'enseignement supérieur. Juste pour donner un chiffre, pour placer le cadre, aujourd'hui, seulement un étudiant sur dix à l'université est un fils d'ouvrier alors que les enfants d'ouvrier représentent grosso modo de 35 % des jeunes de 18 à 24 ans. Donc, on a vraiment une disparition de cette catégorie de la population dans l'enseignement supérieur. Pour la convention d'éducation prioritaire, la vocation est de répondre modestement à la mise en place en classe de terminale, durant une année scolaire entière, de la préparation aux concours de Science Po Paris. C'est un concours qui va s'organiser avec deux oraux : un oral d'admissibilité et un oral d'admission.

Pour préparer l'oral d'admissibilité, l'étudiant - qui n'est pas encore étudiant mais encore lycéen - prépare un dossier de presse sur un sujet d'actualité. À titre d'exemple, moi, je l'avais préparé sur une crise traversée par la droite française durant l'année 2012/2013, après la défaite aux présidentielles.

Là, on a un travail de journaliste classique qui est de la retranscription d'information et un travail plus d'éditorialiste, qui est plus une analyse en profondeur de cette crise

Après on passe notre oral d'admissibilité une fois qu'on est déclaré admissible. On passe le fameux oral d'admission de Science : il y a la procédure internationale et il y a la procédure classique où que les candidats de la convention d'éducation prioritaire sont amenés à passer.

Tu nous as donné un chiffre intéressant : un étudiant sur dix est enfant ou fils d'ouvrier dans les études supérieures. Était-ce ton cas ?

Oui. Je suis enfant d'ouvrier. Mes deux parents ne sont pas bacheliers. Donc, oui, c'était bien évidemment mon cas et j'ai pu passer par la convention d'éducation prioritaire.

Qu'est-ce que l'ascenseur social pour toi et comment s'est-il exprimé dans ton cas ?

Alors l'ascenseur social, il peut prendre, selon moi, différentes formes On peut voir l'ascenseur social comme l'ascension d'un point de vue financier parce qu'on gagne plus que nos parents. Ça peut être également au niveau du diplôme, au niveau intellectuel, au niveau culturel. **L'ascenseur social** dans mon cas, il peut s'illustrer par l'accès à l'enseignement supérieur et aux grandes écoles. En sociologie, on parle d'une progression entre catégories socioprofessionnelles. Cela s'illustre parfaitement aujourd'hui : j'ai 24 ans, je suis déjà cadre grâce à mon parcours et je viens pourtant d'un milieu ouvrier et non diplômés (même pas de baccalauréat).

Est-ce que tu as des personnes dans ton entourage qui t'ont justement aidé à prendre l'ascenseur social ? Peut-être un prof, tes parents, des amis ou même des personnes que tu admirais ?

Bien évidemment. Personnellement, je ne pense pas en termes de réussite individuelle. Selon moi, elle est collective ou, du moins, elle est soutenue par l'intervention de différentes personnes. Moi, j'ai eu la chance durant ma classe de terminale d'avoir deux profs qui m'ont particulièrement soutenu dans la préparation de Science Po, qui m'ont motivé à m'orienter

vers des études supérieures par la suite pour tenter d'intégrer Sciences Po. J'ai rencontré également des professionnels qui m'ont accompagné dans la préparation de Science Po. J'étais féru de politique comme je le disais. Et pourtant lire la presse, ce n'était pas l'un de mes premiers réflexes. Aujourd'hui, c'est dans mon quotidien et j'ai même plus l'impression de prendre du temps à lire la presse, tellement c'est rentré dans mon quotidien. C'est un peu cette thèse que j'ai souhaitée transmettre à mon tour en intégrant l'association « ambition Campus ». J'étais président pendant deux ans et j'étais membre 2013 à 2018. Chaque année, on a accompagné environ une centaine de lycéens issus de ces quartiers populaires pour les préparer au concours des grandes écoles.

Tu nous parles de l'association Ambition campus. Est-ce que cette association existe toujours, et si un jeune lycéen veux les contacter, c'est toujours possible ?

Bien entendu. L'association existe toujours et a continué à grandir un peu. Juste pour donner quelques chiffres, moi quand je l'ai rejointe, en 2013, on accompagnait environ 50 lycéens issus de 10 lycées. En 2018, on est sur 17 lycées en banlieue parisienne (exclusivement dans les banlieues parisiennes), on accompagne chaque année environ 100 lycéens.

Cette association, elle existe toujours et je recommande vraiment tous les lycéens qui seraient amenés à écouter ce podcast à intégrer l'association Admission Campus, soit pour préparer Sciences Po mais pas uniquement. Pourquoi ? Parce que durant une année, on a construit un modèle d'aide personnalisée pour le lycéen. On va lui donner les bases pour analyser le monde à travers des lectures de presse, des stages de culture générale également et d'autres bases comme s'exprimer à l'oral (c'est quelque chose qui est fondamental : que vous fassiez Science Po, que vous fassiez du droit, de l'économie ou que vous vouliez être un scientifique, s'exprimer reste quand même une base). On se rend compte que finalement après ce module de préparation qui s'étend sur toute l'année de terminale, le lycéen est prêt pour l'enseignement supérieur.

Donc évidemment, l'association est concentrée à Science Po. Mais même les lycéens qui ne vont pas à Science Po à la fin d'année pour suivre des parcours d'exception et surtout des parcours d'excellence dans d'autres filières sont concernés.

Quels ont été les défis auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine, et comment les as-tu surmontés ?

Les défis issus de mon milieu social sont assez. Des travaux les ont largement théorisés. C'est bien évidemment premièrement le déficit de ce qu'on qualifie de culture générale. C'est vrai qu'en intégrant Sciences Po, lorsqu'on vient d'un lycée qui est conventionné, qui est dans les quartiers populaires tels que les attentes, les exigences en matière de rendus ne sont pas les mêmes, on se retrouve confronté à des personnes qui ont fait des lycées d'excellence, des prépas pour intégrer Science Po. Donc moi, j'ai tous ces défis en première année à résoudre, c'est-à-dire que là où des personnes pouvaient passer deux heures à faire un exposer, moi j'étais plus sur une semaine. Il n'y avait pas vraiment ces réflexes méthodologiques. Ce sont des réflexes que j'ai pu acquérir en fonction de mon passage en deuxième année sans redoublement. C'est vraiment des problèmes méthodologiques qu'on peut résoudre mais ça demande plus de travail. Ce sont des problèmes assez classiques d'une personne venant d'un lycée conventionné de Science Po.

Tu as dit que tes parents n'étaient pas bacheliers. Comment as-tu expliqué à tes parents, à ton entourage, tes choix d'études et tes choix de carrière ?

En ce qui concerne, pour mes choix de carrière, mes parents avaient l'envie que je réussisse (et peut-être était encore plus parce qu'ils arrivent à mesurer l'importance du diplôme dans leurs fonctions, par rapport à leurs collègues, aux directeurs des entreprises). C'est finalement un choix que mes parents m'ont poussé à apprendre sans me mettre excessivement de pression. Ils ont évidemment très facilement accepté avec quand même une certaine fierté de voir un de leurs enfants faire des études supérieures.

Bon depuis, il y en a deux de plus, puisque je suis grand frère d'une petite sœur et d'un petit frère qui également suivent des parcours universitaires.

Quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune qui a envie de réussir ?

Le conseil primordial à un jeune qui a envie de réussir, c'est d'aller au bout de différentes manières. Tout d'abord en se renseignant : aujourd'hui, on a un vrai défi, c'est l'information. On a beaucoup de jeunes que j'ai suivis à travers ambition Campus qui disent grosso modo « oui j'ai envie, oui j'ai la foi, oui je veux vraiment réussir professionnellement » mais sans savoir où ils veulent réussir.

Donc, c'est vraiment de définir un projet, définir un cadre sur lequel le jeune peut s'appuyer c'est-à-dire de voir où le jeune veut aller très précisément. Et ensuite d'ajouter finalement à ce point d'arrivée les différentes étapes. Pour arriver à la fin, je vais devoir passer par une fac de droit. Je vais devoir passer par Science Po. Je vais devoir passer par une prepa. Il faut vraiment fixer un cadre à son projet. Une fois qu'on a ce cadre-là, on peut se renseigner, avec des associations qui peuvent vous aider comme Ambitions campus : on a un large panel d'intervenants, de professionnels avec des mises en contact très faciles. Une fois qu'on a fixé ce cadre-là, le jeune est plus en mesure de s'épanouir et de répondre aux différents objectifs.

Pour conclure est ce que tu as des conseils, des tips, des points que tu voudrais partager avec nous et qui pourrait aider les jeunes qui sont actuellement au lycée ?

Premier conseil : c'est lire la presse. Je pense que lire la presse, ça répond vraiment à un objectif très global. Ça, ça m'a permis dans mon cas très personnel de m'améliorer sur la culture générale mais également sur l'écriture, les fautes d'orthographe jusqu'aux manières de rédaction.

Vraiment, lire la presse, lire des sujets qui vous intéressent. Quand je dis la presse sportive, ça peut être te renseigner sur les matchs du PSG comme c'était mon cas mais également lire la presse surtout pour s'améliorer tous ces aspects et s'entraîner à l'expression orale. Oui, je sais qu'il y a des problèmes de timidité. Il y a des personnes qui ne sont pas à l'aise à l'oral. C'est quelque chose qui se travaille ; il y des structures qui existent et à partir de l'expression orale, on peut vraiment réaliser beaucoup de choses, ne serait-ce que parce que beaucoup de réformes aujourd'hui dans l'éducation nationale ont tendance à insister sur l'expression orale.

Merci Nassim. Un très beau parcours et nous espérons que les auditeurs apprécieront cet interview.

Merci à vous.

Imane, issu d'un milieu modeste en province, a entrepris des études de droit

Bonjour Imane, est-ce que vous pouvez vous présenter ? Qui êtes-vous ? Que faites-vous dans la vie ?

Je m'appelle Imane, j'ai 23 ans, je suis originaire de la région Centre et plus précisément de la ville d'Orléans.

Je suis actuellement en **master de droit du numérique et sciences de l'informatique,** et également **juriste en apprentissage** dans le domaine de la propriété intellectuelle et la protection des données.

Est-ce que vous pouvez nous dire ce que faisaient ou ce que font vos parents ?

Ma mère était employée de pressing. Aujourd'hui, elle exerce un autre métier, celui d'assistante maternelle.

Quant à mon père, il ne travaille pas.

Est-ce que vous aviez des personnes dans votre entourage qui vous ont aidé à prendre l'ascenseur social ?

J'ai étudié dans un établissement qui faisait partie d'une zone d'éducation prioritaire (ZEP). Dans mon lycée, il y avait tout type d'élèves qui étaient mélangés : de très bons élèves comme des personnes un peu moins bonnes à l'école.

J'ai eu notamment une ou deux professeur(e)s qui m'ont donné confiance en me disant que mon travail était pertinent. Ils m'ont fait comprendre qu'il y avait un enjeu derrière l'école, et qu'il fallait je saisisse ma chance en travaillant pour essayer de m'en sortir.

Donc, ce sont ces professeur(e)s là qui vous aidé à avoir le déclic pour continuer vos études ?

Oui totalement

En parlant des études, comment ça s'est passé au collège et au lycée ?

Est-ce que vous pouvez nous raconter les orientations que vous avez prises ? Est-ce que vous étiez une bonne élève ? Une élève moyenne ?

Je n'ai jamais ressenti le poids de l'école. J'aimais l'école et je n'avais pas forcément besoin de travailler beaucoup.

Jusqu'à la fin de mon collège, je ne me souviens pas avoir spécialement travaillé. J'avais des facilités, j'étais tout le temps la première ou la deuxième de la classe.

Ça s'est en revanche corsé quand je suis arrivée au lycée, dans un très, très grand lycée qui accueille pas mal de formations.

Quand je suis arrivée en seconde, j'ai senti un décalage, moi, élève qui a toujours été en zone d'éducation prioritaire, avec des élèves qui avaient des parents qui étaient un peu plus attentifs par rapport à leurs études.

Je me suis vite rendue compte que j'avais des lacunes à combler, ce que j'ai essayé de faire.

Et être le premier des nuls ce n'est pas pareil qu'être le plus nul des forts.

Je n'étais néanmoins pas nulle, j'avais 15,5 de moyenne à peu près.

Mais **j'avais un problème avec l'assiduité**. Je n'allais pas à l'école et je ne comprenais pas l'intérêt de l'école.

L'établissement m'a donc fait signer un contrat d'assiduité et de comportement. Bien que selon moi je n'avais qu'un problème d'assiduité et pas de problème de comportement.

Au niveau de l'orientation, j'ai demandé à passer en 1ère S (scientifique) car je ne savais pas quoi faire de ma vie. On m'a toujours dit que la filière "S" ouvrait toutes les portes, et que c'est la filière à choisir si je voulais réussir ma vie.

Je suis donc allé en S.

Le premier semestre, vu que je n'étais pas habituée à fournir des efforts et à travailler, j'ai eu 11,5 de moyenne.

Un professeur de physique, notamment, m'a dit que je pouvais mieux faire et m'a clairement expliqué que si je ne faisais pas mieux au second semestre, il m'enverrait en filière ES (économique et social)

Le mythe de la filière "S" était très fort dans ma famille, même s'ils n'avaient pas fait d'études. Ils m'ont donc mis la pression pour que je reste en S.

Je me suis mise à travailler et j'ai augmenté ma moyenne jusqu'à 13,5 environ. Ce qui m'a permis de rester en S.

Au final, j'ai eu mon bac avec 11,93 de moyenne et je n'ai pas eu de mention. C'était dû à plusieurs facteurs : mon problème d'assiduité, les coefficients très forts pour les matières scientifiques en S, le fait que je n'aimais pas apprendre les formules et aussi le fait qu'il m'était compliqué de faire des efforts dans des matières que je n'aimais pas vraiment.

Pour toutes ces raisons, je ne pensais pas avoir le bac. Beaucoup pensaient de même.

Néanmoins, en regardant les résultats du bac, je me suis rendue compte que j'avais des très bonnes notes en lettres et en sciences humaines (19 en philo, 20 en espagnol…)

Une professeure, la même qui essayait de me faire comprendre l'importance des études, m'a conseillée de postuler pour des formations dans les matières pour lesquelles j'étais douée, en langues ou en sciences humaines.

C'est pourquoi j'ai postulé à un double diplôme en droit et licence de langue en anglais.

Je suis partie à la faculté de Tours où j'ai pu suivre ce double parcours que j'ai énormément apprécié.

J'ai ensuite voulu parfaire mon anglais, et je suis parti un an aux Pays Bas à "Leiden University" pour faire mon master 1 en droit international européen.

J'ai ensuite découvert le monde du numérique, les blockchains etc…Et ça m'a beaucoup intéressé.

J'ai donc continué mes études dans un Master spécialisé en droit et en informatique

Ça a été dur au début à la fac parce que je n'avais pas les codes. Je me suis retrouvé dans un milieu qui ne m'était pas familier, à côtoyer des personnes venant d'un "autre monde".

Je me suis donc adaptée en faisant un peu de mimétisme au début. Et comme je suis assez ouverte d'esprit et que je parle facilement aux gens, j'ai réussi à m'adapter.

Puis, au fur et à mesure des années, j'ai laissé transparaître ma personnalité et je me suis rendue compte qu'être différente c'était aussi une force.

Concernant votre orientation, comment l'avez-vous choisie ? Est-ce cette professeure dont vous avez parlé plus tôt qui vous a guidée ? Ou est-ce que vous vous étiez renseigné ailleurs ?

Est-ce quelque chose d'assez compliqué l'orientation, notamment quand on ne vient pas d'un milieu qui "connaît les codes", comme vous dites ?

Totalement ! C'est très compliqué.

Mes professeurs voulaient pour la plupart m'orienter en BTS. Ils insistaient sur cette orientation.

Mais en me renseignant, et **je remercie internet pour cela**, je me suis rendue compte que ce n'était pas ce que je voulais et que le BTS dont ils me parlaient n'avait pas une bonne insertion professionnelle.

De plus, je voulais faire un métier qui pour moi serait "utile".

Et pour ne rien vous cacher, **au fond de moi, j'ai toujours voulu faire avocate**. **Je m'auto-censurais beaucoup** sur le sujet en me disant que je n'y arriverais pas.

Mais en me renseignant sur le métier sur internet, en regardant des profils, des vidéos et d'autres choses, je me suis rendue compte que finalement, c'était peut-être possible.

Je me suis convaincue que je n'étais pas plus bête que les autres et que si d'autres y arrivent, pourquoi pas moi ?

C'est donc comme cela que j'ai choisi mon orientation.

Vous avez parlé de la fac de Tours alors que vous veniez d'Orléans : comment avez-vous réussi à financer des études loin de votre domicile ?

Pour moi, les options payantes (écoles privées…) n'étaient pas envisageables. C'était l'université ou pas d'études supérieures.

Et puis, je suis l'ainée d'une famille de 5 enfants, et dans cette situation, il est impossible d'aller demander à ses parents qu'ils nous financent les études.

Pour financer mes études, j'ai décidé d'anticiper et j'ai, à 17 ans, passé mon BAFA. J'ai ainsi pu commencer à travailler comme animatrice et mettre de l'argent de côté.

Je travaillais comme animatrice durant toutes les vacances scolaires. L'été, je travaillais, en plus du travail comme animatrice, comme femme de ménage le soir.

Toutes ces économies m'ont permis de payer la caution de mon appartement à Tours et de payer ma première année de fac sans avoir à travailler à côté.

J'ai aussi eu une bourse du CROUS. Ça m'a aussi bien aidé sur le plan financier.

Vous avez aussi parlé de "codes qu'on n'a pas" quand vous êtes arrivé à l'université : est-ce que vous pouvez nous éclairer sur ces codes ?

Ce sont des codes sociaux.

Je ne veux pas entrer dans les clichés (que je déteste d'ailleurs) mais quand on est issue de banlieue, on passe facilement pour la petite fille de banlieue qui a réussi …

Je m'inscris en faux contre ces clichés !

Parce que quand on regarde dans les banlieues, dans les quartiers comme on dit, **il y a beaucoup de personnes qui sont bourrées de talent** et qui réussissent de manière multiple et diverse.

Me concernant, je n'avais pas de dons particuliers. C'était l'école ou rien pour m'en sortir. On peut dire que j'ai réussi à avoir un diplôme mais pour moi, il n'y a pas de réussite particulière.

Concernant les codes, comme je disais, ce sont des codes sociaux. J'avais une manière de me comporter, une manière de parler.

Je me souviens quand je suis arrivé en fac de droit, la première chose qu'on m'a dit, c'est : *"quand on te voit on ne sait pas d'où tu viens mais quand tu parles on comprend direct."*

Ça m'a mis la puce à l'oreille. J'ai compris que j'avais une manière de parler et des tics de langage qui dénotent auprès des autres étudiants. Nous ne venions pas du même milieu…

Du coup, j'étais beaucoup sur la réserve. Je ne parlais pas trop au début quand j'étais en cours.

Puis j'ai regardé comment les autres s'exprimaient, je me suis imprégné et je me suis adapté pour ne pas "dénoter" et éviter une certaine stigmatisation liée à mes origines sociales.

Je suis persuadé qu'**il faut faire preuve d'adaptabilité pour s'intégrer**, c'est le maitre mot !

A noter que je n'étais pas la seule dans ce cas : j'ai sympathisé avec une ou deux personnes qui étaient un peu comme moi, ce qui a aussi facilité les choses.

Qu'est-ce qui, selon vous, vous a permis de prendre l'ascenseur social ? Pour vous, vous estimez que l'ascenseur social est pris une fois qu'on atteint un certain niveau d'études ? Ou un certain emploi ? L'ascenseur social, selon son acceptation générale, c'est quand on est d'origine sociale populaire et qu'on atteint le revenu médian. Là, vous n'êtes pas encore dans le revenu médian… Mais vous, vous allez forcément l'avoir…

J'aspire à ce revenu médian. Du moins je l'espère après cinq années à la fac !

Pour revenir à ce que vous disiez sur l'argent. Je dois avouer que ça n'a pas été facile. J'ai parfois dû sacrifier certains de mes résultats à des examens pour aller travailler et mettre un peu d'argent de côté.

Et quand on a un travail à côté, une fois sorti du travail, c'est difficile d'avoir l'énergie pour réviser ses partiels, qui sont parfois très lourds…

Me concernant, j'étais en double parcours, licence de droit et licence de langue, donc le travail était énorme !

Ce n'était pas simple de ne pas se décourager.

Je me motivais et me rassurais en me disant que **peu importe le temps que ça prendrait, j'y arriverai.**

J'avais un but, un objectif. Et pour l'atteindre, il faut travailler et fournir le travail demandé, tout simplement.

Et si on n'est pas à la hauteur, si on n'a pas les résultats escomptés, il faut être humble et accepter qu'il y ait quelque chose qui n'aille pas chez nous. Et se remettre en question. C'est malheureusement une attitude qui pèche chez beaucoup de personnes. **Il faut arrêter de mettre la faute sur les autres et ne pas être dans la victimisation**.

Personnellement, en me remettant en question, j'ai beaucoup appris, tant sur moi-même que sur ma manière de travailler.

Il m'est arrivé parfois de ne pas avoir envie de réviser / travailler, d'avoir une baisse de motivation parce que je ne voyais pas arriver les résultats de suite …

Je me rassurais en me disant : *"C'est un investissement à long terme"*

Enfin, il faut aussi savoir apprendre pour le plaisir d'apprendre 🙂 et c'est pour cela que j'ai choisi le droit.

Quels sont les défis auxquels vous avez dû faire face du fait de votre milieu social d'origine ? Et comment les avez-vous surmontés ?

Au milieu social, je rajouterais les défis auxquels on doit faire face du fait qu'on est une femme.

Quand on est une femme, qu'on est issu de banlieue et qu'en plus on a des origines notamment maghrébines… Ce n'est pas simple.

Il faut faire preuve de détermination, de patience et surtout ne pas revoir ses ambitions à la baisse.

Si on a des objectifs, et qu'on veut les atteindre coûte que coûte, il n'y a pas de raison d'échouer. Bien sûr il y a des facteurs extérieurs… On ne peut pas présumer du futur … Peut-être qu'aujourd'hui on va être avocat et que demain on sera magistrat.

Ce que je veux dire, c'est qu'**il n'y a aucune raison**, mais vraiment aucune raison, **de ne pas y arriver si on s'en donne les moyens**. Il faut se le répéter en boucle dans sa tête. Car même si on en a assez et qu'on a envie de tout lâcher, on se repose et on reprend.

Comment avez-vous expliqué à votre entourage vos choix d'études ? Et est-ce qu'ils les ont compris ?

Dans ma famille, du côté de mon père, ils croyaient beaucoup plus à la filière scientifique car il y a des professeurs et un ingénieur.

Du côté de ma mère, personne n'a fait d'études.

Ils me poussaient donc à faire des études scientifiques.

Sauf que les sciences, ce n'étais pas pour moi. Il a donc fallu que je leur explique qu'il n'y avait pas que les sciences dans la vie.

Et puis j'ai assumé mes choix, tout simplement. Je voulais faire du droit et j'ai fait du droit, c'est comme cela et pas autrement.

Je pense que tous les parents devraient être fiers que leurs enfants aillent à la fac pour étudier, quelle que soit la filière.

Mes parents, au début, ils n'ont pas compris car il n'y avait pas de résultats immédiats. Puis en me voyant évoluer et en voyant mes résultats, ils ont compris et aujourd'hui ils sont contents.

Quel conseil donneriez-vous aujourd'hui à un jeune qui a envie de réussir ?

J'ai un conseil mais il risque de ne pas forcément plaire à certains de nos dirigeants.

Je pense qu'il y a un système et que tout système a des failles.

Il n'y a pas besoin de se mettre dans des cases. Pour ma part je ne me suis jamais mise dans une case …

J'ai n'ai pas été major de promotion …

Mais je voyais qu'en faisant preuve de motivation, en parlant d'une certaine manière, je pouvais obtenir ce que je voulais. J'ai donc appris à parler de cette manière-là.

J'ai aussi appris à **aller demander les informations aux bonnes personnes.**

En résumé, je conseille 3 choses :

- Bien s'entourer
- Ne pas hésiter à demander des informations
- Croire en soi. C'est la chose la plus importante … il faut croire en soi parce qu'il n'y aura personne qui y croira à votre place

Il y a beaucoup de personnes qui sont parties de rien et beaucoup se demandent comment elles y sont arrivées … Je pense tout simplement qu'elles doivent leur réussite au fait qu'elles ont cru en leur projet, et qu'elles y ont cru jusqu'au bout.

Imane, merci beaucoup pour ce témoignage vraiment très inspirant. On vous souhaite encore une très belle réussite pour tous vos projets futurs.

Charlotte, Cadre supérieur dans la fonction publique, issue d'une ZEP du 77

Bonjour Charlotte pouvez-vous présenter : qui êtes-vous et que faites-vous dans la vie ?

Bonjour, je m'appelle Charlotte Gardes, j'ai vingt-neuf ans et, dans la vie aujourd'hui, je suis adjointe au chef de bureau sur la stabilité financière et la gouvernance des entreprises à la direction générale du Trésor, au sein du Ministère de l'Économie et des Finances (le titre est un peu compliqué !). Donc, en gros, je suis économiste.

Je m'occupe du verdissement de la réglementation financière : c'est ce qu'on appelle la finance durable, et l'objectif de mon métier est de contribuer *via* la réglementation financière à ce que le secteur financier face sa part dans la transition énergétique et écologique.

Au niveau des études comment ça s'est passé de ton côté ? Au niveau du collège, du lycée, des études supérieures ? Est-ce que tu peux nous raconter un petit peu ton parcours ?

D'ailleurs, je me rends compte que je n'ai pas dit d'où je venais : je viens de Souppes-sur-Loing, une petite ville située au sud de la Seine-et-Marne, pas très loin de Nemours et Fontainebleau … Si ça parle peut-être à quelques-uns des auditeurs… J'ai fait l'ensemble de ma scolarité là-bas, donc l'école primaire le collège et le lycée. J'étais dans un collège puis un lycée ZEP. J'ai toujours beaucoup aimé l'école, donc là-dessus il n'y avait pas de problème.

En particulier, je dirais, il est vrai, que mes parents m'ont toujours soutenue dans ce que je voulais faire et toujours dit que c'était par l'école qu'on s'en sortait, donc là-dessus ça s'est très bien passé et ça contribue aussi au fait que j'étais très studieuse. Mes parents, par exemple, se souviennent que, lorsque j'étais petite et que je rentrais de l'école, je ne voulais même pas prendre le temps de goûter parfois, parce que comme ça je voulais faire mes devoirs et avoir l'esprit tranquille.

Après, je ne sais pas si tu souhaites que je parle aussi du coup de mes études supérieures ou comment est-ce que tu souhaites organiser la conversation pour que ça soit le plus utile ?

Oui, parle-nous un petit peu de tes études supérieures, de tes choix et comment tu as découvert en fait ce que tu voulais faire plus tard ?

D'accord ! Il est vrai qu'on va dire que quasiment jusqu'à ma terminale, en tout cas jusqu'à la moitié de mon parcours au lycée, je voulais être pilote de ligne… Donc rien à voir avec ce que je fais aujourd'hui !

En réalité, j'aimais beaucoup les sciences pures quand j'étais au collège et au lycée . et c'est pour ça que j'ai choisi d'aller en première S - également parce que surtout dans un lycée qui, on va dire, n'était pas excellent, il était souvent recommandé aux parents par les profs d'aller en S si on avait des bonnes notes … Et que c'était seulement par-là qu'on s'en sortait. Je fais ce petit aparté parce que, avec le recul, je pense que ce n'est pas du tout nécessairement vrai … Mais, en tout cas, c'était comme ça que ça se passait à l'époque. A ce moment-là, ça avait

le mérite de concorder plutôt bien avec ce que je voulais faire parce que - effectivement - je voulais être pilote d'avion. Mon grand-père pilote des petits avions de tourisme et j'ai toujours adoré ça. J'ai toujours rêvé, quand j'étais petite surtout et adolescente du coup, de pouvoir voyager : pour moi, c'était synonyme d'épanouissement, de voyage, de découverte de l'autre etc. En plus je trouvais ça assez fabuleux - et toujours aujourd'hui bien sûr – qu'on puisse envoyer un avion dans les airs … Donc j'étais vraiment « à fond » je dirais là-dessus.

Puis, je ne sais pas, mes intérêts ont aussi évolué : quand on a 16 – 17 ans et qu'on dit « mince, qu'est-ce qu'il faut que je fasse comme métier ? » et qu'on nous dit que c'est pendant 40 ans, alors là je trouve qu'on se pose aussi d'autres questions. Tout à coup, ça peut paraître énorme et on se dit « mais qu'est-ce que j'ai vraiment envie de faire ? ». Et je pense que c'est quelque chose d'assez difficile à imaginer à cet âge-là. Toujours est-il que la perspective de faire une prépa scientifique, de passer un concours extrêmement difficile comme celui de l'École nationale de l'aviation civile etc… ça m'a fait penser que, en réalité, d'autres sujets et domaines m'intéressaient aussi beaucoup. J''étais très intéressée par l'histoire-géo au lycée, par les langues étrangères … En gros, les sciences sociales. Même si je n'avais pas l'opportunité d'en faire beaucoup parce que j'étais en terminale S et, en plus, en spécialité mathématiques. Donc j'avais très peu de cours vraiment liés aux sciences sociales mais, malgré tout, j'aimais ça ! Bref, c'est donc lors de ma terminale que j'ai décidé d'annoncer à mes parents, - après je ne sais pas… peut-être 15 ans, avoir dit que je voulais piloter des avions - du jour au lendemain que je ne voulais plus faire ça. Ils m'ont donc demandé « et, du coup, qu'est-ce que tu aimerais faire ? ». Et là : trou noir. J'ai dit ne pas savoir, et tout à coup, je me retrouvais un peu perdue. C'était assez bizarre parce que déjà j'étais en S, donc dans une classe où on a finalement été deux sur trente élèves à ne pas faire d'études scientifiques … Donc les choix d'orientation n'étaient pas forcément hyper faciles. En plus, je ne m'étais jamais vraiment posé la question avant ça … J'ai vraiment été perdue pendant plusieurs mois et les profs ne comprenaient pas trop. Parce qu'en plus, j'étais première ou deuxième de ma classe, donc ils imaginaient que, forcément, je savais quoi faire dans la vie et que tout allait bien… Alors que pas du tout.

J'ai reçu assez peu d'aide. Et puis finalement, un jour, j'en ai discuté avec mon prof d'histoire-géo. Je devais remplir mes vœux sur le site d'admissions post-bac. J'ai dit ne pas savoir quoi faire, que l'histoire, l'actualité internationale – tout ça, mais en restant très générale – m'intéressaient mais sans en dire plus. Il m'a alors dit « mais tente le concours de Sciences Po ! ». Je lui ai demandé ce qu'était Sciences Po, je n'en avais jamais entendu parler… On était en novembre/décembre de ma terminale. A ce moment-là, je me suis intéressée au sujet, j'ai regardé sur internet et je me suis dit qu'effectivement, ça m'intéresserait … Mais de nouveau, pour moi, ça me paraissait vraiment inaccessible à ce moment-là.

Et après Sciences Po, tu as continué tes études ? Tu as fait quoi ?

Oui du coup, je suis rentrée à Sciences Po sur mention très bien au bac (je ne crois pas que ce soit encore possible aujourd'hui (en tout cas les conditions d'admission ont un peu changé). J'avais commencé à préparer le concours et puis, finalement, une fois le bac passé, ils sélectionnaient une partie des mentions TB qui avaient postulé. En parallèle, j'ai ensuite entamé déjà des études d'arabe à l'université : en réalité, à ce moment-là, lorsque je suis rentrée à Sciences Po, j'avais une idée assez « cliché » de ce que c'était. Je pensais que Science Po, c'était nécessairement pour devenir diplomate par exemple. C'était un peu un rêve, mais

largement fondé sur des films ou ce genre de choses. J'ai donc étudié quelques années l'arabe, parce que pour entamer des études de diplomatie, on requiert souvent l'apprentissage de langues « rares » (le russe, le chinois, l'arabe…). Et puis parce que j'étais vraiment intéressée par la langue, la culture et l'histoire moyen-orientales. En parallèle aussi, j'ai suivi une licence en droit à la Sorbonne puis un Master en droit des affaires, et à Sciences Po, j'ai fait des études d'économie, en politique économique internationale.

C'est à la fois l'avantage et l'inconvénient de Sciences Po : on se retrouve exposé à plein de trucs. Certains à Sciences Po font du marketing, de la communication, de la finance, des affaires publiques, de l'économie… C'est parfois assez difficile de s'y retrouver et, du coup, j'ai dû faire un choix : après plusieurs stages en cabinet d'avocats d'affaires, j'ai su que je ne voulais pas poursuivre cette voie, et donc je me suis orientée vers la politique économique. J'ai terminé mon master à Sciences Po et fait un autre master à l'université, à Paris II, en économie du droit - ce qui me permettait un peu de relier tout ce que j'avais fait. C'est de l'analyse économique de la régulation. J'ai terminé mes études comme ça, mais après 7 ans d'études, j'ai souhaité gagner ma vie et commencer à travailler. Bref, j'espère que c'était clair.

Tout à fait ! Justement, au niveau de ta carrière : tout à l'heure, tu nous as donné ton poste. Est-ce que tu pourrais le simplifier un petit peu et expliquer si tu es fonctionnaire ou contractuelle ? Je ne sais pas trop comment ça se passe dans la fonction publique : peut-être donner des explications pour qu'un lycéen puisse comprendre un petit peu ce que tu fais, comment tu as réussi à intégrer ton poste…

Oui bien sûr, c'est vrai que ce n'est jamais très clair. Pour travailler à la Direction générale du Trésor (en gros, la direction du Ministère de l'économie qui élabore la politique économique, qui participe à des négociations, à des discussions européennes et internationales sur tout un tas de sujets économiques - sur la politique monétaire, industrielle, commerciale, environnementale etc.), il faut savoir qu'ils ont besoin de gens qui ont une expertise dans certains domaines. Par exemple en économie, sur les transports, sur le commerce … C'est pour justement pouvoir peser un peu à l'échelon européen et au niveau international. Il y a donc effectivement des fonctionnaires - qui sont plus généralement des gens qui sont parties de corps de l'administration (sortis d'école telles que Polytechnique ou l'ENA ou encore l'ENSAE), mais le gros du contingent est constitué de contractuels. C'est donc mon cas, c'est-à -dire que le Ministère recrute sur la base du parcours académique (des économistes, des ingénieurs, etc.) et l'objectif est de pouvoir y travailler pendant six ans maximums. Après, il faut passer un concours si on a envie de rester plus longtemps. Par contre, il n'y a vraiment aucune différence entre un contractuel et un fonctionnaire, en tout cas au même niveau je dirais. Un grand avantage d'y travailler est que l'accent est mis sur nos compétences et sur notre parcours.

Je suis donc contractuelle, je suis de catégorie A + et voilà ! Cela fait un an et demi à peu près que je travaille à la DG Trésor et, avant, j'ai travaillé pendant deux ans à l'Autorité des marchés financiers. C'est l'autorité de l'État qui s'occupe de réguler, de contrôler, de surveiller les marchés financiers.

Quel beau parcours. Justement, en parlant de beau parcours, j'imagine que ta famille, tes parents sont fiers de toi. Est-ce que tu peux nous expliquer le milieu social, socio-économique d'où tu viens. Que font tes parents, par exemple ?

Alors je dirais que je viens de la classe sociale moyenne. Mon père est formateur en insertion professionnelle. Il travaille dans une association qui s'occupe de pouvoir insérer sur le marché du travail des personnes qui ont immigré en France ou sortent de prison. Ce sont souvent des personnes qui ont peu de diplômes, voire pas du tout, et son travail consiste à pouvoir les insérer sur le marché du travail : leur trouver un travail mais aussi les insérer socialement. Depuis quelques années, il donne des cours de français à des personnes qui viennent d'arriver en France et qui ont besoin d'un certain niveau de français pour obtenir leur carte de séjour et pour pouvoir aussi du coup travailler. Ma mère est mère au foyer : elle a eu des petits boulots généralement dans le secteur de la petite enfance, mais elle s'est surtout consacrée à nous élever ma sœur et moi. Mes parents n'ont tous deux pas obtenu leur bac et c'est vrai qu'ils m'ont toujours encouragée à travailler à l'école. Ils m'ont toujours dit, depuis petite, que c'était par l'école qu'on s'en sortait dans la vie. Donc malgré tout, ça m'a fait rendre compte - et je dis ça parce que je pense surtout à mes premières années à Sciences Po - du contraste social que j'ai connu ensuite. Mes parents m'ont beaucoup aidée en tout cas en ce sens, et ma sœur aussi.

Qu'est-ce que l'ascenseur social pour toi, et comment s'est-il exprimé dans le temps ?

Une excellente question, Fabien !

Une réponse difficile je pense, car généralement on pourrait dire que c'est le fait d'avoir pu changer de milieu social - surtout par son métier et, du coup, son niveau de revenu. Après, je pense que c'est un peu plus que ça parce que, finalement, par exemple par rapport à mes parents : on peut tout à fait venir d'un milieu social pas très « élevé » mais aussi avoir la chance d'être dans un milieu cultivé. Généralement, les gens ont tendance à faire la différence entre les deux alors que, pour moi, ce n'est pas du tout nécessairement le cas… Ce qui rend, je trouve, la conception de l'ascenseur social un peu plus compliquée. Ça reste en tout cas le fait ne pas avoir de difficultés forcément financières etc. Comme ça peut être plus le cas dans certains milieux sociaux … Et ça se joue généralement à travers son métier et/ou ses études.

J'espère que ça répond bien à ta question !

Oui. Comment l'ascenseur social s'est-il exprimé dans ton cas ?

Alors, dans mon cas, je dirais que c'est déjà le fait d'avoir pu faire des études. Dans mon cercle familial le plus proche en tout cas, j'ai été la première à faire des études supérieures et puis, ensuite, ma petite sœur a suivi. Et le fait de « monter à Paris » comme on dit (même si je n'habitais pas très loin, à une centaine de kilomètres, mais quand même !), le fait de venir étudier à Paris, de faire des études, de faire des stages en cabinet d'avocats, à l'OCDE, la Commission européenne, tout ça… Ça a été aussi d'être au contact à la fois d'un milieu professionnel qui était forcément hyper différent de celui de mes parents et de ma famille et puis, du coup, d'avoir aussi accès à des métiers mieux rémunérés… Je pense raisonnablement bien gagner ma vie et donc, c'est vrai que c'est un plus la manière dont j'ai pu monter l'**ascenseur social**.

Après ça ne résume pas tout : il y a une forme de décalage entre là d'où on vient et là où on évolue ensuite. Mais en tout cas, c'est la manière dont je l'ai vécu.

Tu as parlé tout à l'heure de tes parents qui t'ont beaucoup soutenue. Tu as aussi parlé d'un professeur qui t'a un petit peu guidé à un moment. Il y a uniquement ces personnes-là qui t'ont aidée justement à croire en ta réussite, à prendre l'ascenseur social, ou est-ce qu'il y a aussi d'autres personnes ?

Non, je dirais aussi ma petite sœur qui, finalement, même si elle est plus jeune : elle a toujours cru en moi, et on est très proches depuis notre enfance et notre adolescence. Elle m'a toujours soutenue et quand j'avais parfois des doutes sur tout, par exemple au moment de ma réorientation en terminale, elle a été présente. C'était hyper utile évidemment, et elle-même a très bien réussi après. Je pense aussi à mes grands-parents, comme mon grand-père justement, qui a très bien compris le fait que je voulais totalement changer de métier alors que lui-même aurait rêvé que sa petite fille puisse être pilote de ligne. C'est perçu comme un métier « prestigieux », et pourtant il m'a beaucoup aidée. Plus généralement, l'ensemble de ma famille était extrêmement présente et ça, c'était un énorme soutien.

Quand j'ai été prise à Sciences Po, je l'ai appris par hasard. Mes parents ont pleuré. Moi, je n'en croyais pas mes yeux… Et une fois passée l'euphorie du moment, c'est vrai que quand je suis arrivé à Sciences Po, je me suis retrouvée un peu « parachutée ». A Saint-Germain-des-Prés, dans le septième arrondissement de Paris, donc avec des gens très différents des amis que j'avais et que j'ai toujours pour certains du lycée. J'ai eu des petites difficultés parfois à m'intégrer d'une certaine manière. En tout cas, ma famille a été extrêmement précieuse. En plus, cette année-là, j'ai pu vivre chez une cousine de ma mère qui habite en banlieue parisienne et du coup je faisais l'aller-retour tous les jours entre deux univers extrêmement différents. Elle aussi m'a beaucoup aidée cette première année aux côtés de mes parents, de ma sœur, à me sentir bien finalement et à me faire un peu plus à mon « nouveau » milieu social, mon nouvel environnement.

Je pense donc que la famille dans ce moment-là, c'est quelque chose de très important. Même si je pense que malheureusement tout le monde n'a pas la chance d'avoir forcément toujours une famille qui la soutient, mais cela a été mon cas donc je pense que ça aide beaucoup en effet.

Tu as parlé de Science Po et du fait que tu avais peut-être un petit peu du mal à t'intégrer. Quels sont les défis auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine et comment les as-tu surmontés ?

La première chose qui me vient à l'esprit quand tu me poses cette question, c'est que quand on arrive dans une école telle que Sciences Po, on est beaucoup plus, du coup, avec des étudiants qui eux ont été dans des lycées parisiens ou dont le niveau était plus près uniforme dans la classe, donc ils pouvaient avancer beaucoup plus vite sur le programme etc. Pour beaucoup, ils venaient quand même de milieux sociaux quand même plus privilégiés et, même si tout à l'heure j'ai fait le point comme quoi le milieu social et la culture n'étaient pas forcément toujours liés positivement, de fait il y a quand même un accès à la culture quand on vit dans Paris qui est très différent.

Pour toutes ces raisons, c'est vrai que les premières semaines - surtout les premiers mois – ont été un peu difficiles. Je ne sais pas comment le dire autrement mais parfois, et ce n'est pas du tout de la fausse modestie, j'avais l'impression d'être un peu « bête », un peu

parce que je n'avais pas le même niveau de culture générale. Je n'étais pas quelqu'un d'inculte. Je n'avais pas du tout la même manière de raisonner sur les choses. Je n'avais pas la même manière de parler aussi : sans exagérer évidemment ! L'avantage de Sciences Po quand même - et je ne l'ai pas dit tout à l'heure – est que c'est une école où il y a aussi tout un processus en place pour accueillir beaucoup de boursiers sur critères sociaux. Je tiens à le dire d'ailleurs aux auditeurs qui voudraient intégrer ce type d'écoles car aujourd'hui, c'est beaucoup plus facile sur le plan financier. Je n'ai par exemple pas payé les frais de scolarité de Sciences Po, donc c'est quand même quelque chose de super.

Tout ça pour dire que j'ai dû faire des petits boulots pendant mes études, essayer que mes grands-parents et mes parents n'aient pas à me donner, parfois difficilement, tout l'argent dont j'avais besoin. J'ai essayé de progressivement devenir vraiment autonome, donc en travaillant en plus de mes études. Or, c'est forcément d'autant plus difficile quand la majorité des étudiants de Sciences Po n'a pas à faire tout ça. Donc forcément, on est un peu plus fatigué, on ne peut pas profiter pareil des études etc. Ce n'est bien sûr pas spécifique, et c'est pareil quand on arrive à la fac à Paris : plein d'étudiants se reconnaîtront dans ce que j'ai dit j'imagine !

Je dirais donc que ce sont les deux principales difficultés. Le sentiment en tout cas de ne pas être comme tout le monde sur le plan académique et intellectuel, et le fait de généralement devoir travailler à côté de ses études.

Merci Charlotte. Quels conseils donnerais-tu aujourd'hui a un jeune qui a envie de réussir ?

C'est une question extrêmement difficile parce que, bien que j'ai vingt-neuf ans, je n'ai pas forcément l'impression d'avoir encore totalement pris le recul sur tout ça. Je vais quand même essayer d'être utile !

D'une part, je dirais - et c'est peut-être un peu le conseil « tarte à la crème » - de ne pas s'autocensurer. Je vais donner un exemple : j'ai le souvenir très net que, lorsque mon prof d'histoire-géo m'a dit « mais tu n''as qu'à tenter Sciences Po ! », je suis allée sur le site Internet de l'école. Je n'en avais jamais entendu parler. Je me souviens aller rue Saint-Guillaume, où se situe Sciences Po, avec mon grand-père – et voir tous ces étudiants avec leur MacBook, parler mille langues étrangères … Et je me suis dit instantanément que je n'y avais pas ma place, que jamais je ne pourrais y rentrer. Comme je l'ai dit, ma famille a cru en moi, et heureusement, parce que sinon je crois que je me serais largement **autocensurée** : dans le lycée où j'étais, on nous disait parfois de tenter d'intégrer des classes prépas parisiennes, mais généralement, on nous disait quand même d'aller à la fac. Et attention, c'est très bien à la fac, mais de fait on amenuisait un peu nos options. Je pense que ce n'est pas forcément très judicieux finalement. On devrait au contraire dire aux jeunes que, à partir du moment où ils ont un but dans la vie, qu'ils ont une envie - quelle qu'elle soit d'ailleurs - de faire n'importe quel type d'études ou n'importe quel type de métier, alors il ne faut vraiment pas s'autocensurer. Il faut du coup savoir et pouvoir se remettre en question aussi. C'est souvent difficile pour un lycéen, parce qu'on n'a pas forcément le bon niveau de maturité.

Les clichés que peuvent avoir certains profs ou les conseillers d'orientation sur ce qu'on doit faire par exemple, sont vraiment trop importants. Si vous aimez vraiment les sciences

économiques, le français, la philosophie, alors il fait savoir dire non si quelqu'un vous oblige à aller en S, par exemple - ou à l'inverse si on vous dit « mais non, tu n'y arriveras jamais ! » parce que c'est trop compliqué ou parce que je ne sais pas, tu n'as pas encore de bonnes notes en mathématiques. Il faut toujours essayer de persévérer, et savoir un peu se remettre en question dès ce moment-là. Il ne faut pas se fermer des portes inutiles.

Je pense que c'est hyper important de pouvoir un peu exprimer tout ça pour, justement, ne pas s'autocensurer.

Est-ce que tu penses que les stages, par exemple, t'ont aidée dans ta réussite ?

Oui énormément. Franchement, je pense que les stages permettent de se rendre compte de ce que ça veut dire « travailler » – et en lien avec ses études, souvent dans un bureau, parfois jusque très tard… Ça m'a permis de vraiment savoir ce que je voulais faire ou ne pas faire dans la vie. J'ai par exemple pensé vouloir être avocate et c'est pour ça que j'ai fait des stages dans des cabinets d'avocat (et heureusement que je les ai faits !), que je me suis rendue compte que même si j'aimais le droit, ce n'était pas du tout là le métier que je voulais poursuivre plus tard.

Donc je pense que les stages c'est hyper important pour savoir ce qu'on veut faire dans la vie, pour se confronter aussi à la vraie vie du travail, en lien avec ses études. Et puis, ça permet aussi de gagner un peu en confiance en soi : on est confronté à des situations différentes de l'université, où l'objectif c'est d'avoir la bonne note. Là, on nous demande de produire quelque chose de bien et qui est intéressant. Vous avez un maître de stage et il faut l'aider. Cela permet aux jeunes de découvrir un métier, ça aide beaucoup et ça donne confiance en soi. Et puis, ça permet vraiment de comprendre qu'on veut faire dans la vie (ou non) !

Une dernière question : qu'est-ce qu'une association comme la nôtre pourrait apporter selon toi ?

Je pense qu'une association comme « L'ascenseur Social », son grand intérêt c'est d'avoir un peu une force de frappe importante parce que vous pouvez envoyer des représentants dans les collèges, dans les lycées, pour dire aux jeunes qu'il faut croire en soi et qu'il ne faut pas s'autocensurer. Pour aussi leur faire comprendre quels sont tous ces parcours d'études supérieures qui paraissent un peu difficiles vu de l'extérieur. Je pense qu'une association comme celle-ci permet tout ça, contribue à rendre les choses plus claires.

Pour le coup, qu'on soit dans un lycée ZEP ou qu'on soit à Henri IV, les études ça parait loin. Parfois, ça parait un peu difficile : on ne comprend pas tous les termes qui ne nous évoquent trop rien (par exemple c'est quoi la différence entre une prépa, une fac, une école etc.). Quand on n'a pas la chance d'être dans un lycée où, voilà, tout le monde va en prépa ou à Sciences Po et HEC, c'est forcément encore plus compliqué. Je pense donc qu'une association comme L'Ascenseur Social, ça permet vraiment d'apporter de la lisibilité sur tout ça. Aux jeunes et surtout à des jeunes qui n'ont pas accès à la connaissance de ce monde des études supérieures et des métiers auxquels ça mène. C'est un énorme plus.

Le second, c'est de d'apporter de la confiance aux jeunes sur le fait qu'il est même possible de monter l'ascenseur social et que ça se traduit par ses études, par son métier peut-être, par un

salaire qui nous permet de vivre normalement voire confortablement. Et, aussi, par un accès à tout un tas de choses, comme la culture, ou des personnes qu'on n'aurait peut-être pas eu l'occasion de rencontrer si on n'avait pas fait tout ça. C'est donc donner des conseils sur la manière dont on peut « monter » ce fameux ascenseur : on peut toujours en parler en théorie, mais en réalité, on a quand même besoin d'échanger avec les gens pour ça.

Je trouve que c'est le gros plus de l'association. Ce n'est pas juste de le faire de manière théorique. C'est vraiment aller au contact des collégiens, des lycéens et de leur dire : « voilà, vous pouvez vous en sortir ! » et c'est super !

Merci beaucoup Charlotte pour ce témoignage très inspirant !

Un grand plaisir et j'espère pouvoir continuer à échanger avec toi et l'association dans les mois et années qui viennent !

Aziz, Entrepreneur et investisseur, auteur du livre l'ascenseur social est en panne j'ai pris l'escalier

Bonjour Aziz, peux-tu te présenter ? Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

Bonjour, je suis Aziz Senni, j'ai 44 ans, entrepreneur engagé dans différentes actions associatives, syndicales.

Je suis originaire de Mantes-la -Jolie et j'habite aujourd'hui à Lyon.

J'investis aussi dans différents domaines, comme l'immobilier en Afrique.

Merci Aziz. Peux-tu nous parler de ta première expérience entrepreneuriale et de la première société que tu as créée ?

La société ATA, je l'ai créée en 2000. Le concept était un peu novateur : ça marche sur les services des taxis. Les taxis étaient en monopole, c'est-à-dire qu'ils étaient les seuls à faire ce qu'ils faisaient. Moi, j'ai décidé de lancer cette société un peu en concurrence qui s'appelait A T A « Alliance transport et accompagnement » : on était plus rapide qu'un bus et moins cher qu'un Taxi. Le concept était simple mais il faut se remettre dans le cadre de l'époque, c'était il y a vingt ans. Il n'y avait pas d'application, il n'y avait pas encore d'internet et donc les clients réservaient leur trajet d'un point A à un point B par téléphone ou par fax.

Et c'était assez nouveau. Les clients étaient informés du prix de la course avant de partir. Les taxis, d'une manière générale, et encore aujourd'hui, quand on vous prend en taxi, on vous donne le prix de la course à l'arrivée affiché sur son compteur. Là, c'était assez nouveau de donner le prix avant de partir, et vous aviez deux offres : une voiture privatisée dans laquelle vous étiez tout seul à bord, avec vos amis ou votre famille. Et puis vous aviez une offre de taxi partagé, de taxi collectif ou si vous acceptiez de partager le véhicule sur tout ou partie du trajet, avec deux autres, trois autres ou quatre autres personnes. J'ai créé cette société, j'ai démarré tout seul à Mantes-la-Jolie, dans mon quartier, avec une voiture. J'ai été beaucoup soutenu par les associations comme les boutiques de gestion, comme L'ADIL qui m'a octroyé un micro crédit pour financer mon premier véhicule.

Et puis je me suis lancé comme ça. Au bout d'un an, j'avais dix véhicules et après ça a grossi. Cette entreprise, je l'ai gardée presque vingt ans.

Je suis monté à 150 salariés en Ile-de-France. J'avais treize franchises sur la France entière. C'était donc plutôt sympa comme aventure.

J'ai appris beaucoup et tout ça, sans être jamais entrepreneur auparavant. Il a fallu apprendre très, très vite sur un tas de chose : la réglementation, la comptabilité, le développement commercial, le management… Des tas de choses qu'il fallait apprendre et bien sûr s'adapter

et se débrouiller. Et surtout, aller chercher des clients, et donc ça c'est quand même ce qui est le plus important dans une entreprise, avec le fait de recruter une bonne équipe.

Aziz, Tu as gardé cette société 20 ans et ensuite qu'est-ce que tu as fait ? Est-ce que tu peux nous en dire un petit peu plus sur ton parcours ?

Moi, j'ai fait beaucoup de choses et je continue à en faire beaucoup. Alors j'ai été entrepreneur, j'ai monté cette société, j'ai monté d'autres sociétés dans la location de voitures, dans le secteur immobilier. J'ai géré et continue de gérer une société d'investissement immobilier : on achète des bureaux de surface, des fonds de commerce et on les met en location à des entreprises qui en ont besoin. J'ai créé un fonds d'investissement : un fond d'investissement, c'est une société financière avec des investisseurs qui mettent de l'argent et cet argent on s'en servait pour aider les entrepreneurs qui étaient en banlieue. C'est un des tout premier, ce qu'on appelle un fonds d'investissement a impact social, que j'ai créé en 2007 et qui s'appelait Business Angel des cités, avec des tas de grands français, dont Claude Bébéar, le fondateur d'AXA, Martin Bouygues, Michel David Weill et d'autres grands patrons.

Et donc, pour aider des entrepreneurs et des PME petites et moyennes entreprises dans les banlieues, j'ai aussi fait de la télé. J'ai été dans un jury sur M-6 : l'émission s'appelait « l'inventeur de l'année ». J'ai coaché des entrepreneurs sur France 4 dans une émission qui s'appelait « Business Angel, 60 jours pour monter ma boîte ». J'ai aussi fait un petit peu de politique : j'étais dans un parti politique avec un monsieur qui s'appelle Jean Louis Borloo et qui s'appelait UPI. La politique, ça ne m'a pas réussi. C'était une belle expérience, et c'était important pour moi de le faire parce que j'ai toujours eu cette envie et cet engagement, que j'ai traduit autrement puisqu'aujourd'hui je suis à la direction du Medef aux côtés du président et d'autres entrepreneurs pour défendre les intérêts des entreprises en France, et en particulier les très petites et moyennes entreprises.

J'ai bougé, fait beaucoup de choses parce que j'adore ça, parce que je m'éclate et que la vie est courte, qu'il faut se faire plaisir aussi.

Et tu es aussi un auteur à succès. Est-ce que tu peux nous parler un peu de ton ou tes livres ?

Alors j'ai écrit effectivement trois livres. Quand je dis « j'ai écrit », en fait, c'est avec la complicité de journalistes : c'est toujours un travail d'équipe.

Je souhaitais d'abord écrire et partager mon histoire, dans un premier livre qui est sorti en 2005 qui s'appelle « L' ascenseur social est en panne**, j'ai pris l'escalier** » aux éditions l'Archipel, préfacé par Claude Bébéar le fondateur du groupe Axa. Et là j'ai raconté ma vie, depuis mon arrivée en France jusqu'à quasiment 2004 / 2005. Et les difficultés que peuvent avoir certains jeunes et en particulier de banlieue. C'était mon environnement, cette banlieue des années 90, que j'ai connue, dans laquelle j'ai grandi avec toutes les difficultés possibles et imaginables ; un regard de l'intérieur sur l'amitié en banlieue, l'amour en banlieue, des choses un peu qui existent, qui sont là et dont les médias ne parlent jamais, qui pourtant font aussi que la vie est belle dans ces quartiers. Elle ne pas si noire que ça, mais bien évidemment qu'il y a des difficultés : le logement, les relations avec la police, les discriminations à l'emploi, toutes ces réalités auxquelles j'ai été confronté.

Et puis mon deuxième livre, ça a été quelques années plus tard, autour de 2007. Ça s'appelait « Monte ton biz, les 10 commandements d'entrepreneurs des cités ». J'ai réuni quarante entrepreneurs : ça allait de l'auto-entrepreneur jusqu'à des entrepreneurs qui gèrent plusieurs milliards. Il y a des jeunes, des moins jeunes, des hommes, des femmes, des Noirs, des Arabes, des Blancs, toutes les couleurs. Bref, la France de l'entreprise dans toute sa diversité avec un point commun : ils venaient tous de banlieue, de cité. J'ai essayé de tirer les bonnes pratiques, les conseils, leurs expériences pour en faire dix commandements, dix bonnes pratiques et voilà pourquoi ça s'appelle « Monte ton biz, les dix commandements de l'entrepreneur des cités ». Ce sont les dix bonnes pratiques de ceux qui ont monté leur boite, qui ont réussi ou pas, parce que c'est aussi par la réussite qu'on apprend des autres mais aussi par l'échec. Et puis le troisième livre, qui est sorti en 2013 et qui s'appelle L'ascenseur social est toujours en panne, il y a du monde dans l'escalier, qui était préfacé par mon copain Jean louis Borleau. C'était la suite du premier : c'est tout ce qui m'est arrivé à la fois dans la création de fond investissements, dans le milieu politique où je raconte plein de choses et tout ce que j'ai vu derrière ce rideau. Les politiques on les voit, on les connait, on les côtoie sur le terrain, on les voit dans les journaux… J'ai eu la chance d'aller derrière le rideau et je raconte un petit peu comment ça se passe, avec les joies, les peines, les difficultés, les vacheries.

Voilà. C'est toujours un peu mon parcours mais avec un regard un peu éclairé sur cette société dans laquelle on vit.

Aujourd'hui, j'ai beaucoup d'activités en Afrique, en particulier au Sénégal, et à Dakar où j'ai lancé une société de financement de taxi, pour aider des taxis qui n'ont pas les moyens d'aller à la banque, d'acheter leur véhicule, et pour ceux qui sont en location de les aider à devenir propriétaires. C'est une forme de micro leasing, comme des microcrédits. J'ai un livre dans la tête en préparation sur l'entreprenariat en Afrique, mais ça, ce sera dans peut-être un an ou deux : il y a encore le temps. Il y a beaucoup de choses à raconter sur comment on entreprend en Afrique et comment on arrive en Afrique, notre rapport à ce continent voisin, des rapports très particuliers.

Donc oui, j'ai fait beaucoup de choses et j'espère encore en faire beaucoup. Je croque la vie et il y a beaucoup de gens qui malheureusement n'ont pas le choix dans ce qu'ils font. Je trouve ça très triste. Je pense que c'est une des plus grandes tristesses de la vie que de se lever le matin et de ne pas choisir ce que l'on fait. Je sais que ce n'est pas donné à tout le monde. Dieu sait que je n'oublie pas que je ne suis pas un nouveau riche. Je suis un ancien pauvre comme disait Coluche et je n'oublie pas d'où je viens. Mais je trouve que c'est ce qu'il y a de plus triste : se lever le matin en faisant des activités qu'on n'a pas choisies, qu'on subit.

Il y a très longtemps, c'est une des choses que je ne voulais absolument pas faire. C'est pour ça que, très tôt, j'ai démissionné de ces emplois. C'est sûr, c'est en prenant des risques, mais aujourd'hui je ne le regrette pas parce que je m'éclate. Je choisis ce que j'ai envie de faire et je ne fais pas ce que je n'ai pas envie de faire.

Merci Aziz. Tu es originaire du quartier du Val Fourré à Mantes-la-Jolie : tu as donc été confronté à des difficultés, à des défis. Est-ce que tu peux nous parler de ces difficultés, ces défis et comment tu les as surmontés pour prendre l'escalier social ou l'ascenseur social ?

Le premier défi, il est mental : beaucoup pensent que, en tout cas, quand on vient de ce milieu-là, il va falloir vaincre l'autre, l'autre avec un grand un A, c'est-à-dire la difficulté qu'ont certains qui ne voudront pas que vous réussissiez ou bien la difficulté à trouver de l'argent quand on veut monter sa boite ou… Non, non, la première difficulté, elle est dans la tête : c'est ce qu'on appelle l'autocensure. On grandit dans des milieux où on passe son temps à dire que la banlieue, c'est des nuls. La banlieue c'est des casseurs. La banlieue, c'est de la racaille. Les banlieues, c'est des terroristes. Bref, que des images négatives. Alors, pour prendre confiance en soi c'est très, très difficile. Vous allumez la télé : vous avez les hommes politiques qui passent, pour certains, beaucoup de temps à parler des problèmes de sécurité dans ces banlieues. Donc prendre confiance en soi c'est très difficile. A cela, vous ajoutez les problèmes de discrimination qui existent et vous dites : « mais est-ce que moi si je fais ça, je vais y arriver ? »

Donc la première des barrières, elle est bien mentale. Je me suis dit : « moi, je vais pouvoir réaliser mon rêve, je veux le faire. Qu'est-ce que je pourrais faire s'il n'y avait pas cette peur ? Qu'est-ce que je ferais si, vraiment, les choses m'étaient données, étaient ouvertes et qu'il n'y avait pas tous ces problèmes ? » Et puis voilà, c'est un peu comme ça que j'ai résolu mon problème. C'est un peu comme le mental de ces grands sportifs et en particulier en sport de combat. Peut-être que certains qui nous écoutent ont fait des sports de combat. Moi, j'en ai fait un tout petit peu. Quand vous êtes dans des tournois et que vous arrivez sur un tatami, vous retrouvez parfois des gens qui sont plus forts que vous : comment vous gérez cette trouille face à quelqu'un dont vous savez globalement qu'il va peut-être vous mettre une raclée ?

Faut donc surmonter tout ça. Donc, c'est un combat intérieur très fort et ça, par exemple, pour ceux qui feront du sport, on arrive à digérer un petit peu mieux. Pour ceux qui sont encore très jeunes, faites du sport parce que sa structure le mental de manière très intéressante pour l'après.

Mais la première des barrières, c'est l'**autocensure**, cette forme d'interdiction que l'on s'impose à soi-même. Non, tout est ouvert : allez-y et d'autant plus quand on est jeune. Mais allez-y, osez. De toute façon, au pire, on dira – excusez-moi pour l'expression – « ah ! c'est un petit con » et on mettra ça sur la bêtise de la jeunesse. Vous avez une excuse. Ce que vous ne pouvez pas vous permettre à 45 ou 50 ans, vous pouvez vous le permettre à 20 – 25 parce qu'on dira de toute façon « il n'est pas mature, qu'il est jeune quoi ». C'est l'âge de l'audace donc faut y aller, faut avoir le courage de l'audace.

As-tu vécu dans ton entourage des personnes qui t'ont aidé à prendre l'escalier social ou l'ascenseur social ?

Alors quand on démarre là où j'ai démarré, franchement, je ne m'attendais pas à rencontrer des gens qui m'aident. Je suis parti en me disant qu'il n'y a que moi, le ciel, mes épaules et ma tête. Quelques amis qui m'ont donné un coup de main ici et là, mais quand on est pris dans ce travail d'entreprenariat, ça prend beaucoup de temps. J'ai laissé une partie de mes amis. Oui forcément, quand vous créez votre entreprise vous êtes à fond dedans. Quand vos amis vous appellent : « Allô tu sors ce soir ? » ; « Non je suis trop crevé ». Ou bien « Allô tu sors ? T'es là aujourd'hui ? » ; « Non je ne peux pas : écoute, j'ai des trucs à faire etc. » Une fois, deux fois,

trois fois et au fur et au mesure, les gens ne t'appellent plus parce que finalement vous n'êtes pas disponible et vous êtes ailleurs.

Laisser une partie de votre réseau social, de vos habitudes, de vos contacts pour réaliser ce projet, ça c'est un sacrifice qu'il faut dont il faut tenir compte. Mais sur le chemin, j'ai beaucoup pensé aux portes qui allaient être fermées, en me disant que de toute façon sur 100 portes il y en a 99 qui vont se fermer mais qu'il y en aura toujours une qui s'ouvrira. En fait, il y en a eu beaucoup plus qu'une. C'est que l'audace paye et c'est ce que vous devez faire (que d'autres n'osent pas faire) : finalement vos interlocuteurs ils aiment ça.

Je raconte dans un de mes livres comment j'ai rencontré Claude Bébéar, le fondateur d'AXA.

J'y suis allé vraiment au culot. J'ai eu une chance extraordinaire de pouvoir être en lien avec un monsieur qui m'a beaucoup appris, qui m'a permis de gagner en maturité, en expérience, en raison, qui m'a fait grandir quelque part et qui m'a fait gagner du temps. Et si un jour dans mon quartier, on avait dit « tu sais, il y a le Zidane de l'économie qui peut filer un coup de main aux gens », j'aurais dit « tu rêves mon garçon, tu rêves 1000 fois ».

J'ai provoqué ma chance. J'ai rencontré d'autres personnes extraordinaires à qui j'ai demandé un coup de main. Demandais ce coup de main, c'était parfois attendre des heures devant une porte, que la personne arrive pour l'alpaguer et « lui prendre la tête » : « j'ai besoin j'ai besoin de vous, j'ai besoin de votre aide ». Mais j'avais une fin et une niaque extraordinaire. Je me suis permis des choses qu'aujourd'hui je n'imagine même pas faire à moitié. Mais je me disais qu'il fallait oser. C'est en osant que ça marche.

Aujourd'hui, à 45 ans, il y a des choses que je ne pourrais plus faire, que j'ai faites à vingt-quatre/vingt-cinq ans mais comme je disais, c'est l'audace de la jeunesse et aujourd'hui si un jeune me faisait ça à moi, en m'attendant trois heures devant la porte du bureau parce qu'il a absolument besoin de moi, comment pourrais-je lui dire « non mais allez-vous-en monsieur. Je ne vais pas vous aider, mon petit : tu t'en vas, je ne vais pas t'aider » ? Evidemment que tout être humain normalement constitué, ça va le toucher. On est des êtres sentimentaux, on est des êtres affectifs et c'est pour ça que j'ai eu de la chance de rencontrer beaucoup de gens et l'audace d'aller les chercher aussi.

Quand j'ai démarré moi, je n'avais pas de réseau, Papa était un ouvrier, le réseau social, c'est ses amis. C'était aussi des ouvriers, mais il n'avait pas d'avocat, de chefs d'entreprise, d'expert-comptable. Il a fallu partir de Mantes-la-Jolie, sortir de son quartier, prendre la voiture, aller à Paris, et aller dans des milieux que je ne connaissais pas.

Je me souviendrai toujours de mes premières soirées avec des chefs d'entreprises, des entrepreneurs et ce sentiment de ne pas être à ma place, est ce que tu vois ce genre ? Ce qu'on appelle le syndrome de l'imposteur.

Bien sûr, j'ai monté ma boîte. Bien sûr, j'ai des collaborateurs, des salariés, mais on a toujours ce sentiment de ne pas être à sa place pendant une bonne période parce qu'on n'a pas confiance en soi et ça, il faut le cacher. Là aussi, un combat intérieur donc et dans ces réunions, j'ai pu rencontrer, aller voir l'autre et parfois là où je n'étais pas invité.

Quand j'apprenais qu'il y avait une soirée de chefs d'entreprises qui était très intéressante pour le développement de mes affaires, au pôle de développement de mon entreprise, invité ou pas, j'allais m'incruster. Ce n'était pas un problème. J'allais dans les soirées un peu dansantes et quand on n'avait pas les cinq ou dix francs pour payer l'entrée, on s'incrustait d'une manière ou d'une autre. Donc oui, j'y allais vraiment à l'audace.

Comment as-tu expliqué à ton entourage tes choix d'études, après tes choix de carrière ou de créer une entreprise ?

Je n'ai pas réellement expliqué parce que mon papa était ouvrier-cheminot. Il était avec moi à l'école. Il a compris jusqu'au lycée parce que lui-même avait arrêté l'école au lycée au Maroc, mais ensuite il me disait « ça me dépasse parce que je ne sais pas ce que tu fais ».

Ma mère ne sait pas lire et écrire. Elle parle un petit peu le français. Je n'avais pas le soutien des parents, le conseil des parents. Il a fallu faire sa voie et trouver sa voie tout seul, par la réflexion, par l'orientation, par les discussions au lycée et puis aussi par une introspection : qu'est-ce qu'on a envie de faire ? Quand vous avez vécu à 8 dans 60 mètres carrés, dans la plus grande cité de France, votre rêve, c'est une grande maison, un jardin, une belle voiture, de construire votre petite famille. En tout cas moi, c'était mon rêve : qu'il ne me manque absolument de rien financièrement. Forcément, ça structure. Et quel est le meilleur moyen de le faire ? C'est créer son entreprise. Alors oui, c'est sûr que beaucoup se diront « ce n'est pas glorieux » parce qu'on est dans un pays, en France, où si vous dites que vous avez créé votre entreprise pour gagner de l'argent, ce n'est tout de suite pas très bien connoté. He bien si : quand vous êtes issu d'un milieu pauvre, que vous avez envie de vous en sortir. C'est par ça que j'ai commencé : vouloir gagner de l'argent et monter ma boîte pour qu'on n'ait pas à vivre ce que j'ai vécu avec ma future famille.

Donc je me suis orienté ensuite. C'est vraiment tout seul que j'ai pu, par des rencontres, une réflexion et une introspection avec soi-même, trouver ma voie. Quand j'ai dit à mon père que j'allais créer mon entreprise, lui, il voulait absolument que je rentre à la SNCF. Je n'ai rien contre la SNCF… Enfin si, j'ai quand même deux ou trois choses contre la SNCF : ça aurait été le plus grand échec de ma vie de rentrer à la SNCF. Lui me voyait à la SNCF. Quand je lui ai dit « je vais créer mon entreprise », il m'a regardé et m'a dit « toi, tu vas être patron ».

Voilà les choses étaient dites. Lui, était ouvrier, il n'imaginait pas que son fils puisse être chef d'entreprise, entrepreneur.

Avec le temps, il a changé d'avis. J'ai une sœur qui a trois ans de moins que moi qui est chef d'entreprise aussi. Pour elle, ça a été beaucoup plus facile parce qu'il a compris que c'était faisable. Mais pour moi c'était impossible : lui, ouvrier marocain et avec un fils chef d'entreprise, c'était difficilement envisageable. Je n'allais pas avoir de soutien familial de ce côté-là. Pour eux c'était impossible, c'était au-delà du champ des possibles.

Ma mère, par contre… Maman maghrébine méditerranéenne.

Elle me soutenait et savait que ça allait marcher. Dans ses yeux, j'étais Steve Jobs ou Bill Gates.

C'est à l'extrême de l'autre sens et ça m'a bien aidé. Donc non, sur ce sujet, c'était vraiment seul. J'ai beaucoup été soutenue par mon épouse qui m'a donné un coup de main et du côté affectif m'a beaucoup soutenu. Ça, c'était très important par contre.

Tu as travaillé 12 à 15 heures par jour comme tu le disais, en enchaînant un job à plein temps et un job à mi-temps pour te constituer un petit capital de départ. Est-ce que tu penses que c'est la seule manière de s'en sortir pour un jeune aujourd'hui ou est-ce que tu en vois d'autres ?

Tout le monde ne peut pas être chef entreprise. Et dieu merci, parce que si on avait une société faite que d'entrepreneurs, ce serait triste.

Si je prends mon cas personnel et familial, nous sommes six enfants. J'ai un frère qui a souhaité être cheminot. Il est engagé syndicalement, et il a sa vision, sa conception de la vie professionnelle et c'est tant mieux. J'ai une sœur qui est chef d'entreprise, une autre qui est aide-soignante. J'en ai une autre qui est cadre bancaire. Chacun a choisi ce qu'il avait envie de faire, son appétence, sa voie, sa fonction.

Chacun sa philosophie de vie. Non, je ne crois pas qu'il n'y ait que par l'entrepreneuriat qu'on puisse s'en sortir mais ce que je dis souvent c'est que celui qui veut être entrepreneur, rien ne doit lui empêcher de l'être. Moi au collège, j'ai vu défiler la fédération du bâtiment venir m'expliquer que je pouvais être un super ouvrier sur un chantier. J'ai vu défiler les responsables des usines Renault et Peugeot puisque on est dans la vallée de l'automobile du côté de Mantes-la-Jolie : on nous a expliqué qu'on pouvait travailler à l'usine, mais je n'ai jamais vu des entrepreneurs du MEDEF, d'autres syndicats patronaux venir dans nos quartiers, dire « vous pouvez devenir des entrepreneurs et montrer vos boites ». Donc si effectivement certains veulent choisir des voies de salariat dans le privé, tant mieux ! Si certains veulent rentrer dans l'administration et devenir fonctionnaire, tant mieux ! Pour eux aussi, c'est leur choix et ils trouveront là leur bonheur. Mais rien ne doit interdire à celui qui a envie d'être entrepreneur de monter sa boite, de créer son entreprise, de recruter des gens, de créer des emplois, de pouvoir le faire, peu importe son origine territoriale, l'origine sociale, son sexe, sa religion, sa couleur.

Bref, c'est un peu l'égalité et la véritable égalité, elle commence aussi par là.

Quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune qui a envie de réussir ?

De commencer…

Il faut rêver et il ne faut pas s'interdire. Il faut avoir l'audace de rêver et de rêver grand. Un rêve, ça doit être nourri d'ambition, c'est-à-dire l'envie de réaliser ce rêve. C'est ça l'ambition et c'est sain. Ce n'est pas tabou, ce n'est pas sale, ce n'est pas mauvais : il y a de l'ambition avec éthique, avec réflexion, en respectant les autres, en se respectant soi-même. Vouloir être meilleur, un peu plus chaque jour, c'est de l'ambition. C'est une bonne ambition et de vouloir être meilleur pour les autres, c'est bon pour tout le monde. Donc commencer par un rêve, l'ambition, l'envie de réaliser ce rêve.

C’est beaucoup de travail : du travail, du travail, du travail. Léonard de Vinci, Mozart, Zinedine Zidane, Claude Bébéar ont beaucoup, beaucoup, beaucoup travaillé pour développer leur talent…

On peut être ambitieux mais de l’ambition sans travail, c’est un véhicule sans essence : ça n’avance pas.

Et puis du partage. Moi, si j’ai un conseil à donner, c’est travailler mais ensuite partager parce que de toute façon, on ne sera pas enterré avec nos coffres-forts, avec nos relevés bancaires, avec nos chéquiers ou avec nos cartes bleues. On est de passage, la vie est courte : à l’échelle de l’univers, une vie moyenne d’homme, ça dure sept secondes. On est vraiment très peu de choses : donc essayer de partager, de faire du bien autour de soi.

Donc voilà : si j’ai un conseil à donner, ce serait autour de ces valeurs du rêve, de l’ambition, du travail et du partage.

Tu as dit de l’ambition : son travail, c’est un véhicule…

Son carburant.

D’accord. Donc de l’ambition sans travail, c’est un véhicule sans essence ? Je ne connaissais pas cette expression mais je la note !

Pour un mec qui était dans le taxi, c’est un peu normal. Exactement.

Merci pour le temps que tu nous as accordé.

Espérons que les auditeurs pourront s’inspirer de ton parcours et en auront appris un petit peu plus sur toi.

Tes auditeurs peuvent me retrouver sur les réseaux sociaux : Facebook, Linkedin, Twitter, peuvent venir échanger avec moi sans difficulté.

A très bientôt.

Nabil, Sciences Po paris et la sorbonne, issu de la banlieue lyonnaise

Bonjour Nabil, peux-tu te présenter ? Qui es-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Bonjour Fabien,

Alors je m'appelle Nabil Lakhal. J'ai actuellement 25 ans, j'ai eu mes 25 pendant le confinement, pas très sympathique…

Alors ce que je fais, je suis étudiant : je suis actuellement à la Sorbonne, en droit public des affaires et je suis diplômé aussi de Science Po Paris que j'ai effectué auparavant. J'ai obtenu un master en affaires publiques, et à la suite de ça, j'ai décidé de poursuivre dans l'univers du droit, dans l'univers juridique, par un master de droit publiques des affaires dans la perspective de passer le barreau et devenir avocat.

D'où je viens ? Je viens du sud de la France, de Saint Raphael, une petite ville assez connue, une station balnéaire assez fréquentée, mais il y a aussi des gens qui y vivent à l'année. J'ai d'abord grandi à Lyon dans une banlieue lyonnaise qui craignait un peu, dans un collège ZEP +, et je suis allé à Saint Raphael où ça allait un petit peu mieux, dans un lycée public. Ensuite, j'ai été à Science Po directement… Enfin j'ai passé le concours à 18 ans, je l'ai obtenu, et j'ai fait Science Po.

Merci Nabil. Justement au niveau de tes études, du collège, des études supérieures, peux-tu nous détailler un petit peu ton parcours, me dire comment ça s'est passé ?

Oui, oui. Alors, en fait, j'ai donc grandi tout d'abord dans un premier temps à Lyon, dans un collège ZEP +.

C'était un collège assez sympathique au fond. Bon, il y avait ceux qui travaillaient et ceux qui ne travaillaient pas. Et finalement pour les professeurs, j'ai toujours été celui qui aimait travailler. Moi, depuis petit, j'aimais l'école, ce qui faisait rire mes camarades d'ailleurs. Je trouvais que c'était assez intéressant, stimulant. En fait, très vite, j'ai accroché, depuis la maternelle.

J'ai travaillé dès le collège pour essayer d'avoir des bons résultats. Après le collège, j'ai donc déménagé pour arriver au lycée, et au lycée, ça a été un pré basculement culturel.

Ça a été le fait de passer d'un collège de quartier à un collège de centre-ville, situé à Saint Raphael qui est une ville bourgeoise, donc un lycée plutôt bourgeois, de centre-ville. Il y a déjà eu un premier un basculement culturel en tout cas. Ça a été difficile dans un premier temps, mais c 'était intéressant de finalement m'adapter à des exigences nouvelles, à une autre façon de s'habiller, de parler… Je suis d'origine tunisienne : au début, on m'a un peu regardé parce que j'étais « une personne d'origine tunisienne » dans la classe, en seconde général. Quand on te regarde, on te dévisage, ça n'est pas évident. J'avais 15 ans et vraiment, ça a été une force pour finalement me construire, savoir ce que je voulais aussi, m'adapter parce que je

pense que c'est très important l'adaptation à un contexte culturel, social et économique. Au lycée, j'ai rencontré un prof Monsieur Silve (d'ailleurs, j'ai encore son numéro). Il a été mon prof de français en seconde, et « m'avait repéré ». La première semaine, on avait fait un contrôle de 4h et j'avais été major de son contrôle, avec des notes catastrophiques. La moyenne était 7, j'avais eu 15 ou 16, et il était venu me voir et il avait dit : « je vois tes parents ». Et j'avais un peu peur. Je lui demandé pourquoi et j'ai dit : « bah y a que ma mère, je suis d'une famille monoparentale, je n'ai jamais connu mon père ». Il a convoqué ma mère, et il lui a dit qu'il fallait que je passe soit Normal sup soit Science Po. Je ne savais pas ce que c'était, donc ça a été vraiment une année de seconde pas évidente. Entre ça, l'intégration et en même temps entendre dire qu'il faut que tu fasses Science po… Je ne savais pas vraiment ce que c'était... J'ai fait des recherches et me suis rendu compte que c'était là d'où les politiques provenaient.

Ma mère disait : « qu'est-ce que mon fils va faire en politique ? ». J'ai dû lui expliquer que ce n'était pas que ça et après j'ai fait stratégiquement : je suis allé en première ES. J'avais les résultats pour aller en S. Ce n'était pas évident là aussi parce que ma mère voulait que j'aille en S, que les bons élèves allaient en S. Quand j'ai dit que je voulais faire ES (économique et social), elle pensait assistant social. J'aimais l'économie et j'avais commencé à étudier en seconde ; ça a été un choix porteur où j'ai pu vraiment m'épanouir en première et en terminale ES et avoir d'excellents résultats pour pouvoir ensuite postuler à Science PO et être pris directement sur dossier. Il y avait un dossier sur dix je crois qui était retenu et ça a été mon cas. Je pense que je le dois stratégiquement à ce mouvement, au fait de se projeter et de se dire : « qu'est-ce que j'ai envie de faire et qu'est-ce que j'aime surtout ? » Et le fait de ne pas être aller en S. Je préférais en fait l'économie, les sciences sociales et aussi les mathématiques, pas la géométrie, mais plutôt, l'arithmétique ? Cela n'a fait que conforter mon choix et c'est plus important d'être épanoui, de se sentir en confiance. J'avais ce professeur-là qui était en prepa avec moi qui, pendant les récréations, 2 à 3 fois par semaine m'amenait dans un bureau à côté la salle des profs, me faire bosser.

Il m'obligeait à lire du Zola, du Balzac, Guy de Maupassant et ça été une vraie richesse et une vraie chance intellectuelle. Et ça aussi, c'est un effort d'adaptation culturel.

Après ton lycée, tu as donc fait Sciences Po. Est-ce que tu peux nous raconter un petit peu ton entrée à Sciences Po et ton parcours ? Et est-ce qu'il y a eu justement encore un choc culturel ?

Oui, oui c'était le deuxième « choc » parce que, évidemment, entrer à Sciences Po ce n'est pas forcément évident. Surtout que moi je viens du sud et pour les gens, j'ai forcément une maison de vacances. Voilà pour le cliché du sudiste.

Il y a aussi un choc culturel finalement de se retrouver à Paris. Je n'y avais été seulement à 2 reprises, une fois pour l'oral et l'autre fois lorsque j'étais tout petit pour aller à Disneyland.

Paris, ça été un peu un choc. La vie à Paris, seul, à 18 ans, ce n'est pas forcément évident. Et l'entrée à Science Po où, le premier jour, on a une leçon inaugurale par un ancien premier ministre, qui nous dit : « vous êtes « la future élite de la France » ». Ce n'est pas des mots évidents à entendre et d'ailleurs que je ne partage pas parce que je ne pense pas pour moi que le fait d'avoir un sésame, ça ne veut pas dire qu'on crée, qu'on intègre directement l'élite.

D'ailleurs, je ne sais pas ce que veut dire le mot « élite ». C'était mon premier choc d'arriver dans des amphithéâtres très, très grands. Tu as un peu les étoiles et en même temps, ça fait un peu peur. Et oui, le faire rencontrer mes camarades.

La première interaction que j'ai alors, c'est une fille dont le père est l'ambassadeur de France au Brésil.

Forcément, moi, ma mère est femme de ménage : il y a un vrai gap. On voit des gens issus de milieux sociaux culturels assez favorisés, il faut le dire… Il y a quand même tout le temps de la bienveillance et ça c'est donc après le choc : il y a cette bienveillance des gens de Sciences po. Je pense que si j'avais été dans une autre école avec cette même disparité socioculturelle, je ne sais pas s'il y aurait eu une telle bienveillance de la part de tout le monde.

Science po, c'est une formidable école pour ça en fait : elle nous intègre dans une nouvelle famille, celle de Science Po. Ça nous permet en fait de s'adapter. On se rend compte de nos évolutions, des changements. C'est assez dingue d'ailleurs, surtout quand on rentre ensuite dans le Sud, qu'on parle à nos camarades de lycée. Et aussi, le fait de pouvoir finalement s'épanouir académiquement, au niveau scolaire et sur le stage que j'ai fait grâce à Sciences po, ça a été d'une part pour financer en partie les études : je gagnais un peu d'argent pour ça chaque mois et notamment, en stage à l'Assemblée nationale au début.

Ensuite, j'ai intégré le cabinet Marisol Tourenne. Et puis, j'ai eu la chance de travailler à l'Élysée, d'abord comme stagiaire et ensuite comme chargé de mission pendant à peu près un an. Et ça a été une expérience très enrichissante.

Tu abordes un sujet intéressant : tu viens d'un milieu modeste, l'argent a dû être un sujet. Comment tu t'es débrouillé pour partir de Saint Raphael, venir à Paris, louer un appartement, payer tous les frais ?

Alors, ce qui s'est passé, c'est que tout d'abord, j'ai travaillé depuis mes 15 ans, tous les étés. Comme ça que je pouvais mettre de l'argent de côté. J'amenais tous les étés les journaux, le journal local (le Var Matin) au bord de la plage, à Saint Raphael, et en fait cet argent-là, du coup, je l'ai thésaurisé.

Donc je suis finalement arrivé à Paris avec une enveloppe on va dire. Ma mère m'a un petit peu aidé aussi parce que depuis que j'étais petit, elle économisait aussi parce qu'elle a toujours voulu que je fasse des études. Donc ça m'a aussi permis de vivre. Ensuite, j'ai été aussi boursier, ce qui m'a permis de m'aider et en fait en faisant des stages l'été, et ensuite pendant l'année c'est à dire en 2ème et en quatrième année, ça m'a permis de vivre. Enfin, la fondation Francis Bouygues (qui est une fondation superbe), m'a aussi financé une partie de mes études. En fait ils sélectionnent à l'issue de la terminale les dossiers de jeunes prometteurs, on va dire, avec un parcours, des bons résultats et un projet académique : moi c'était Sciences Po.

J'ai eu une mention très bien au bac, et j'ai amené tous ces documents. Ils ont financé une partie de mes études, ce qui m'a permis finalement de vivre plutôt confortablement en étant étudiant.

Grâce à tout ça : en travaillant un petit peu, en ayant déjà travaillé et avec l'aide de toute sa famille, des bourses et surtout de la fondation Francis Bouygues que je remercie chaleureusement pour cette aide (je crois qu'elle finance quarantaine de bourses chaque année, donc c'est important d'avoir ça en tête). Des entreprises financent beaucoup et c'est important.

Nous, en fait, on avait de la chance car dans mon lycée, le proviseur était au courant de ça . il avait convoqué des gens qui ont fait des grandes études. Il nous a dit de déposer un dossier pour la Fondation Francis Bouygues et qu'il ferait une lettre de recommandation. C'était un peu le coup de pouce espéré qui nous permet ensuite de louer un petit appartement de 12 m2.

Au niveau de ton parcours, tu as dit que tu avais été au départ aidé par un prof, par le proviseur et par ta mère.

Est ce qu'il y a d'autres personnes qui t'ont aidé à « prendre l'ascenseur social » et à réussir ?

Finalement, il y a énormément de personnes qui m'ont aidé. D'ailleurs, moi, je dis toujours que, finalement, la réussite, l'ascension, l'**ascenseur social,** ce n'est pas un travail individuel : c'est un travail d'équipe en fait. C'est une équipe qui nous fait confiance, qui nous aide parce que moi je pense que sans cette équipe, je n'aurais jamais pu espérer réussir, ou en tout cas m'élever socialement.

Mon professeur, mon proviseur, ma mère et ensuite, à Sciences po, des amis, notamment un très bon ami que j'ai pu rencontrer et qui m'a aussi beaucoup, qui est un peu mon modèle finalement…

Nawell aussi m'a pas mal aidé. Du coup, ces personnes-là, et aussi la conseillère avec qui je travaillais à l'Elysée, m'ont beaucoup aidé aussi mais, ça n'a pas été qu'une aide. C'était aussi de l'inspiration. Ça a été des repères et je pense que sans toutes ces personnes-là, cela aurait été compliqué, très compliqué lorsque l'on n'a pas les codes.

Oui parce que finalement, ce qui compte, c'est l'accès à l'information : c'est ça le plus important.

Est-ce que tu peux nous parler des défis auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine et comment tu les as surmontés ?

En termes de défis, ça a été le défi de venir à Paris, à 18 ans, le fait d'avoir peur de son milieu social parce qu'il y a un double risque : je ne voulais pas avoir le statut de « victime », provenant d'un milieu modeste. On vit dans un pays, la France, qui offre en fait ces opportunités-là. Je viens plutôt d'un milieu modeste : s'épanouir et tout réussir, ça, c'est une grande chance en fait et c'est pour ça que je reste un républicain convaincu car si on travaille, qu'on a du mérite et de la chance aussi, on peut prétendre réussir et la France est là pour ça.

La France est là pour nous aider donc, prenez des risques.

Le second défi a été de choisir un peu les différents stages. Cela n'a pas été forcément évident parce qu'on n'a pas forcement de réseau.

Un truc tout bête : moi, j'ai fait un stage à l'Assemblée nationale en première année et pourtant, pas de réseau. J'ai fait comment ? J'ai écrit une lettre de motivation, plus une candidature pour à peu près tous les députés (pas tous quand même) où il y a eu des affinités politiques.

En fait, ce qui est marrant, c'est que je rentre à Paris et là je vois vraiment 50 lettres de députés. En ouvrant toutes les lettres, c'était des lettres de politesse politique je dirais, de remerciements à ma candidature. Ce qui était marrant, c'est que c'était le même modèle pour tous, signé évidemment du député : ça a été une première claque parce qu'on fait Sciences Po, que tout vous est ouvert et il y a pourtant encore des trucs à faire.

Il y en a un seul qui a accepté de me prendre deux semaines en stage (et qui a été renouvelé parce que j'avais quand même plutôt bien bossé), et l'ancien député Yann Gallut, qui était dans le DER, ce qui m'a donné cette opportunité. Et je le remercie d'ailleurs. Il m'a permis d'y arriver et finalement d'entrer dans ce monde-là. Quand on a envoyé 57 lettres, je me dis qu'on en a quand même une qui était bien passée.

Quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune qui a envie de réussir ?

D'une part de travailler, ce qui est quand même très important, parce que tu dois vraiment travailler tout le temps, matin, midi, soir et ne jamais rien lâcher. Il faut être efficace, être déterminé à pouvoir réussir, à travailler. Après, ce qui est important aussi, c'est de maîtriser les codes et en fait, ça c'est vraiment le plus difficile quand on ne vient pas du même monde. C'est une vraie formation à avoir sur soi. C'est anthropologique : comment je peux m'adapter ? Quels sont les codes à apprendre ? C'est un peu difficile d'avoir les bons.

Il faut avoir un capital culturel, économique et social, et pour ça, il faut travailler et surtout se projeter. On a un outil intéressant, qui est internet, Il faut avoir une vision claire sur soi-même, une capacité à se remettre en question et en fait pour résumer, c'est vraiment de s'adapter, d'adopter les bons codes parce que, par exemple, moi, je suis dans le milieu associatif et je vois beaucoup de jeunes qui ont envie de réussir : ça se voit, c'est manifeste, mais ils manque les codes et en fait sans codes, c'est là qu'on se perd quand bien même on est très bosseur et qu'on a des bons résultats.

Une dernière chose, c'est de s'informer, pour avoir les codes. Il faut être au courant de tout. Moi je me souviens au lycée, j'étais devenu une encyclopédie d'orientation : je connaissais toutes les formations parce que je passais mes journées à faire ça.

Et deuxième chose : ne pas s'autocensurer et ça c'est très important. Le grand problème des gens qui sont issus de milieux modestes, c'est l'**autocensure**. En fait, il faut avoir confiance, il faut apprendre les codes, les adopter et ensuite après il faut se projeter et comme ça on ne s'autocensure pas.

Après il y a la chance, mais cette chance se provoque. J'ai eu de la chance personnellement, mais je l'ai provoquée.

Merci Nabil. Tu as conclu en parlant de ne pas s'auto-censurer ce qui est l'objectif de l'association l'Ascenseur social. Donc je t'en remercie.

Merci beaucoup pour ce témoignage très inspirant.

Merci.

Fatima, Elève avocate en droit des affaires

Bonjour Fatima. Peux-tu te présenter ? Qui es-tu et que fais-tu dans la vie ?

Bonjour,

Je suis Fatima. Je suis actuellement élève avocate à l'école de formation du barreau de Paris et je poursuis ma formation que je terminerai bientôt dans un an pour commencer ensuite ma profession d'avocat.

Est-ce que tu peux nous dire de quelle région tu viens, Fatima ?

Oui. Alors moi j'ai grandi dans le 92, dans une petite ville assez calme mais avant de venir vivre ici, mes parents et moi-même vivions en Algérie. Je suis venue quand j'étais très, très jeune : j'avais 2 ans et demi et donc voilà, j'ai grandi dans une petite ville dans le 92.

Est-ce que tu peux nous parler de tes études ? Comment cela s'est passé au collège, au lycée et puis après tes études supérieures ?

Alors, j'ai suivi des études classiques : j'ai fait le primaire dans une école assez normale. Le collège, c'était un collège qui était un peu plus difficile. J'ai fait deux ans dans un collège qui était plutôt un « bon collège » avant de déménager de l'autre côté de la ville. Je suis allée dans un nouveau collège qui était un peu plus difficile où effectivement, parfois, c'est un peu difficile de pouvoir suivre un cours en du comportement des élèves. Mais j'ai quand même réussi plutôt bien à m'en sortir et à plutôt avoir des bonnes notes.

Une fois le collège terminé, j'ai fait un lycée général, au lycée de ma ville. J'ai fait une seconde, puis ensuite une première et une terminale ES.

A la fin du lycée, je voulais intégrer l'école Sciences Po. Pendant mon année de terminale, j'ai suivi à distance une prépa que ma professeure de SES m'avait conseillée de suivre. C'était une prépa en ligne qu'on pouvait suivre à distance sauf que moi, j'étais plutôt assez inquiète et je voulais vraiment me donner à fond et me consacrer au Bac tout en ayant quand même un assez bon dossier en terminale : de fait, je n'ai pas vraiment suivi la prépa donc je n''ai pas été très sage à ce niveau-là… Ce n'est que deux jours après le bac que nous passions les écrits du concours Sciences Po et malheureusement, je n'ai pas eu les écrits.

C'était un concours assez difficile et, ne connaissant pas la méthode, n'ayant pas eu les conseils pour réussir au mieux un concours de cette envergure, ça a été un échec.

Après ça, j'ai été admise dans ma faculté de secteur qui était Nanterre, en droit.

Sauf que, avant ça, étant passionné par l'histoire, j'ai toujours voulu faire des sciences

politiques. Et la fac de Paris I Sorbonne propose une double licence d'histoire/sciences politiques. J'ai voulu candidater mais c'était sélectif ; je devais attendre que mon dossier soit sélectionné. En premier vœu, j'avais Histoire non sans l'espoir de pouvoir finalement avoir cette double licence… Malheureusement pour moi, je n'ai pas eu la double licence histoire – sciences politiques et je me suis retrouvée en fac d'histoire à Paris I.

J'ai commencé ma licence histoire, un peu déprimée parce que je ne voulais pas faire de l'histoire pure bien que ce fût une matière qui m'intéressait Mais plus pour faire des histoires sciences politiques. Je m'en voulais un peu parce que je n'avais pas vraiment écouté les conseils de ma professeure qui m'avait dit : « si vous voulez faire des sciences politiques, faites du droit ». Sauf que j'ai été admise à mon premier vœu, en histoire.

Je suis donc arrivée en histoire mais je me suis dit « bon ça va aller, on va voir ce qu'on peut faire ». J'ai contacté l'université pour savoir s'il fallait intégrer dès la deuxième année le double parcours histoire – sciences politiques, que je voulais depuis début, et ils m'ont dit que pour cela, il fallait que je travaille beaucoup, que j'ai une mention la première année et une mention à mon bac (ce que j'ai eu j'ai eu mention assez bien au bac). Il fallait aussi suivre plus de cours et notamment les matières en relation avec les sciences politiques, ce que j'ai fait : j'ai suivi avec entrain et vraiment assiduité le parcours. J'ai terminé ma première d'histoire avec mention assez bien d'ailleurs et j'étais quasiment sûre que je serai prise. Sauf que, au mois de juillet, les résultats tombent et je ne suis pas sélectionnée...

Et là, pour être tout à fait honnête, je commence à être en dépression parce que j'étais persuadée que je serai prise et c'était vraiment ce que je voulais faire. C'était un moment très difficile pour moi.

Je suis parti voir des conseillers d'orientation qui m'ont dit : « écoutez, dans la vie, il faut savoir faire des choix. Vous avez fait des choix sans avoir de plan B. Fallait savoir ce que vous vouliez faire : l'histoire n'amène pas à la science politique. Vous auriez dû faire du droit ». Ça a été assez difficile en fait parce que du coup on se retrouve un peu livré à soi-même et on se dit : « qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais devenir ? »

J'ai eu l'idée de regarder un petit peu les facultés de droit et malheureusement c'était déjà trop tard pour se réinscrire ou se réorienter, même dans ma fac de Nanterre de l'époque. Je ne pouvais même plus changer de fac…Alors, ce que j'ai fait, c'est que j'ai candidaté pour une formation de droit à distance en me disant que je continuerai ma L2 d'histoire. J'ai quand même déposé un dossier de réorientation au sein de ma fac pour intégrer finalement le département de droit. On m'a dit : « on ne prend personne surtout en première année ; ce n'est pas possible, il n'y a pas de place ».

Finalement, une fois arrivée en deuxième année d'histoire, un beau jour, au mois d'octobre, on m'appelle en me disant : « vous êtes admise au département de droit ». Moi, au début, je pensais que c'était le droit à distance et en réalité c'était bien la faculté de droit de la Sorbonne. J'ai dû prendre une décision très rapide car il fallait me décider toute de suite : est-ce que je décide d'abandonner ma deuxième année d'histoire et passer en première année de droit ? J'ai réfléchi 30 minutes et je me suis dit : « allez. On se lance ». Je suis donc arrivée

en fac de droit à la mi-octobre. C'était très difficile parce que je ne connaissais personne et c'était dans un autre bâtiment. On est dans un autre quartier de Paris, les amphis étaient blindés. Je n'avais aucun repère. Je suis arrivée, on ne connaissant rien, aucun exercice… A mes premiers devoirs, j'avais 3/20. Ce fut une période assez difficile. Mais je me suis accrochée et à ma grande surprise, j'ai validé mon premier semestre de droit. Je l'ai eu et du coup, voilà, j'ai continué dans mes études de droit. Le droit est une matière dure et exigeante mais j'ai réussi à tenir le choc et donc j'ai eu l'occasion de partir après un master 1 en droit des affaires à l'étranger. J'ai fait un LLM à savoir un master qui est spécialisé dans le domaine du droit des affaires. J'ai fait une partie mon cursus à Dubaï où j'étais en stage et en cours à l'université de Dubaï. Une fois rentrée de Dubaï, j 'ai terminé par un master 2 spécialisé dans la fusion et acquisition de société et ensuite, j'ai passé le concours de préparation à la profession d'avocat : le concours du barreau plus vulgairement appelé CRP 1 (que j'ai préparé pendant trois mois intensivement avec une prépa). Je l'ai eu. Là, je suis à l'école d'avocat.

Bravo pour ce parcours et bravo pour ce témoignage qui nous montrent qu'il est possible de se réorienter même si c'est très compliqué d'après ce que tu dis. Justement, concernant ces réorientations multiples, est-ce que tu as des personnes qui t'ont aidée, qui t'ont donné des conseils pour cette réorientation ou tu as dû te débrouiller tout seule ?

Je tiens à dire que dans la vie, on a l'impression que c'est parfois très difficile surtout quand on est dans une situation où on a l'impression que toutes les portes se ferment. C'est ce qui m'est arrivé après mon refus au mois de juillet pour la candidature en histoire-sciences politiques. Finalement, il ne faut surtout pas se renfermer sur soi-même et rester dans un cercle négatif. Il faut vraiment essayer de s'en sortir. Moi, à titre personnel, je crois que j'ai toujours eu le soutien de mes parents. J'ai beaucoup de chance d'avoir des parents qui m'ont pas mal soutenue. Ils ne s'y connaissaient pas plus que ça en termes de droit ou de réorientation juridique, mais j'ai toujours eu leur soutien pour essayer de ne pas sombrer dans la dépression, dans le drame.

J'avais eu les conseils donc de ma professeure de sciences économiques quand j'étais en terminale qui m'avait conseillé de faire du droit. Du coup, j'ai eu l'idée à la fin de ma première année d'histoire de regarder un petit peu les facultés de droit. J'avais passé des rendez-vous avec des conseils d'orientation aussi. Pour ma part, ça n'a pas été extrêmement porteur parce que comme je vous ai dit, j'étais un peu découragée. Mais il ne faut pas hésiter à se renseigner, à avoir des informations sur toutes les formations possibles et existantes, et pouvoir vraiment voir toutes les facultés qui existent. A ce moment-là, en faisant mes recherches dans le centre d'orientation, j'ai vu qu'il y avait une formation du droit à distance.

Fatima, tu nous as dit que tu étais arrivée à l'âge de 2 ans et demi en France. Je me dis que ça n'a pas dû être simple pour tes parents, cette arrivée en France.

Oui. Les circonstances dans lesquelles mes parents sont arrivés sont un peu spéciales. J'avais ma petite sœur qui était malade. C'était la raison principale de l'arrivée de ma famille en France. Ce n'était pas du tout un départ qui était prévu initialement. Ça a été une arrivée un peu difficile. Et d'avoir à tout reconstruire ici avec des enfants en bas âge, cela n'a pas été évident pour eux. Au début, c'était assez difficile pour nous tous. Parfois, mon père partait

pour s'occuper des affaires qu'il avait là-bas. On était parfois un peu perturbé, mais en grandissant, on a réussi à vraiment pouvoir s'adapter et à se conformer à tout ça. Mais, c'est vrai qu'au début ce n'était pas forcément évident notamment pour mes parents.

Quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune qui vient plutôt d'un milieu modeste et qui a envie de réussir ?

Alors, le conseil que je donnerais, c'est de ne jamais abandonner. Il ne faut jamais croire que tu n'es pas assez bien pour accomplir ce que tu as envie d'accomplir. Il faut partir du principe qu'on a de la chance, malgré le fait que sociologiquement, ça peut être difficile. On peut penser que c'est plus difficile de pouvoir accéder à telle ou telle profession, ce qui est vrai en pratique. Mais le fait est qu'on est dans un pays où l'école est quand même la même pour tous, et tout le monde part sur à peu près une base égale.

A partir de ce moment-là, il ne faut se fermer aucune porte. Il faut foncer, ne pas hésiter à poser des questions, à être curieux, même si ça prend du temps et même si on a l'impression de déranger en posant des questions En fait, on ne dérange pas puisque les personnes qui sont là pour aider en termes d'orientation, de conseils le font avec plaisir. Et c'est leur rôle aussi. Il ne faut pas hésiter à poser des questions à vos professeurs avec qui vous avez des affinités, à aller dans tous les centres et lieux d'accueil socio-culturel où vous avez des conseillers qui peuvent vous orienter. Vraiment, y aller à fond : donnez-vous les moyens de réussir. Il ne faut pas du tout se fermer les portes et toujours se dire que, dans la vie, quand on veut quelque chose on peut l'obtenir avec beaucoup de travail (il ne faut pas se le cacher non plus). On n'a rien sans rien. Le travail, c'est la clé : j'ai pu le voir au terme de mes études de droit ; ça a été des études très exigeantes, très difficiles, surtout quand on voit qu'on travaille beaucoup et qu'on n'arrive pas forcément à avoir des notes exceptionnelles, quand on se compare avec d'autres personnes qui arrivent à avoir des 14/20 très facilement. Le secret, c'est le travail. Vous pouvez être né dans un milieu assez modeste et partir avec un certain retard en termes de chances du fait de votre milieu. Mais en travaillant avec acharnement, on peut vraiment réussir à combler et gommer ces écarts. Donc, ne jamais abandonner et se donner les moyens de réussir.

Merci Fatima. Juste une dernière question. Tu seras normalement avocate dans un an. Tu vas te spécialiser en droit des affaires fusion-acquisition, c'est ça ? Ou un autre domaine ?

Oui, tout à fait, je suis spécialisée en droit des affaires et particulièrement en droit des sociétés et sur les opérations de société en fusion et acquisition. Mais on va dire que ma pratique, ma spécialité comprennent vraiment ce qui est corporate globalement.

Est-ce que tu as eu des expériences professionnelles ? Tu as eu des stages ? Est-ce que ça a été important pour toi, si oui ?

Oui, j'ai fait pas mal de stages. Les stages sont très importants dans le domaine du droit puisque on va travailler dans une profession qui est très pratique. Et finalement si on n'a pas d'expérience c'est très compliqué de pouvoir déjà avoir des master 2 puisque les études de

droit, en plus d'être difficiles, sont sélectives. Il faut pouvoir justifier quand on candidate à un Master 2. Un stage est donc important en la matière et même dans le cas de nos études nous devons faire des stages, notamment en master 2. Il y a également des programmes d'alternances. J'ai donc fait plusieurs stages dans des cabinets d'avocats.

J'ai également travaillé en étant jeune. J'ai fait pas mal de baby-sitting. Quand j'ai commencé, j'avais 15 ans et ce, pendant au moins cinq ans. On va dire que j'ai toujours travaillé depuis mes 15 ans en parallèle de mes études, donc ça aussi c'est possible de travailler en parallèle de ses études parce que ce n'est pas évident pour tout le monde de pouvoir financer les études tout seul. Vous pouvez donc allier les deux. Il faut juste quand même pouvoir s'accorder le temps de travailler à côté, d'étudier. Après le babysitting, j'ai travaillé pendant cinq ans dans une agence d'événementiel en tant qu'hôtesse avant de devenir responsable pour ce qui était de la partie dressing : ça, c'était aussi une belle évolution et c'est aussi une expérience que j'ai pu apprécier beaucoup parce que ça m'a apporté le goût du travail. Ce n'est pas toujours évident d'aller travailler, de porter un uniforme, de se maquiller etc., Mais on sait pourquoi on le fait, allier études et travail. Ce n'est pas toujours facile mais pour moi ça a été quand même nécessaire pour me définir comme étant quand même quelqu'un de travailleur parce que j'ai pu expérimenter le monde du travail sur différentes manières.

Donc si je comprends bien, dans un an, il faudra que l'on t'appelle « maître », exact ?

Oui c'est clair.

On se donne donc rendez-vous dans un an, future maître. Merci beaucoup pour ce témoignage très inspirant. On a beaucoup appris sur la réorientation : comme quoi, il est toujours possible de se réorienter même si c'est très difficile.

J'espère que ce témoignage servira à nos auditeurs. Merci beaucoup de m'avoir écoutée et vraiment le seul mot de la fin que j'utiliserais pour tous les auditeurs : croyez en vous.

Merci Fatima. A très bientôt.

A bientôt.

Fatoumata, prof de SES, issu d'un quartier populaire

Bonjour Fatoumata. Peux-tu te présenter ? Qui es-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Bonjour. Je m'appelle Fatoumata, j'ai 23 ans. Je suis actuellement professeur en sciences économiques et sociales au lycée. C'est ma première année.

Peux-tu nous dire d'où tu viens ?

Alors j'habite sur Paris, dans l'XI arrondissement, à Belleville, quartier assez populaire, assez sympa très cosmopolite.

Tu as toujours vécu dans le quartier de Belleville ?

Alors oui j'y ai toujours habité. Je n'ai jamais connu autre chose, et d'ailleurs c'est ce qui fait que j'ai du mal à partir, que je suis toujours chez mes parents. A un moment donné, il faut partir mais enfin je suis tellement attachée à Belleville… J'ai toutes mes habitudes là-bas.

Tu es donc très attachée à ton quartier, C'est super.

Est-ce que tu peux nous parler de tes études ? Comment ça s'est passé au collège, lycée, et puis après dans les études supérieures ?

Alors, j'ai fait un petit collège, un collège ZEP. Ce n''était pas très loin de chez moi. En ZEP, mais avec une certaine mixité sociale et je pense que c'est important dans la suite de mes études, en sachant que j'ai fait allemand première langue dès la sixième. Ça fait un peu un tri : je trouve ça horrible de dire ça, mais avec du recul, je me suis retrouvée en tout cas avec des effectifs d'élèves assez mixtes, ce qui m'a permis finalement de progresser, d'être dans un environnement propice en fait.

Ensuite, j'ai été dans un lycée polyvalent à Belleville. C'était la première section de ES, et j'ai donc fait un bac ES. On était des petits effectifs et c'était super. On avait vraiment l'attention des profs. C'est quelque chose qui permettait de s'épanouir.

Au début, je voulais faire un bac S, mais j'ai toujours eu des difficultés en maths. Ça a été horrible mon année de troisième en math. Je voulais être absolument ingénieure en robotique parce que j'adore le Japon et je me suis dit qu'ils doivent être super forts dans ce domaine-là.

Le problème, c'est que mon prof de math m'a dit que je ne pourrai pas forcement réussir en maths (alors j'avais la moyenne quand même, je n'étais pas vraiment nulle non plus). Du coup, je n'avais pas confiance pour aller en S et c'est peut-être un petit regret parce que j'aurais voulu savoir ce que ça aurait pu donner…

Je fais un bac ES et ça s'est super bien passé. Je suis super contente. Et puis ma petite revanche, c'est que j'avais 10 en maths en première et j'ai eu 15 au bac. C'était vraiment ma fierté. Il faut savoir que j'ai toujours été très scolaire ; vraiment j'ai toujours aimé apprendre. En dépit des difficultés, je suis toujours restée très sérieuse…

Je me souviens que j'arrivais l'après-midi ; je prenais 10 minutes de pause et je me mettais à travailler. J'étais très autonome, même si c'est vrai que des fois, on a des moments de doutes, notamment sur la question de l'autocensure. Il y a plein de moments où je pensais que je n'étais pas capable de faire les choses. Heureusement, j'ai eu des profs qui ont pu être là pour me dire : « si, tu en es capable ».

Je pense que les professeurs jouent un rôle très important dans ma poursuite d'études.

Et d'ailleurs, je suis toujours en contact avec mes profs de collège et de lycée.

Quand j'ai préparé le concours pour être prof, je leur ai tous envoyé un mail en leur disant que j'allais rejoindre l'équipe.

Ils sont tous à la retraite quasiment, mais ça m'a fait énormément plaisir d'avoir le soutien. Parfois aussi j'allais les voir dans mon ancien lycée et faire des sorties scolaires avec eux quand je préparais le concours.

Je ne voulais pas être prof et je voulais être archéologue, ou ingénieure en robotique ou encore banquier international…

Je me suis rendu compte finalement que j'ai toujours eu des profs qui étaient là pour me soutenir et qui ont été énormément importants dans la construction de mon orientation et de mon parcours. Je me suis dit que c'était peut-être ce métier-là que je voulais faire, pouvoir justement avoir ce rôle.

Alors cela peut paraître présomptueux mais peut être que, dans ma carrière de professeure, j'aurais marqué quelques élèves et j'aurais pu leur apporter quelque chose, voilà.

Tu ne nous as pas parlé de tes études supérieures : qu'est-ce que tu as fait comme études supérieures ?

Alors pour les études supérieures, c'est assez compliqué parce qu'il faut qu'avec le bac ES, je ne savais pas trop ce que je pouvais faire.

Alors les grands traits de l'orientation lorsque l'on a un bac ES, c'est soit faire de l'économie

soit faire du droit. Il y avait toujours la question des maths qui me bloquait un peu. J'avais peur de ne pas avoir le niveau pour faire de l'économie à la fac donc je suis plutôt allée en droit. J'ai mis en premier vœu le droit et je l'ai eu. J'étais super contente mais je ne savais pas forcément ce que j'allais faire avec. C'est assez compliqué à 17 ans de savoir ce qu'on veut faire. Il y a également toujours cette dimension qu'il faut réussir scolairement et donc aller vers des filières prestigieuses.

J'avais demandé des prépas que je n'ai pas eues ; j'avais fait un dossier qui n'a pas abouti.

On se remet toujours en question. Finalement, dans la réalité on se rend compte qu'on ne peut pas aller outre. Mais être acceptée en droit à la Sorbonne, c'est être dans une filière prestigieuse.
J'ai fait 2 ans de droit puisque j'ai toujours été scolaire, même si ce n'était pas quelque chose qui me plaisait. J'ai toujours travaillé parfois dix heures par jour. J'ai donc réussi à passer les 2 années et après je suis allée en sciences politiques, toujours à la Sorbonne et toujours avec cette question du projet professionnel derrière. Surtout qu'il y a moins d'encadrement à la fac. Je me suis sentie vraiment démunie à cette période-là.

C'est là que j'ai pris un virage complètement différent. Je me suis dit : « je vais étudier quelque chose qui me plait ».

Donc après la licence de sciences politiques, je suis allée à l'inalco pour faire du Japonais. Mais il n'était pas possible de continuer les études de japonais car on n'avait pas forcément de débouchés. Je me suis toujours interdit de faire des études de langue parce que, justement, en faisant des études sociologiques et des stages, je me suis rendue compte qu'en fonction de notre origine sociale, on n'a pas les mêmes chances…

L'autocensure, ce n'est pas quelque chose que connait la classe moyenne ou la classe supérieure J'ai réalisé que j'étais en train de me mettre une barrière en plus, qui se rajoute déjà aux autres. Je me suis dit alors : « j'ai envie de faire un doctorat sur le Japon et voilà je m'autorise à faire des études de langues ».

Et voilà, ça c'est toujours mon objectif, un doctorat.

Là, tu es prof de SES mais tu étudies encore si je comprends bien ?

Oui. J'ai commencé les études de Japonais une année. C'est super compliqué pour le doctorat parce qu'il faut trouver des financements et en tout cas, c'est quelque chose qui se finance.

Il aurait fallu quelques années au Japon, ce qui coûte très cher J'ai pris la décision de mettre de côté les études de japonais, de trouver un travail. Pour moi, être professeure, aujourd'hui, c'est une vocation mais aussi un besoin alimentaire parce que c'est quelque chose qui me permet de financer des études. J'ai fait un master MEEF que j'ai préparé à Paris 8 donc à Saint Dénis et non à Paris. Du coup, j'avais quand même toutes mes habitudes dans le V e arrondissement. J'adore le V e : c'est je voulais absolument être prof en banlieue.

Je voulais être prof dans le 93 parce que, même si ça reste un boulot qui permet de financer des études, je veux qu'il ait un sens dans l'enseignement. J'ai commencé à préparer l'agrégation.

Après l'agrégation, j'aimerais reprendre les études de japonais et après faire un master en recherche SES pour préparer un doctorat du coup parce que je n'ai pas fait de master vraiment de recherche (j'ai fait le master de préparation au concours et je trouve ça dommage de pas avoir fait master recherche).

Tu as encore beaucoup de projets, c'est vraiment impressionnant. Bravo ! Peux-tu me dire ce que faisaient ou ce que font tes parents ?

Mes parents sont issus de l'immigration des années 80. Ma mère est actuellement aide-soignante ; elle a fait des études jusqu'en troisième au Sénégal.

Elle était auxiliaire de vie et elle a repris les études pour passer un CAP pour être aide-soignante.

Mon père, lui, a fait un bac S au Sénégal.

Ils ont immigré en France et mon père a passé un CAP en couture. Il a fait ça pendant 30 ans.

Depuis 2017, il est au chômage, en licenciement économique car c'était une petite PME (ils étaient 2 ou 3, donc vraiment une petite entreprise).

J'ai grandi dans ce cadre-là. Il y a aussi mes frères et sœurs : j'ai un frère jumeau et aussi une sœur et un frère jumeau. On a 5 ans d'écart. On est donc quatre enfants.

Ces origines-là, c'est quelque chose qui influence. Personnellement, ça influence l'importance qu'on donne aux études et la pression qu'on se met pour réussir.

Pour toi, qu'est-ce que l'ascenseur social et est-ce que tu peux dire s'il s'est exprimé dans ton cas et comment ?

Sur l'ascenseur social, pour moi, c'est quelque chose de très ambivalent, parce qu'on est dans un système qui est toujours démocratique et méritocratique. L'école notamment va permettre justement à chacun de pouvoir prendre l'ascenseur social.

Mais j'ai envie de dire comme dans un ascenseur, il y a une capacité limitée pour entrer : tout le monde ne peut pas rentrer, sans compter le poids, Je trouve que c'est pareil en fait pour l'ascenseur social. On fait croire que tout le monde peut prendre cet ascenseur social. Mais on s'en rend bien compte qu'en fait, il y a des caractères socio-économiques qui font justement que tout le monde ne peut pas le prendre et je trouve ça un petit peu malhonnête de faire penser aux gens que tout le monde peut le prendre. Il y a une certaine hypocrisie derrière.
Pourquoi, moi, j'ai réussi à prendre l'ascenseur social et pas ma copine, ma voisine du quartier ou la fille avec qui j'étais au collège ?

Il y a des parcours aussi différents. Mais pour moi, c'est finalement laisser penser aux gens que s'ils ne prennent pas l'ascenseur social, c'est de leur faute alors qu'en fait, c'est un système qui ne fait pas forcément en sorte que tout le monde puisse réussir.

L'ascenseur social, j'ai réussi à le prendre et c'était nécessaire parce que je te disais, il y a une pression des parents mais aussi une pression sur soi-même. J'aurais adoré faire une année sabbatique par exemple, mais non, il faut rentabiliser le temps….

Le temps qu'on a pour faire les études est pas plus de 5 ans parce que justement quand on est boursier, on a le droit à un seul redoublement donc si on en fait plus, il faut pouvoir financer les études etc… Aujourd'hui, je suis prof, j'ai réussi le concours et d'un côté j'ai du mal à avoir ce discours auprès de mes élèves.

Merci Fatoumata pour ton avis sur l'ascenseur social. Effectivement on sent aussi que tu as une analyse de professeur avec du recul, avec de la sociologie etc… C'est donc vraiment super intéressant.

J'ai une autre question : tu as parlé tout à l'heure de professeurs qui t'ont aidée dans ta réussite. Est-ce qu'il y a d'autres personnes dans ton entourage qui t'ont aidée à croire en toi ou à t'orienter ?

Oui, je pense que c'est un rôle très important finalement dans la réussite. J'ai pris l'ascenseur social seule parce qu'on a l'impression d'être démuni quand on n'a pas forcement les parents qui peuvent vous aider parce qu'ils n'ont pas fait d'études en France etc…

Mais j'ai toujours su que mes parents étaient à l'écoute des projets que j'avais et ça, pour moi, c'était important. J'ai aussi des grands frères qui sont passés également par le système avant moi. Ils avaient donc déjà plein de conseils à me donner. Et puis aussi les gens de mon âge dans le sens où, entre nous, on discute beaucoup finalement entre gens de quartiers. On essaie de donner des informations. Plus précisément pour moi, il y a un jeune de mon immeuble qui m'a énormément aidée dans mon parcours parce qu'il est passé par les mêmes étapes que moi. Mais il avait un an de plus que moi. Quand j'étais en seconde, lui était en première ES. Il me donnait beaucoup de conseils parce que, à ce moment justement, j'ai hésité à prendre l'ES.

On a passé des heures vraiment à discuter devant l'immeuble quand on se croisait, dans la cour etc… D'ailleurs, il a fait droit à la Sorbonne.

Sur ces trois ou quatre ans, il a joué un rôle très important. Justement en me conseillant, en me motivant, en donnant des conseils sur la méthodologie, sur le travail en droit. Je pense que sans ça, je n'aurais pas pu me débrouiller. J'ai eu aussi des amis super à la fac J'ai réussi à trouver des gens qui ont aussi pris l'**ascenseur social**.

C'est important de trouver des gens qui nous ressemblent, et quand on est à la Sorbonne, en droit, dans des filières prestigieuses, il y a beaucoup de gens qui ne nous ressemblent pas et j'ai réussi à trouver des amis. On a toujours des discussions sur justement mon parcours, mon projet professionnel etc… même si c'est plus actuel aujourd'hui.

Ils m'ont toujours soutenu, aidé, par exemple pour des lettres de motivation.

Dans ce podcast, c'est la première fois qu'on nous parle d'un voisin. Comme quoi il y a des gens qui peuvent nous aider partout même dans son immeuble donc c'est génial…

Quels ont été les défis auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine et comment les as-tu surmontés ?

Le premier des défis, c'est par rapport à la confiance. On peut avoir très bien des capacités, on peut très bien être très bon à l'école mais si on ne croit pas en ses capacités, si on n'arrive pas à lutter contre l'autocensure, on se limite dans nos projets. C'est ce qui s'est passé pour moi. Au début, je me disais que je n'étais pas faite pour ça, pour les concours : j'avais vraiment très peu confiance en moi.

Et pour moi, c'était vraiment le challenge à surmonter. J'ai quelques regrets à avoir pris conscience de ça aussi tardivement parce que je pense que je n'aurais pas forcément fait le même parcours scolaire, même si je suis comme très contente de ce que j'ai pu accomplir.

La question de l'**autocensure,** c'est quelque chose qui est important à surmonter ; je pense que l'entourage joue un rôle important. L'information aussi : l'autocensure est une des conséquences du manque d'information.

Quand je dis à mes élèves que, avec un bac STMG, on peut avoir accès à certaines prépas, pour eux, c'est quelque chose d'inimaginable, parce qu'ils sont dans une voie technologique. Ils se voient dans une voie de garage et ne pensent pas prétendre à des filières prestigieuses. Là, du coup, il y a une prise de conscience. J'enseigne dans le 77 et c'est assez mixte. Certains de mes élèves sont très brillants, et encore une fois je pense qu'ils n'ont pas la possibilité de faire des prépas, des filières sélectives etc.

Si je devais avoir un rôle important à jouer auprès de mes élèves et des jeunes qui aimeraient aussi prendre l'ascenseur social, comme j'ai pu le prendre, c'est de leur dire : faites-vous confiance et aussi la réussite scolaire, c'est vous qui devez la définir.

Quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune qui a envie de réussir et de prendre l'ascenseur social ?

Alors la première chose, ce serait lui dire : « tu n'es pas obligé de faire un BAC S et une prépa scientifique ni être ingénieur pour réussir dans la vie, pour prendre l'ascenseur social ».

Déjà c'est la première chose que je dirais parce qu'il y a aussi beaucoup de frustrations liées à ça.

Pour beaucoup, l'ascenseur social ne prend pas la forme qu'ils souhaitent : c'est vraiment essentiel d'avoir ses propres objectifs, et je pense que justement ça permet d'être plus sûr de soi et de ses études.

Je pense qu'en tout cas j'ai toujours des anciens élèves issus de milieux populaire. Il est important de leur dire que leur réussite, c'est quelque chose qui se construit, c'est un processus de « dé-socialisation ». C'est important de rappeler aux élèves qu'on ne part pas avec les mêmes chances.

Je suis d'accord avec toi effectivement : on ne part pas avec les mêmes chances. Maintenant, ça ne veut pas dire pour un jeune qui nous écoute qu'il ne peut pas réussir. En tout cas, il faut qu'il se donne les moyens, qu'il essaye de faire plus, mais bien évidemment il y a beaucoup moins de chances de réussite quand on vient d'un milieu populaire. Et ça, ce sont des statistiques qui le disent...

Fatoumata, est-ce que tu veux ajouter quelque chose peut-être ?

Je suis tout à fait d'accord avec toi : on peut réussir, Et d'ailleurs il y a plein d'exemples. Je suis contente d'intervenir ici parce qu'il faut qu'on ait d'autres exemples qui montrent que c'est possible ; parce que moi par exemple, à un certain moment, je me suis dit « ce n'est pas possible parce qu'il n'y a pas de gens comme moi ». Et puis finalement, quand on y arrive on se dit : « si c'est possible ». On a tendance à se culpabiliser parce qu'on n'a pas réussi : c'est juste pour rappeler que, finalement, on peut…Enfin, il faut tout faire pour gérer. Si on n'y arrive pas, ce n'est pas très grave : il faut réussir à ne pas porter ça sur ses épaules en disant « « c'est ma faute. Mais c'est peut-être parfois aussi la faute du système.

Ça serait un beau débat qu'on pourrait avoir d'ailleurs avec des experts du sujet comme par exemple Fabien Truand que je remercie et qui nous a mis en relation.

A très bientôt et en tout cas, un très beau parcours.

Leila, Auditrice dans un grand cabinet d'audit, a redoublé 2 fois

Bonjour Leïla, peux-tu te présenter ? Qui es-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Bonjour. Je m'appelle Leila. Je fais partie d'un grand cabinet d'audit, P W C, et je suis actuellement auditrice financière.

Est-ce que tu veux nous parler un petit peu de tes études, du collège, du lycée, éventuellement des études supérieures...

Comment ça s'est passé ?

J'ai eu un parcours très compliqué au début au collège-lycée, avec énormément d'absences. Mais j'ai toujours eu des facilités, ce qui m'a ce qui m'a aidée.

Donc au collège des absences ; au lycée, j'ai redoublé ma seconde et ma terminale. Je me suis toujours basé sur mes acquis et c'est vrai qu'arrivée au lycée, il fallait en fournir un minimum, chose que je ne savais pas faire. J'avais toujours beaucoup de mal à me réveiller parce que c'était une période où j'ai découvert plein de choses, les sorties, un peu de drogue…J'ai vraiment grandi plus vite que la moyenne.

Mais j'ai eu de la chance parce que, grâce à mes capacités, j'ai toujours eu un prof ou un directeur qui croyait en moi et qui m'a poussée, ce qui me permettait malgré tout de passer de classe en classe.

Est-ce que tu peux me parler de tes choix d'orientation et de tes études supérieures ?

J'ai eu mon bac la deuxième année.

J'avais un dossier qui était totalement -on peut le dire - pourri, parce que les absences montrent bien le manque de sérieux.

J'ai été acceptée en BTS assistant de gestion à l'autre bout de Marseille. Moi, à la base, je suis de Salon de Provence. Arrivée en BTS assistant de gestion, je m'ennuyais parce que tout le monde arrivait de bac pro et c'est vrai que je n'ai pas fait d'alternances. Et mes capacités, elles m'ont un peu desservie dans le sens où je comprends rapidement les choses alors qu'on mettait une semaine à rabâcher la même chose pour mes camarades.

J'ai travaillé parce que j'avais pris un appartement sur Marseille. Il fallait bien que je le finance, donc énormément de fatigue cumulée, beaucoup d'absences.

Je l'ai eu, ce BTS. Ensuite, je voulais m'arrêter là parce que pour moi, ce BTS assistant de gestion permettait de devenir secrétaire qualifiée, mais rien de plus. Ça ne m'intéressait pas

et c'est là que j'ai eu un déclic on va dire, parce que comme j'ai voulu me réorienter, trouver ma voie, avec le dossier que j'avais, ce n'était pas très simple.

J'ai fait une demande en deuxième année de licence à la fac pour faire une licence économie : je n'ai pas été acceptée. Là, j'ai pris conscience que je me gâchais : je me suis organisée, je me suis recentrée sur l'école, j'ai continué à travailler tous les week-ends et c'est là que je me suis révélée : je me suis rendue compte qu'en travaillant un peu et en étant bien organisé, tu n'as pas besoin d'avoir des mentions Bien.

J'avais demandé une licence Economie ; on m'a mis en licence Administration économique et social en deuxième année. J'ai eu la deuxième année avec mention Bien et c'est là que j'ai demandé la troisième année en licence économie-management des administrations, qu'on m'a accepté bien sûr.

Par la suite, je me suis demandée ce que je voulais faire dans la vie. Il n'y avait rien qui m'intéressait dans le sens où je ne voulais pas me retrouver au service d'une entreprise. Je voulais garder cette vision globale de l'entreprise. J'ai fait mes recherches et on m'a parlé de l'IAE d'Aix en Provence. C'est là que j'ai vu que l'IAE d'Aix proposait un Master d'audit interne. Je me suis un peu renseignée : c'était quelque chose qui correspondait très bien à ce que je voulais faire dans le sens où je me souviens en licence économie j'avais eu un cours de stratégie qui m'avait vraiment plus. Et la prof, elle m'avait dit de : « il n'y a pas de master stratégie ; c'est Impossible d'accéder à des postes de stratégie en sortant de l'école N'y pense même pas ».

Et c'est là que j'ai vu qu'au niveau de l'audit interne, c'était un métier où il était facile d'accéder à ces postes plus qu'en commençant dans un service en particulier.

Et du coup, l'IAE c'était par concours. Niveau d'anglais, ce n'était pas simple : mon niveau d'anglais n'était pas forcément bon voire pas du tout parce que c'est quelque chose qu'il fallait apprendre depuis la cinquième et que j'avais fourni le minimum d'effort à l'école. Ce n'était pas une matière qui me plaisait. J'ai eu le déclic : j'ai bossé mon concours et ils se sont basés sur mes notes à l'école également. Donc le test d'anglais n'était pas trop bon mais c'est passé. Je suis rentrée à l'IAE d'Aix. Pour moi, c'était une chance inouïe.

L'IAE d'Aix m'a proposé une césure par rapport à mon manque de stage durant mon cursus scolaire et du coup, j'ai fait une année en management général. Une année de césure où je suis partie également à l'étranger (un semestre en Inde).

J'avais choisi l'Inde parce que premièrement, la vie là-bas n'est pas chère. La seule chose qui est chère reste ton billet. Et c'était aussi parce que là-bas, on accepte des personnes qui n'avaient pas forcément un niveau d'anglais au top du top, donc c'était le meilleur choix pour

moi. Ensuite, dernière année en audit interne. J'ai été embauchée : j'étais la première à signer dans ma classe en décembre, l'année avant que je finisse mon master.

J'ai intégré P W C dès ma sortie d'école.

Bravo pour ce parcours ! On voit que ça n'a pas toujours été simple mais tu as su rebondir : je te félicite.

Est-ce que tu peux nous dire ce que faisaient ou ce que font tes parents ?

Moi je n'ai grandi qu'avec ma maman. J'avais un beau-père étant jeune mais pas mon père. Concrètement je n'ai pas grandi avec mon père. Ma mère était caissière.

J'ai cinq grands frères ; je suis la dernière et elle a très vite été à la retraite du fait qu'elle était déjà âgée.

As-tu dans ton entourage des personnes qui t'ont aidée à prendre l'ascenseur social, à rebondir comme tu l'as dit ? Peut-être des profs, tes parents, des amis ou même des personnes que tu admirais ?

La première personne que je peux remercier, ça reste mon beau-père. C'est quelqu'un qui est très cultivé, qui a fait des études. Depuis toute petite, il m'a toujours appris plein de choses à la maison. Ça m'a servi. C'est quelqu'un qui a su m'éveiller très tôt au niveau intellectuel et mettre en valeur mes capacités.

Par la suite, je sais que j'ai toujours eu chaque année une prof ou un prof qui avait très bien compris ma manière de fonctionner et qui me soutenait, par exemple pour passer ma deuxième année de seconde. Il y a eu aussi le sous-directeur du lycée qui m'a permis, après avoir signée une lettre d'engagement pour l'assiduité, de passer de la Première à la Terminale.

Donc, oui j'ai toujours eu de la chance pour ça parce que j'ai toujours eu des profs qui ont vu, en-dehors de mes absences, une capacité qui était gâchée.

Merci.

Qu'est ce qui selon toi t'a permis de prendre l'ascenseur social ? Parce qu'aujourd'hui, un début de carrière dans un grand cabinet d'audit internationalement connu, on peut dire que tu as pris l'ascenseur social…

Oui on peut le dire, on peut le dire.

Qu'est ce qui m'a permis de prendre l'ascenseur social ? J'ai grandi dans un quartier avec cinq grands frères plus vieux que moi qui n'ont jamais vécu avec moi mais qui étaient très proches de moi.

Donc, un petit peu l'un de mes frères qui était un peu comme mon père durant toutes ces années.

J'ai connu à peu près tous les milieux. Mon frère, c'est quelqu'un qui a fait de la prison quand j'étais au lycée. J'ai vu ce milieu et pour moi je pense que ce qui m'a permis de prendre l'**ascenseur social,** c'est que très tôt on m'a appris à aimer l'argent concrètement. Et la seule manière d'avoir une stabilité pour moi, en étant une femme, et d'avoir une certaine tranquillité, de gagner de l'argent, c'était les études. J'avais ces capacités. Ma mère a eu sa fin de carrière tôt. Dans ma jeunesse on va dire. Et très vite, elle a été ruinée, en tombant dans le casino. Je suis passée d'une vie très confortable à plus rien.

Et c'est vrai que ça m'a motivé à mettre ma mère bien quoi…Donc du coup, j'avais cette capacité et je ne voulais pas la gâcher. C'est ce qui m'a permis de ne pas lâcher l'école parce que, au final, c'était ma seule porte de sortie, sinon je pense que j'aurais très, très mal finie.

Merci Leïla. Quelles ont été des défis auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine et comment les as-tu surmontés ?

Alors, les défis sont multiples. Déjà, subvenir à mes propres besoins en restant à l'école, donc ça veut dire travailler dans une pizzeria tous les week-ends, le vendredi, samedi, dimanche, ne pas avoir forcément de jours de repos dans la semaine. Rester organisée, en plus de subvenir aux besoins de ma mère.

Donc ça n'a pas été facile tous les jours, ça c'est sûr. Mais on va dire que j'ai eu de la chance dans le sens où c'est vrai qu'on peut voir beaucoup d'étudiants changer beaucoup de boulot, avoir des petits boulots qui ne rémunèrent pas forcément bien. Moi, j'ai eu de la chance : mon frère m'a présenté un collègue à lui qui avait une pizzeria et j'ai travaillé pendant sept ans là-bas. Plus les années passaient, mieux il me payait. C'est vrai que ça me permettait de mettre des sous de côté et de pouvoir subvenir aux besoins de ma mère quand elle en avait besoin, que ce soit pour le loyer ou autre, et en même temps subvenir à mes besoins.

C'est un beau défi quand même, parce que tu devais subvenir à tes besoins et ceux de ta mère, ce qui est quand même assez dur. Bravo d'avoir réussi à travailler et à concilier les études c'est très, très difficile on le sait tous.

Comment as-tu expliqué à ton entourage tes choix d'études et de carrière après ?

Je ne sais pas si j'ai vraiment expliqué. On ne m'a pas forcément demandé pourquoi. J'ai plus étonné les gens… J'en parlais encore ce week-end avec un de mes frères, le plus vieux qui m'a gardée quand j'étais plus petite et comme il me disait, ils n'auraient pas parié 5 centimes sur moi étant jeune… C'est quelque chose qui s'est fait naturellement ; on ne m'a pas forcément demandé ce que je faisais ou pourquoi je voulais le faire. Je les ai tous étonnés quand j'ai eu

mon master et que j'ai eu mon poste directement, mon CDI. Ce qui n'est pas simple aujourd'hui, c'est plutôt d'expliquer mon métier en lui-même.

Mais ça, ça reste global. Parce qu'autour de moi, il n'y a pas énormément de personnes qui ont BAC+ 5, voire pas du tout.
Peut-être un cousin qui est en train de finir ses études, mais ça reste très rare.

Le niveau reste bas même si mes frères ils se sont débrouillés autrement dans le bâtiment et qu'ils ont des niveaux de vie qui restent plutôt bien, mais pas grâce aux études. Donc le plus compliqué ça va être d'expliquer le métier. Sinon le reste, ça s'est fait naturellement.

Tu as un parcours vraiment atypique avec comme tu l'as dit 2 redoublements, le fait que tu doives travailler et malgré tout, tu as réussi à intégrer une formation sélective.

Quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune qui a envie de réussir ?

Alors le conseil principal, c'est avoir des objectifs et s'y tenir.

Moi, mon objectif principal, c'était de bien gagner ma vie et pour pouvoir mettre ma mère tranquille. Pour que ma mère soit tranquille et qu'elle n'ait plus ce souci de se dire « à la fin du mois, je ne sais pas comment je vais pouvoir payer le loyer ; peut-être que à la fin de la trêve hivernale, on va mettre à la rue ». Donc c'est vrai que si on a un objectif en tête, je pense qu'on est capable de tout mettre en œuvre pour l'obtenir. Moi, c'était vraiment ma mère qui a été vraiment mon moteur et au final, je pense que la récompense elle est encore plus importante parce qu'on vient d'encore plus loin : la satisfaction est beaucoup plus importante à la fin.

Tu as parlé de tes études : un des problèmes des personnes qui viennent d'un milieu social modeste est souvent l'orientation. Comment tu t'es débrouillée pour trouver les bonnes formations et trouver les informations justement sur les formations qui pouvaient amener à des métiers sympas après ?

Je sais que l'orientation reste le principal problème parce que si j'avais écouté certains professeurs ou CPE, du collège au lycée, j'aurais fini dans une filière professionnelle et je ne serais pas aller à Bac +5, ça c'est sûr. Mais j'ai eu de la chance parce que, malgré tout, ma mère était derrière moi et moi aussi je connaissais mes capacités. Je savais que je ne voulais pas finir dans une filière professionnelle. Ce n''était pas du tout ce que je voulais ; il n'y avait aucun métier qui me plaisait. Dans les filières pro, ce n'est pas du tout dénigrant : on peut très bien gagner sa vie en choisissant les métiers qui nous plaisent, en intégrant une filière professionnelle très tôt. Ça, il n'y a pas de souci mais moi ce n'était pas du tout ce que je voulais faire et c'est vrai que le fait d'avoir quand même certains objectifs en tête, des études supérieures ou même le bac général que ce soit S ou ES, ça m'a permis de ne pas tomber dans cette facilité d'aller directement dans la filière pro (même si on me l'a proposé plus d'une fois). Garder toujours son objectif malgré le fait que, au lycée ou au collège, on ne sait pas du tout ce qu'on veut faire concrètement.

Après par la suite, j'ai cherché par moi-même. J'ai toujours eu des facilités en économie : j'ai eu la chance d'avoir un prof excellent au lycée qui m'a fait aimer ça et c'est resté une filière qui me plaisait énormément et que je ne retrouvais pas dans les filières professionnelles.

Merci Leila, Bravo pour ce beau parcours. J'espère qu'il inspirera un grand nombre de nos auditeurs.

Je l'espère aussi. Le tout, c'est surtout de ne rien lâcher.

Maryam, Enseignante en SES, a grandi à Garges-lès-Gonesse

Bonjour Maryam. Peux-tu te présenter ? Qui es-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Bonjour. Je m'appelle Maryam. J'ai 31 ans et je suis enseignante de SES (sciences économiques et sociales).

J'enseigne au lycée l'économie, la sociologie et les sciences politiques. Je suis originaire du 95. J'ai grandi jusqu'à mes 26 ans à Garges-lès-Gonesse dans le 95, qui est une des villes les plus pauvres de France. Voilà.

Au niveau de tes études, peux-tu nous dire comment ça s'est passé au collège, au lycée, l'orientation puis les études supérieures ?

Alors, ma mère a fait le choix de me mettre dans le privé, ce qui n'a pas été le cas de mon frère et de ma sœur. Je suis la dernière : j'ai un grand frère et une grande sœur.

J'ai été dans le privé à partir de la primaire parce que j'étais inscrite en sport études, donc le matin je faisais de la gym et l'après-midi j'allais à l'école.

J'ai arrêté au collège parce que j'étais très nulle en gym et ça ne me plaisait pas. J'ai continué dans le privé à Stains.

Ensuite, j'ai poursuivi au lycée toujours dans le privé à Saint Denis. Pendant le lycée, s'est posée la question de mon orientation. Quelle filière faire ?

Bien évidemment, ma mère aurait aimé que je fasse une S, voie qui jouit d'un très grand prestige et qui est réputée comme ouvrant toutes les portes. Mais je n'étais pas à l'aise en mathématiques. Je n'étais pas non plus à l'aise dans les matières scientifiques globalement. Mon professeur de l'époque m'avait conseillé, vu mon profil, une ES, que j'ai choisie. Et du coup j'ai eu un BAC ES. S'est posée la question ensuite de la poursuite de mes études dans le supérieur. Et là, ça a été la grande difficulté parce que je n'avais aucune idée de ce que je pouvais faire. Il y avait de nombreux métiers qui m'étaient complètement inconnus.

Des métiers comme le contrôle de gestion, comme la gestion de patrimoine… Des métiers qui m'étaient inconnus. J'ai fait un peu mes choix par défaut. Alors là où j'ai de la chance, c'est que j'étais une bonne élève : j'étais la première de ma classe et j'ai postulé dans des prépas, ce que m'avait conseillé mes enseignants. Mais je ne savais pas du tout à l'époque ce que c'était qu'une prépa, dans quel univers ça pouvait aboutir. Et j'ai aussi postulé vraiment par hasard à Dauphine, qui était un établissement que je ne connaissais pas, parce qu'une copine à moi y avait postulé, tout simplement. Je me suis dit : « ah ça a l'air cool, je vais postuler aussi ». Ce n''est qu'après avoir postulé que j'ai un peu compris que c'était un établissement renommé. D'ailleurs, c'était la seule fac qui recrutait sur dossier et j'ai été, à ma grande surprise, admise à Dauphine. J'ai fait donc à Dauphine une licence d'éco-gestion.

En troisième année, je me suis spécialisée en gestion et je me suis rendue compte que ça ne me plaisait pas, J'ai basculé en licence de sociologie au deuxième trimestre, toujours à Dauphine. C'est un peu particulier parce que même en licence de sociologie, on continue l'économie. C'est une licence qui s'appelle « sciences des organisations et des marchés mention sociologie ».

J'ai adoré. J'ai continué une première année de sociologie, puis un M1 de sociologie et de sciences politiques. J'ai ensuite arrêté pour travailler un petit peu parce que je ne savais pas quel M2 faire. Puis j'ai repris un peu plus tard en master MEEF, le master qui prépare aux concours des enseignants.

Tu dis que tu as travaillé. Est-ce que tu peux nous en dire un petit peu plus sur combien de temps tu as travaillé, dans quel type de poste ?

Déjà le temps de mes études, j'étais vendeuse, chez André : je vendais des chaussures. Quand j'ai arrêté en M1, j'étais assistante pédagogique à Garges-lès -Gonesse. J'avais donc un premier pied dans l'éducation nationale : j'étais assistante pédagogique de mathématiques alors que ce n'était pas vraiment mon fort.

Ensuite, l'année suivante j'ai arrêté. J'ai eu une période de flou. Je ne savais pas dans quoi travailler, quoi faire ; j'avais un peu du mal d'ailleurs à trouver du travail.

Et puis un jour, on m'a contactée… Le hasard… Une amie de mon oncle, qui était professeur documentaliste à Garges-lès-Gonesse, au collège, était malade et en mi-temps thérapeutique. Il avait besoin de de quelqu'un qui complète son service pour que le CDI puisse être ouvert. J'ai donc été recrutée comme assistante pédagogique pour faire le travail d'un professeur documentaliste. Le professeur documentaliste, c'est la dame des CDI, la dame avec ses lunettes, qui dit « shhhh il y a trop de bruit ici ». J'ai fait ça pendant 2 ou 3 ans.

Dès la fin du lycée, je voulais être enseignante de SES mais à l'époque, il y avait très peu de postes. Il me semble que, au moment où je suis sortie du lycée, il y avait 61 postes au niveau national, donc en bonne petite fille issue des milieux populaires qui n'a pas confiance en elle, je me suis dit que ce n'était pas fait pour moi. J'avais abandonné l'idée. Puis au moment où j'étais professeur documentaliste, ça m'a plu et j'ai voulu préparer le concours. Je l'avais un peu préparé pas très sérieusement, puis je me suis rendue compte que, vraiment, ce que je voulais, c'était être professeure en classe de SES, parce que c'est vraiment une matière que j'adore. Une matière non, mais des disciplines parce que c'est de l'économie, la sociologie que j'adore. J'ai tenté ma chance ; je me suis préparée et contre toute attente, je l'ai eu la première année où j'ai préparé, ce qui est assez rare. Voilà. Et du coup, quand je revois mon parcours, que ce soit pour la prépa, que ce soit pour Dauphine, que ce soit pour le concours, je me rends compte que la plupart du temps, celle qui se mettait des bâtons dans les roues, c'était moi avec mon manque de confiance en moi… Et le manque d'information très clairement… Mais le fait que je manque de confiance en moi, ça m'a empêché de faire beaucoup de choses à des moments où je voulais les faire parce que je me disais toujours que je n'avais rien de plus que

les autres et que, à partir du moment où il y avait de la sélection, il n'y avait aucune raison que je fasse partie des sélectionnés.

Je me suis noté deux petites choses. Tout d'abord, tu as arrêté les études et puis tu les as repries. Ce n'est pas le cas de tout le monde : ça exige beaucoup de courage et c'est aussi un cheminement qui n'est pas simple. Et aussi, tu as parlé du manque de confiance en toi et du manque d'information. Et c'est justement ce contre quoi on essaye de lutter dans une association comme l'Ascenseur social.

Tu as aussi dit que tu venais d'un milieu populaire Est-ce que tu peux nous en dire un petit peu plus : que faisaient, font tes parents par exemple ?

Ma mère a été pendant un temps employée dans une banque, puis elle a été professeure d'alphabétisation pour la mairie de Garges-lès-Gonesse. Elle a travaillé aussi dans des centres sociaux et culturels et elle a aussi fini par reprendre ses études. Alors tu disais que reprendre ses études, ça demandait beaucoup de courage. En réalité, dans mon cas, pas tant que ça parce que j'ai toujours arrêté en me disant que je me laisse le temps de réfléchir. Mais dans ma tête, il n'était pas question que je ne reprenne pas les études. J'avais juste besoin d'un peu de temps. Je ne savais pas quoi faire avec un M1 de sciences politiques et de sociologie. Et d'ailleurs, tout le monde, quand j'avais changé de voie, me disait : « Mais qu'est-ce que tu vas faire avec ça ?». En réalité, on rebondit toujours, donc il faut arrêter de se dire il n'y a pas de boulot.

Faut avoir le courage de faire ce qu'on aime. Celle qui a été vraiment courageuse à mon sens, c'est ma mère qui a repris ses études : elle devait avoir au moins cinquante ans. Elle a repris une licence, a passé un diplôme qu'elle a obtenu, pour travailler ensuite dans une association toujours à Garges-lès-Gonesse en tant que médiatrice école-famille. Elle était contactée soit par des écoles, soit par les familles quand il y avait des moments de tension, de conflits, des crispations sur des situations assez particulières. Elle intervenait comme médiatrice.

Comme tu dis, ça demande du courage.

Tout à fait. Pour mon père, en fait, il est décédé quand j'avais 2 ans. Ma mère nous a élevés tous les trois seule. Ça demande d'autant plus de courage qu'elle était seule avec des enfants.

Merci beaucoup. Qu'est-ce que l'ascenseur social pour toi ? Et comment s'est-il exprimé dans ton cas ?

Alors l'ascenseur social, je vais vous faire une réponse de professeur de SES : c'est ce qui permet une mobilité sociale ascendante. C'est ce qui permet de passer d'une position dans la société à une position plus élevée. Comment ça s'est traduit pour moi ?

C'est toujours un peu délicat parce que, aux vues des différentes fonctions qu'a occupées ma mère, je ne sais pas si statistiquement je rentre bien dans cette idée d'ascenseur social. Mais en dehors des statistiques, bien sûr que c'est l'ascension sociale que j'ai connue et ne serait-

ce que d'avoir quitté Garges, ça se traduit aussi spatialement. J'étais dans le 95, je suis dans le 94. J'ai habité à Nogent-sur-Marne : ce n'est pas du tout la même chose. Aujourd'hui, je suis enseignante du second degré, donc je fais partie des cadres et professions intellectuelles supérieures.

Donc, on peut dire que tu as pris l'ascenseur social…

Est-ce que je ressens par rapport à ma mère ? Pas forcément… Statistiquement, pareil, je ne suis pas sûre de rentrer dans les statistiques. C'est le problème des statistiques : il y des situations un peu particulières. Mais oui globalement, avec le recul, bien-sûr que j'ai pris l'**ascenseur social** et je l'ai pris aussi grâce au choix qu'a fait ma mère pour moi, de m'avoir mis dans le privé, mais pas que, de m'avoir toujours poussée dans les études etc…

Justement, tu as parlé du fait que ta mère t'a beaucoup aidée. Est ce qu'il y a d'autres personnes qui t'ont aidée justement dans ta réussite ?

J'ai eu de la chance parce que j'ai souvent des profs qui croyaient plus en moi que moi en moi. Je me souviens qu'au moment où j'étais au lycée, que j'hésitais, c'était les professeurs qui m'avaient poussée à demander des classes préparatoires, même si je savais que ça ne correspondait pas vraiment à mon profil, parce que je n'étais pas une grande bosseuse.

Ça a beaucoup joué dans ma réflexion, dans l'acquisition d'un esprit critique, dans le développement, de ma réflexion et d'ailleurs c'est marrant parce que j'avais une tante qui est - décédé aujourd'hui - mais c'est elle qui me parlait souvent de grandes écoles. Bien-sûr dans sa représentation à elle, réussir c'était être avocat ou médecin. Mais la première fois qu'on a parlé de grandes écoles, c'était avec cette tante-là qui était pionne, qui restait des années pionne dans un collège et qui n'a pas fait de grandes études. Mais bizarrement, elle a dû côtoyer des personnes qui, elles, en avait faites et elle avait, comme ça, des noms de grandes écoles : Polytechnique, l'ENA. C'est la première à m'avoir parlé des grandes écoles. Donc je dirais globalement les enseignants que j'ai eus et ma famille.

Tu as parlé du fait que tu étais arrivée à Dauphine qui n'est pas réputé pour sa mixité sociale : quelles ont été les défis auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine ? Et comment les as-tu surmontés ?

Ça a été dur au début. Je me souviens de la première fois, lors de la prérentrée à Dauphine, dans un amphi. Je suis arrivée seule parce que j'étais la seule de mon établissement et de ma classe à avoir été avoir été admise.

Je suis arrivée seule et je me souviens d'avoir observé autour de moi et d'avoir laissé un message à ma sœur en lui disant : « j'ai envie de pleurer », parce que je voyais le profil des personnes autour de moi et je me sentais très différente. C'est vraiment à ce moment-là que j'ai pris ma première claque dans la tronche.

On se rend tout de suite compte qu'on n'a pas les mêmes normes vestimentaires, qu'on n'a pas les mêmes façons de parler, qu'on n'a pas la même vie, qu'on n'a pas les mêmes activités, qu'on n'a pas… Ça a été difficile de créer du lien.

J'ai quand même créé du lien avec quelques amis à moi qui venaient de divers horizons. Mais en réalité, les amis que j'ai encore aujourd'hui et avec lesquels on se sent proche, c'était des personnes avec le même profil social que moi. D'ailleurs, elles venaient de Goussainville et de Villiers-le-Bel, donc du 95 ; c'est très proche. Après, ça ne m'a pas non plus empêché de m'ouvrir aux autres et les autres aussi, de s'ouvrir à moi. Mais on n'a pas créé les mêmes amitiés. Et puis il y a des moments où j'ai subi la violence symbolique de plein fouet, une claque au visage où on se dit qu'effectivement on ne vient pas du tout du même monde. J'ai une anecdote que je raconte souvent parce que vraiment, pour moi, ça a été hyper violent. D'ailleurs Bourdieu parlerait de violence symbolique.

Je parlais avec une fille de Dauphine, Alice qui était très gentille mais qui n'était pas du tout du même milieu social. Elle devait venir probablement de la bourgeoisie ; elle me dit qu'à son anniversaire, elle avait demandé une montre et moi, naïvement, parce que je connais la marque Swatch (ce n'est pas une marque de luxe mais une marque connue), je lui dis : « mais je ne sais pas si t'as vu, mais Swatch ils font de super jolies montres ». Elle me regarde et elle me répond : « non mais Swatch c'est pour les pédés ; moi je veux une montre Hermès ».

Alors cette anecdote ça me fait rire parce que, à ce moment-là, je me rends compte qu'on ne vient pas du même monde. Et puis je me souviens, quand j'étais en L2, pour rigoler, on m'avait appelé une fois Maryam du tcheqar. Ce qui est assez drôle, c'est que à la fois Dauphine je ne me sentais pas à ma place mais je n 'étais pas non plus exclue. J'ai vécu des petits moments de violence symbolique, mais en même temps à Garges-lès-Gonesse, j'ai le souvenir d'une cousine à moi : un soir, on était sorties ensemble et elle m'avait dit pas méchamment, pas pour se moquer : « Mais toi, c'est pas comme nous : tu fais la bourgeoise ».

De la même manière, quand j'étais assistante pédagogique, j'habitais dans la même rue que le lycée et un jour les élèves me demandent d'où je viens ; je leur dis de Garges-lès-Gonesse. Ils pensaient que je venais de Paris.

A Dauphine, je n'avais pas les codes mais je n'avais pas non plus tous les codes de mon milieu social, ce qui faisait que j'étais considéré un peu différente à Dauphine et un peu différente même dans mon milieu social. Mais je ne me suis jamais sentie moins importante que quelqu'un d'autre. Simplement, parfois on se à quels moments je deviens un peu comme les autres quoi.

En faisant un petit aparté, c'est un peu parfois le problème des binationaux : les gens qui ne sentent pas forcément chez eux a un endroit et pas forcément chez eux a un autre endroit.

Comment as-tu expliqué à ton entourage tes choix d'études et ton choix de carrière ?

Je n'ai pas eu à l'expliquer. Je pense que j'ai toujours été une bonne élève, que ma mère a fait le choix de me mettre dans le privé…On était un petit l'espoir de ma famille avec un cousin qui faisait S, et quand je parle de famille, c'est la famille élargie, mes tantes, mes oncles, parce que j'ai eu la chance de grandir avec toute ma famille dans la même ville.

On représentait ceux qui allaient réussir à l'école et qui connaitraient une ascension sociale. Ils avaient des projets un peu plus prestigieux pour moi qu'enseignant, mais dans tous les cas, je n'ai pas eu besoin d'expliquer. Ça s'est fait naturellement. Et encore une fois, j'ai eu le soutien de ma mère qui m'a toujours dit que je pouvais vraiment faire ce qui me plaisait.

Les enseignants, c'est prestigieux, je le rappelle à nos auditeurs : être enseignant c'est un très beau métier, c'est un des plus beaux métiers du monde, un métier assez dur, mais un très beau métier. Justement étant donné que tu es enseignante en SES, est-ce que tu pourrais nous en parler un petit peu, parce qu'on entend souvent qu'il faut aller en S et pourtant, il y a de très belles réussites aussi en passant par l'ES.

C'est ce que je me tue à dire aux élèves. Il y a de très belles réussites, quelle que soit la filière que les élèves choisissent.

On pense qu'une S va ouvrir toutes les portes : ce n'est pas vrai. Tu dois être excellent en S, d'accord mais une ES donc économique et sociale comme spécialité, c'était plus adapté à mon profil et, honnêtement, aujourd'hui, j'aurais pas eu ce parcours là ; je n'aurais pas été admise à Dauphine si j'avais été en S. D'abord parce que je n'avais pas un profil de S et que je n'étais pas à l'aise dans les matières scientifiques. Donc je n'aurais très probablement jamais été la première de ma classe, ou au prix de beaucoup d'efforts. Et encore… Parce qu'il y avait des élèves vraiment brillants : j'avais des amis en S qui étaient vraiment brillants.

Je n'aurais pas eu ce parcours-là. C'est vraiment dommage que tous les élèves, quelle que soit la filière, ne fassent pas des sciences économiques et sociales. Ça devrait être obligatoire, ça devrait faire partie du tronc commun : tous les élèves, quelle que soit la filière choisie, devraient faire pas seulement une heure et demi en seconde (comme depuis cette année) mais faire des SES, de la seconde jusqu'à la terminale, parce que vraiment ça m'a permis de comprendre des choses que je n'aurais jamais pu comprendre autrement qu'avec des explications sociologiques. Et la sociologie dans mon cas a été vraiment libératrice. Mais de la même manière, ça ne sert à rien d'aller en ES si on n'a pas le profil pour une ES. J'ai des élèves qui ont peur de la STMG ou qui ont peur des BAC pro parce que, malheureusement, ce sont des filières qui jouissent d'une très mauvaise réputation. Et pourtant un très bon élève de STMG, peut aussi faire de très bonnes études. Un élève de bac pro peut faire quelque chose dans la cuisine et peut aussi avoir une grande réussite. Malheureusement, aujourd'hui, on a des filières qui sont hiérarchisées ; on a des voies qui sont hiérarchisées ; on a des parents qui n'écoutent pas toujours les conseils des enseignants… Moi, j'ai eu de la chance parce que ma mère n'a pas foncé. Elle a quand même écouté ce que lui disaient les enseignants. Mais sinon, on a des parents qui n'écoutent pas les enseignants… Tout ça, c'est nourri par des a priori, des représentations de la réalité qui ne sont pas la réalité en elle-même, et du coup, on a des élèves hyper mal orientés. Par exemple, dans ma classe de terminale, en ES, j'ai beaucoup d'élèves qui demandent finalement des BTS parce qu'ils ne veulent pas poursuivre des études longues : le problème c'est qu'ils ne sont pas prioritaires sur les BTS. Les élèves qui sont prioritaires sur les BTS sont les élèves de STMG, donc j'ai envie de dire tu ne veux pas faire d'études longues, il faut réfléchir à un bac technologique.

C'est un rapport assez compliqué à l'école. Il vaut mieux que tu fasses une très bonne STMG ; tu seras probablement plus facilement pris en BTS que si tu fais une ES médiocre, et moi aujourd'hui à l'heure actuelle, à l'heure des résultats sur Parcoursup, j'ai de nombreux élèves qui n'ont rien parce qu'ils se sont mal orientés, parce qu'ils ont préféré faire des filières pour lesquelles ils allaient être en difficulté, parce qu'ils pensaient que le prestige de la filière suffirait à relever les difficultés alors que ce n'est pas du tout le cas. Aujourd'hui, s'orienter correctement, c'est à mon avis une étape importante pour réussir et quelle que soit sa conception de la réussite.

Mais après, encore une fois, quand on regarde les chiffres, qui s'oriente plus dans les filières STMG, qui s'oriente le plus vers les filières moins prestigieuses, malheureusement, c'est toujours les enfants d'ouvriers, les enfants d'employés, donc les classes populaires. Et ceux qui s'orientent plus vers des filières prestigieuses renommées etc… ce sont les enfants de cadres et de professions intellectuelles supérieures. Je pense qu'il y a un gros travail à faire sur les filières, sur le prestige des filières, mais pas un travail seulement en tant que famille ou en tant que professeur mais vraiment au niveau de l'éducation nationale pour revaloriser des filières. Et un travail d'information aussi, parce qu'il n'est pas normal qu'aujourd'hui la plupart des élèves que j'ai en terminale, - pourtant j'enseigne à Maisons Alfort donc ce n'est pas des classes populaires -, n'aient jamais entendu parler de certaines écoles, comme moi à leur époque qui ne savait pas ce que c'est qu'une prépa. Comme ils ne savent pas ce que c'est qu'une prépa, ils ne font pas de prépa. Moi, mes meilleurs élèves cette année n'ont pas demandé de prépa. Pourquoi ? Parce qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'une classe préparatoire.

Et ils ont peur, ils ont peur de la concurrence, ils ont peur de ne pas être assez bons etc.

Merci Maryam. Pour conclure, quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune qui a envie de réussir ?

Je ne sais pas… Quel conseil je donnerais à un jeune ?

Le conseil que je donne à mes élèves et que je donnerais à n'importe qui, et que j'aurais aimé qu'on me donne, c'est de ne pas se mettre des bâtons dans les roues soi-même. Je veux dire l'institution, les institutions de manière générale et notre entourage, en rajoutent déjà assez pour que nous on ne s'en rajoute pas.

Il faut qu'on ait confiance en nous parce que si nous n'avons pas confiance en nous, personne n'aura confiance en nous à notre place.

Donc il faut tenter : il vaut mieux tenter et échouer, que se dire « je ne suis pas assez bon pour ça et je ne tente pas ». Parce que si je m'étais écoutée, aujourd'hui je ne serais pas professeur de SES ; si je m'étais écoutée, je n'aurais pas fait Dauphine et surtout si j'avais écouté les autres, parce que je me souviens d'une rencontre avec d'anciens élèves où une fille m'a clairement dit : « écoute, Dauphine je ne l'ai pas eu, tu ne l'auras jamais ».

Dans mon caractère, j'accepte de ne pas avoir confiance en moi, j'accepte de me mettre des bâtons dans les roues, mais je ne veux pas que ça vienne des autres et donc le fait qu'elle me dise ça, que ce n'était même pas la peine de postuler, quelque part ça m'a transcendée et ça m'a poussée à réussir.

Donc le conseil que je donnerais à toutes les personnes qui m'écoutent, c'est d'essayer. Echouer, ce n'est pas grave, mais ne pas essayer, c'est problématique, parce qu'en réalité, on ne sait jamais ce qui peut se passer. Parfois, il y a des circonstances exceptionnelles qui jouent en la faveur de certaines personnes et le problème c'est que si on n'essaye pas, si on ne joue pas jeu, si on ne croit pas en soi et bah, on ne pourra jamais profiter de ces circonstances exceptionnelles. Parfois tout simplement, le talent on l'a, mais on ne le sait pas parce qu'on ne peut pas le voir nous-même.

Il vaut mieux tenter et échouer que de ne pas tenter. Par contre, ce que je dirais aux enseignants et aux adultes qui m'écoutent, c'est de ne pas hésiter très tôt à parler aux élèves des opportunités, de parler aux élèves des classes préparatoires, de leur expliquer ce que c'est, de leur parler des grandes écoles, de leur parler de Polytechnique, de L'ENA, de de Sciences Po etc. Peut-être que plus on fera naître chez eux des vocations ou un intérêt, en tout cas pour les grandes études, et plus ils seront aptes à s'y préparer. Je pense que l'école joue un rôle important ; en fait, c'est l'institution qui va jouer un rôle important. J'étais enseignante dans des milieux populaires, j'étais assistante pédagogique, professeur documentaliste, et je me rends compte qu'en fait ils ne connaissent pas grand-chose. Souvent les métiers qu'ils connaissent sont des métiers socialement reconnus : c'est avocat, ingénieur, médecin et souvent les autres métiers, ils ne les connaissent pas, et ce n'est pas de leur faute parce que, ce ne sont pas des métiers que leurs parents font. Je ne connais personne qui habite à Garges-Lès-Gonesse qui m'a dit un jour : « moi, mon père, il est contrôleur de gestion et gestionnaire de patrimoine dans une grande banque », ou « il est tradeur ». Non, ce sont des métiers qu'ils ne connaissent pas. Ils sont entourés de personnes qui ont le même profil sociologique, qui font les mêmes choses qu'eux, ou les parents font à peu près le même métier etc. Du coup, ce sont des choses qu'ils ne connaissent pas, et quand on ne connait pas et bien, on ne peut pas se préparer.

C'est donc important d'en parler. Notre ministre de l'éducation nationale avait expliqué que la sociologie, c'est problématique parce que c'est trop pessimiste. En réalité, ça me semblerait important que tout le monde fasse de la sociologie, y compris les enseignants, même surtout les enseignants. Peu importe la discipline parce qu'en fait on se rend compte des choses, des difficultés qu'ont nos élèves dans certains domaines, qui ne sont pas en réalité des difficultés individuelles, mais qui sont des difficultés collectives, qui sont des difficultés sociales et pour lesquelles il ne faut pas lutter. C'est-à-dire que si vous avez un élève qui est en terminale, qui ne sait pas écrire correctement, ce n'est pas parce que c'est un élève qui est bête, c'est parce que certainement c'est un élève qui a grandi dans un milieu social où la maîtrise du langage n'est pas la norme la plus importante et donc ils arrivent avec des difficultés.

Mais dire à cet élève-là qu'il est nul en français, ça a aucun intérêt. Il faut comprendre pourquoi est-ce qu'il retrouve ce type d'élève là, avec tel type de profil, tel type de difficultés,

pour agir dessus. Et encore une fois, moi pour avoir travaillé dans différents milieux, parce que j'ai aussi été à Créteil, j'étais à Garges etc, je me rends compte que des élèves de milieux populaires en tant qu'enseignant, il ne faut pas avoir la même approche que des élèves d'autres milieux. J'ai été à Nogent : par exemple, les élèves de Nogent n'attendent pas d'un professeur la même chose que les élèves de Créteil. Alors, ça peut paraître aussi paradoxal de dire qu'il faut les traiter différemment, mais attention je ne dis pas qu'il faut les surnoter etc. Ce n'est pas ce que je dis ; je dis juste que ces élèves-là ont des attentes qui sont un peu différentes, ont des difficultés qui sont différentes. Il faut qu'on sache les identifier, il faut aussi qu'on sache s'y adapter, voilà. Il faut qu'on soit un peu élastique, en fonction du milieu dans lequel on enseigne et en fonction de la République, et je pense vraiment que les enseignants ont un rôle à jouer hyper important.

Maryam, merci beaucoup pour ce témoignage et pour cette prise de position forte mais très intéressante.

J'espère que nos auditeurs apprécieront ton témoignage et même tes recommandations,

Merci beaucoup et à bientôt.

A bientôt.

Akim, avocat d'affaires, issu du 93

Bonjour Akim. Peux-tu te présenter ? Qui es-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Bonjour. Je m'appelle Akim et je suis **avocat** au barreau de Paris

Est-ce que tu peux nous dire d'où tu viens ? De région parisienne ou d'ailleurs ?

Alors, j'ai grandi en Seine-Saint-Denis. J'ai fait mon cursus à l'école, pendant très longtemps en Saint-Saint-Denis, puis pour le lycée j'avais eu la possibilité d'étudier à Paris. Très tôt, à 12-13 ans, j'ai su que je voulais être avocat. J'avais eu très tôt cette vocation-là, au début comme tout le monde en regardant les grands procès à la télé, les grands avocats, les grands plaideurs. Et puis, il faut arriver à la fac de droit, découvrir la richesse de l'enseignement du droit en France avec vraiment des branches très variées J'ai décidé de me spécialiser en droit des affaires, ce qui fait qu'aujourd'hui je suis avocat depuis un an et collaborateur au sein d'un cabinet américain basé à Paris, dans l'équipe en charge du droit des sociétés, des fusions-acquisitions, et toutes les problématiques y afférentes.

Es- ce que tu peux nous parler un petit peu des études : comment ça s'est passé au collège, au lycée et après dans les études supérieures ?

Alors, moi globalement je fais partie des bons élèves sans être non plus parmi les plus brillants, les plus grosses têtes. Dans la mesure où je viens d'un milieu socio-culturel pas forcément le plus riche et le plus enrichissant intellectuellement, pour moi, le seul pour avoir accès à la culture et à la connaissance, c'était l'école.

Ça se passe plutôt bien. J'étais quelqu'un de plutôt attentif à l'école, plutôt sociable donc il n'y a pas eu de problèmes, même si j'ai constaté en réalité que, lorsque tu es à l'école en Seine-Saint-Denis, ce qui a été mon cas, ce n'est quand même intellectuellement pas très enrichissant, dans le sens où on atteint vite un plafond et on comprend qu'il va falloir aller ailleurs.

C'est pour ça que j'ai vraiment mis le paquet au collège pour pouvoir aller au lycée à Paris.

Une fois à Paris, là j'ai vraiment découvert qu'il était possible de franchir des paliers intellectuellement, sur le plan des études. Et puis ensuite, avec le projet que j'avais, qui était de devenir avocat, de faire des études de droit, ça m'a permis de vraiment me motiver encore plus, de travailler encore plus, d'aller découvrir des nouvelles façons d'étudier, de nouvelles façons d'apprendre, une nouvelle façon de présenter et de restituer ses connaissances.

Donc voilà le lycée et ensuite la transition. J'arrive à l'université Paris II, Panthéon Assas, et là, ça a été vraiment une grande claque sur le plan intellectuel, lorsque j'ai vraiment été au contact d'autres étudiants qui venaient d'horizons divers et notamment qui avait étudié dans des grands lycées parisiens ou dans les grands lycées de province.

Et là aussi, tu découvres vraiment le fossé qu'il y a entre toi et eux, et tout le travail qu'il te reste à fournir pour arriver à leur niveau et éventuellement les dépasser.

Donc c'est pour ça que j'ai vraiment adoré l'**université**, parce que ça a été vraiment une découverte intellectuelle, sur le raisonnement, la découverte de la culture… Et puis, tu es dans les beaux quartiers donc tout de suite avec accès aux grandes bibliothèques. Tu peux aller voir des cours au Collège de France, donc pour l'étudiant de banlieue que j'étais, vraiment l'université a été pour moi un tremplin formidable, ce qui m'a permis ensuite de poursuivre en droit des affaires et en droit des marchés financiers avant de partir étudier à l'étranger.

J'ai étudié un an à Londres, à la London School of Economics, en master de droit et c'était là aussi incroyable : la même redécouverte d'un environnement intellectuel et culturel étranger, surtout à Londres qui est très cosmopolite, très divers. Vous avez des gens brillants des quatre coins du monde, c'était vraiment très enrichissant.

Donc voilà pour le parcours sur le plan académique.

Et justement au niveau de ta carrière, tu es avocat depuis un an. Est-ce que tu peux nous expliquer un petit peu, est-ce que tu as fait des stages ? …

Que l'on comprenne un petit peu ton parcours professionnel…

Alors effectivement, on ne peut pas devenir avocat comme ça. Il faut passer par plusieurs étapes.

Il y a des gens qui ont l'opportunité d'avoir des stages très tôt par connaissances, disons clairement par piston, dans des structures plus ou moins importantes et à rayonnement plus ou moins international. Moi, j'ai eu un parcours plutôt modeste au niveau des stages pendant très longtemps.

D'abord, je crois qu'à mon premier stage, je devais avoir 20 ans, en fin de licence 3 : 2 semaines dans un cabinet à Pantin qui faisait du droit pénal et du droit des étrangers, donc très loin de ce que je fais aujourd'hui.

Première expérience au bouche à oreille. J'avais envoyé des centaines de candidatures sans avoir de réponse et puis, à la fin j'ai réussi à trouver quelque chose.

Ensuite en master 1, j'ai pu trouver un stage non rémunéré l'été. Je faisais du droit des procédures collectives. Pour trouver les stages, Il fallait y aller avec la rage au ventre et ne pas se laisser battre par les refus, par les absences de réponse, par les convocations aux entretiens, et puis vous arrivez à l'entretien et on vous dit qu'on s'est trompé parce que l'on cherche quelqu'un qui est quasiment avocat.

Je suis passé « dans un autre monde » en entrant en master 2, puisque là j'ai commencé des stages via les partenaires. J'ai eu la chance d'être dans des formations un peu sélectives et élitistes à l'université, et ces formations-là bénéficient de partenariats privilégiés avec des grands cabinets d'affaires parisiens, des cabinets anglais, des cabinets américains ou des cabinets français. Et là, j'ai pu faire mon premier stage dans une dans une structure

internationale, qui a des bureaux dans les 4 coins du monde ? C'est à ce moment-là que j'ai compris ce que je voulais faire. Intellectuellement, c'était quand même incroyable que de travailler avec des avocats anglais, des avocats irlandais, américains, italiens etc…

Dans ce contexte, j'ai eu l'opportunité de faire d'autres **stages**. Maintenant je réalise que j'ai fait des stages quasiment que dans des cabinets anglais ou américains. Ça s'est bien passé. Il y en a un qui m'a proposé de rester en tant que collaborateur et c'est dans celui-là que je travaille aujourd'hui, dans lequel je m'épanoui et dans lequel je commence ma carrière.

Pour nos auditeurs qui ne savent peut-être pas, est-ce que tu peux nous expliquer assez brièvement et avec des mots simples ce que c'est que le droit des affaires et la fusion acquisition ?

Alors disons que les fusions acquisitions, ce qu'on appelle le droit des sociétés au sens large dans l'acception des droits des affaires, c'est une sous-catégorie du droit des affaires. Le droit des affaires ça inclut beaucoup de choses.

Ça peut inclure le droit de la concurrence, le droit des propriétés intellectuelles mais sous l'angle du droit des sociétés et des fusions acquisitions. En tant qu'avocat, on conseille une entreprise qui va en acquérir une autre, acquérir une participation dans une autre entreprise ou qui va vendre une partie de son activité.

En clair, c'est faire du mariage d'entreprise, comme certains font du droit de la famille, ils s'occupent des divorces et des mariages, Et bien, nous on s'occupe du mariage entre deux entités économiques afin d'accompagner nos clients et leur permettre de réaliser des synergies sur le plan économique.

C'est beaucoup plus clair comme ça. Tu as aussi parlé du fait que tu avais été une année à l'étranger.

Est-ce que c'est quelque chose que tu conseilles ? Est-ce que tu peux en parler un petit peu plus ?

L'expérience à l'étranger, c'est vraiment quelque chose que je recommande, que ce soit par un stage ou par une formation académique.

La formation académique pour moi, elle présente quand même beaucoup plus d'avantages et un inconvénient majeur.

Je vais commencer par l'inconvénient : sans langue de bois, c'est très cher, à la différence de l'université française où vous payez vos 400 par an voire rien du tout si vous êtes boursier.

Les études en Angleterre ou aux Etats Unis c'est, pour l'Angleterre 30.000 euros quasiment de frais d'inscription, et pour les Etats Unis c'est 3 fois le prix.

Vous allez emprunter trente mille euros pour partir en Angleterre ou aux Etats-Unis. C'est dans cet ordre de grandeur. Ça, c'est le gros inconvénient. Maintenant l'avantage, c'est

vraiment de découvrir différents modes de raisonnement, parce que raisonner comme un Français, ce n'est pas raisonner comme un anglais.

Comprendre ce qu'il y a dans la tête d'un Anglais, d'un étudiant irlandais, d'un praticien africain ou asiatique, c'est une richesse que vous n'aurez jamais l'occasion de comprendre autant en profondeur que lorsque vous ferez des études à l'étranger ou un stage à l'étranger.

Ça permet aussi, notamment pour des gens qui n'ont pas forcément un réseau familial, qui n'ont pas forcément grandi dans les bons milieux, de rencontrer les gens de partout et qui sont avocats, juges à la cour suprême du Mozambique, d'autres font du droit ou sont juristes d'entreprise en Chine. Echanger avec eux, discuter, c'est vraiment une richesse incroyable.

Juste pour nos auditeurs, il existe aussi le programme Erasmus, qui permet de partir pour beaucoup moins cher…

C'est vrai, mais je m'inscris un peu en rupture avec Erasmus. C'est un peu ma conception très élitiste des choses…Souvent, Erasmus se revend assez mal sur le marché de l'emploi je trouve, à la différence du diplôme universitaire. Une fois qu'on a fini ses études en France, aller étudier à l'étranger dans université sélective, c'est quand même un gros plus par rapport à Erasmus. Avec Erasmus, on envoie le message : « on est partis s'amuser dans une université un peu… pas de seconde zone mais pas forcément la meilleure du pays ». Là, où vraiment quand vous allez payer vos 20 ou 300 mille euros de frais d'inscription en Angleterre, et bien vous allez essayer de viser tout de suite Oxford, Cambridge, UCL, donc c'est vraiment un autre état d'esprit.

Je comprends vraiment l'opportunité d'Erasmus, mais je pense qu'il ne faut pas se dire qu'on ne partira pas à l'étranger pour des raisons d'argent. Pourquoi ? Parce que moi, je n'avais pas une famille derrière moi pour m'aider.

Ma famille ne pouvait pas me prêter d'argent ; je n'avais pas de proche qui allait me prêter 30.000 euros, comme pour beaucoup d'autres. Et bien, j'ai fait toutes les bourses, toutes : à Paris vous en avez plein, il y en avait dans d'autres régions, vous en avez si vous avez d'autres nationalités, vous pouvez postuler dans les bourses de votre fac, vous pouvez postuler dans les bourses du gouvernement du pays dans lequel vous souhaitez aller…

Bref, c'est un process vraiment beaucoup plus long et ça va vous rajouter beaucoup plus de travail que la simple candidature dans les universités ou autre mais, c'est là aussi qu'on fait la différence.

Je trouve qu'Erasmus, c'est un peu la solution de facilité et c'est peut-être un discours assez agressif, mais moi c'est toujours le standard que j'ai essayé de m'appliquer pendant mes études.

Il faut il faut essayer d'aller taper très haut et ensuite, l'argent vous le trouverez. Vous essaierez de trouver des sponsors, il y en a plein. On a quand même cette chance là aujourd'hui, en 2020, d'avoir beaucoup de gens qui souhaitent aider des jeunes qui ont de l'énergie, qui ont envie de mettre du travail dans ce qu'ils font, et qui sont un peu débrouillards et intelligents, et qui vont savoir toquer aux portes. Parfois, les portes semblent fermées, il ne

faut pas hésiter à envoyer des mails, et c'est vraiment pour ça aussi que je conseille les études à l'étranger de haut niveau parce que ça va vraiment vous forcer à aller rencontrer des gens, à aller au-delà de vos limites.

Merci, c'est très intéressant ce que tu dis. Est-ce que tu pourrais donner 2-3 astuces sur les endroits par où commencer pour avoir justement toutes ces bourses ?

Tu as déjà donné quelques indices, mais si tu as des choses un petit peu plus concrètes pour nos auditeurs…

Concrètement, déjà il faut s'informer.

C'est la clé pour réussir ses études. Quand je dis réussir ses études, dans des formations d'élites, dans les formations d'exception, cela passe par l'information : il faut être au courant.

Ça a été déjà dit dans un de tes podcasts. C'est vraiment la clé. Donc il faut, concrètement, aller sur Google, faire la liste de toutes les bourses qui sont disponibles dans l'université dans laquelle vous souhaitez aller, regarder les conditions d'éligibilité. Il ne faut pas hésiter, même si vous n'avez pas tous les critères ; il faut un peu forcer parfois et la chance peut vous sourire. Il faut ensuite, contacter des anciens, même si vous n'êtes pas encore admis dans l'université. Il faut partir du principe que les gens aiment parler d'eux-mêmes, ils adorent qu'on leur parle de leur parcours, ils adorent parler d'eux-mêmes.

Voilà, vous allez sur LinkedIn, vous regardez des gens qui ont fait le diplôme que vous souhaitez faire, et vous regardez s'ils ont eu des bourses : n'hésitez pas à les contacter. Ces gens-là peuvent ensuite vous recommander. Faites des recherches vraiment les plus larges possibles.

Et comme je disais, il ne faut pas hésiter à un peu forcer parfois, et puis être créatif.

Merci Akim, c'est très intéressant, et je pense ça va aider nos auditeurs.

Tu nous as parlé tout à l'heure de ta famille qui ne pouvait pas forcément t'aider.

Est-ce que tu peux nous en dire un petit peu plus sûr ce que faisaient ou font tes parents ?

Alors du point de vue de mes parents : moi, ma mère est assistante maternelle, donc concrètement elle garde les enfants à la maison, et mon père il est chauffeur de bus à la RATP. Je crois que, en ayant obtenu le bac, ça devait faire de moi le premier de ma famille à faire de grandes études.

Donc ça a été une découverte permanente du point de vue familial, de ce que je faisais, de ce qu'était la licence.

C'est vrai que j'ai eu ce truc de devoir vraiment changer de classe sociale, d'apprendre les codes sur le tard. Je trouve que c'est une expérience vraiment très intéressante, et souvent les gens qui sont passés dans les podcasts, ont cette chance dans la vie d'avoir connu plusieurs

milieux socioculturels, d'avoir pu rencontrer des gens pour qui la fin du mois, c'est un vrai problème, pour qui l'achat d'un livre, ça représente le luxe.

De par le travail que je fais, on change de monde, on change de milieu socio-culturel et ça nécessite, quand on est étudiant, de vraiment faire son parcours soi-même.

C'est pour ça qu'il faut s'informer plus que les autres ; qu'il faut travailler plus que les autres ; qu'il faut être ambitieux plus que les autres, et tout en restant à chaque fois humble, en n'oubliant pas d'où on vient. Mais vous ne pourrez pas demander à vos parents : « est-ce que je dois faire plutôt cette formation-là ? ; est-ce que l'idée de faire un double diplôme à la différence d'un diplôme normal c'est une bonne chose ? »… Vos parents ne pourront pas vous aider. Concrètement, il faut se dire que si vous voulez devenir ingénieur, il faut vous dire que Polytechnique, c'est accessible, que le MIT c'est accessible, et pour ça, en fait, il faut aller rencontrer des gens qui ont fait ces parcours-là et se dire que ce sont des êtres humains normaux. Par contre, travailler un peu plus que les autres, plus intelligemment dans ses études et ensuite dans le monde professionnel, de toujours essayer de viser l'excellence : on ne l'atteindra pas forcément, même très rarement, mais au moins ça nous amène toujours à nôtre à notre maximum.

Justement, tu as fait la transition avec l'entourage : est-ce qu'il y a des personnes dans ton entourage qui t'ont aidé à prendre l'ascenseur social ? Peut-être un professeur, tes parents, des amis, ou des gens que tu admirais ?

Alors, je reviens déjà sur les parents parce que, en réalité, leur simple présence, le simple fait d'avoir un toit, de ne pas avoir à travailler en parallèle de ses études, c'est quand même une grande chance.

Je n'ai pas eu tout le confort que j'aurais pu avoir si j'avais travaillé en plus de mes études, mais mes parents ont été d'une immense aide. Ensuite, il y a eu forcément des gens que j'ai pu rencontrer au fur à mesure dans des stages, des gens qui m'ont un peu pris sous leur aile, qui ont pu me donner des conseils.

Il faut, je pense aussi, être quelqu'un qu'on a envie d'aider, se montrer ouvert à la critique, ouvert au conseil, tout simplement.

Quels ont été les défis auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine ? Et comment les as-tu surmontés ?

Alors, il y a eu plusieurs défis, je vais en retenir deux. Le premier, c'est vraiment une découverte permanente sur le plan académique et professionnel, parce que personne ne nous a tracé un parcours et il faut aller chercher soi-même.

Parfois on va se tromper, parfois on va rater des opportunités, donc vraiment moi je pense que le premier défi, ça a été vraiment ce manque d'information. Parce que sinon vous travaillez, vous pouvez dépenser toute l'énergie que vous voulez, si vous n'avez pas l'information, si vous ne savez pas vers quoi vous tourner, en termes de formation, en termes de carrière, vous allez travailler dans le vide.

Le manque d'information, « ça se soigne », en passant du temps à rechercher des informations, même des informations inutiles, des détails sur comment présenter son dossier, comment rédiger un très bon CV, toutes ces petites choses-là, il faut aller les chercher soi-même.

Le deuxième défi, je pense, c'est vraiment le réseau. Quand on est issu d'un milieu social un peu défavorisé, même si ce n'est pas un mot que j'affectionne, eh bien, les gens de votre entourage, votre famille, vos amis proches, ne vont pas forcément vous aider à voir les opportunités que vous souhaitez. Lorsque vous êtes fils d'avocat, ou fils de magistrat, pour vos stages, c'est quand même beaucoup plus facile d'aller chez un ami de vos parents, que lorsque vous ne connaissez personne.

Donc, cet élément de réseau, c'est vraiment d'aller découvrir des gens, d'aller vraiment pratiquer de nouvelles activités, de nouveaux centres d'intérêts ou simplement continuer les centres d'intérêts que vous avez, mais dans des lieux différents et ne pas hésiter à aller à la rencontre des gens, se forcer à être sociable. C'est vraiment une nécessité pour se faire connaître.

Que les gens sachent ce que vous recherchez, ce que vous pouvez leur apporter, c'est un élément très important.

Pour moi, les 2 grands défis à relever, c'est 1, le manque d'information et 2, l'absence de réseau.

Merci Akim. Nous allons bientôt arriver à la fin de l'entretien. J'ai une dernière question pour toi : quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune qui a envie de réussir ?

Alors, je ne donnerais pas un seul conseil, j'en donnerais 3.
Le premier, c'est qu'il faut être ambitieux, et une fois qu'on a l'impression d'avoir des objectifs ambitieux, il faut les relevés, et ne faut pas avoir honte d'aller viser des objectifs très élevés.

Il ne faut pas avoir honte de vouloir être le meilleur dans sa pratique, d'être major à la fac, en prépa ou autre. Donc vraiment, il faut être ambitieux.

Le deuxième point, c'est une condition nécessaire, mais pas suffisante, c'est le travail. Tous les gens que j'ai pu rencontrer, qui ont réussi leur vie, qui ont réussi leur carrière professionnelle, leur carrière académique, tous travaillaient énormément.

Et quand je dis travaillaient énormément, ce n'est pas uniquement avoir l'impression d'y passer du temps ; c'est aussi toujours se remettre en question et sur la façon dont on peut travailler, travailler intelligemment, travailler différemment, travailler en groupe, travailler tout seul, il faut vraiment travailler.

Le troisième, et je terminerai là-dessus, c'est l'humilité, parce que des gens qui sont ambitieux et travailleurs, ça donne souvent des gens un petit peu déséquilibrés mentalement s'ils n'ont pas derrière l'humilité et je trouve que c'est la grande richesse.

Quand on vient d’un milieu social un peu défavorisé, on a toujours l’humilité dans un coin de sa tête.

Merci Akim pour ces témoignages très inspirant.

Merci à toi et merci à tous les intervenants de ce podcast et aux auditeurs.

Fatou, prof de SES, issue de banlieue

Bonjour Fatou. Peux-tu te présenter ? Qui es-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Bonjour, je m'appelle Fatou. Je suis professeure de sciences économiques et sociales au lycée. Je réside actuellement en banlieue parisienne et j'ai 26 ans.

Merci Fatou. Tu as toujours vécu en banlieue parisienne ?

Oui j'ai toujours vécu en banlieue parisienne, plus précisément à Aulnay-Sous-Bois depuis toute petite et jusqu'à aujourd'hui. J'ai toujours vécu dans cette commune.

Est-ce que tu peux nous parler un petit peu de tes études, du collège, du lycée et puis ensuite des études supérieures ?

Oui bien sûr. J'ai toujours été dans des écoles publiques, toujours dans la même commune, j'ai eu une scolarité sans difficulté particulière.

D'élève moyenne à bonne élève selon les années, mes années collège se sont très bien passées. En seconde, j'ai intégré une classe histoire des arts que j'ai beaucoup aimée, d'ailleurs.

J'ai fait plein de sorties à ce moment-là, principalement au musée du Louvre. Ensuite j'ai intégré une première et une terminale ES (à l'époque, il y avait encore les filières).

J'ai obtenu mon bac avec mention assez bien, et puis ensuite j'ai intégré une licence en info-communication à l'université Paris 8 Saint-Denis-Vincennes. J'ai arrêté la communication parce que je me suis rendue compte que ce n'était pas fait pour moi ou que peut-être je n'étais pas en adéquation avec l'état d'esprit de ce corps de métier-là et donc j'ai poursuivi en licence en économie, que j'ai obtenue, et ensuite un master en MEEF pour être enseignante en science économique et sociale.

Tu nous as dit que tu étais en réorientation : est-ce que tu peux nous expliquer un peu comment ça s'est passé ?

Alors, j'ai effectué une réorientation après ma première année à l'université. Il faut juste remettre dans le contexte : à la sortie du bac, j'étais persuadée que je voulais être journaliste, donc j'avais fait plein de recherches avec une amie au lycée. On recherchait des écoles et des facultés qui nous permettaient par la suite d'entrer au CLCA, une école de journalisme publique. Je voulais être journaliste-reporters plus précisément.

Sauf que, arrivée en licence info-comm à Paris 8, j'étais aussi acceptée à Paris 3. J'ai décliné Paris 3 parce que j'ai eu peur.

Avec le recul je sais que j'ai eu peur de ce monde social et du coup, j'ai préféré Paris 8 et donc, arrivée à la moitié de la première année, je me suis rendue compte que le monde journaliste

n'était pas du tout on adéquation avec moi-même. La manière dont les intervenants ont présenté leur travail de l'extérieur m'a rebutée.

Donc je me suis dit que je préférais faire complètement autre chose et je me suis souvenu que j'étais bonne en économie. Donc, je me suis dit : pourquoi pas une licence en éco.

Après ta licence en éco, tu as fait un master MEEF, c'est ça ?

Oui c'est ça.

Et du coup après le master MEEF, tu as directement intégré l'éducation nationale, c'est ça ?

Alors, la particularité de ce master, c'est qu'il un master et en même temps prépare à un concours, qui est le CAPES pour pouvoir être professeur.

J'ai raté 2 fois mon concours, le CAPES ; ensuite, je l'ai obtenu et j'ai intégré l'éducation nationale, même si en amont j'avais été professeure contractuelle pendant 6 mois.

Tu as fait preuve d'abnégation : tu as raté deux fois mais tu as continué à tenter et finalement tu as obtenu ce que tu voulais.

Exactement… Alors en fait, au bout de mon deuxième échec, je me suis dit : « j'arrête complètement, ce n'est pas possible ; ce n'est pas pour moi : il y a trop de barrières ». Il faut savoir en fait que tout au long de la scolarité, j'étais toujours été dans une fac de banlieue et dans des lycées où j'étais bonne élève. J'étais persuadé d'être bonne élève, parce que j'ai baigné dans ce monde social.

Sauf que, arrivée au master, j'ai rencontré d'autres personnes, provenant d'autres facultés, d'autres formations et je me suis rendue compte qu'on n'est pas si bien formés que ça, surtout en licence, notamment par rapport à la dissertation : j'en avais peu fait depuis la première. Mes années de master ont révélé des insécurités. Au bout du deuxième échec, je pensais que je n'y arriverai pas, que c'était trop difficile, que les barrières sont trop importantes pour moi, et que ce n'était pas ma place.

Au final, j'avais un collectif d'amies ; on venait à peu prés de la même zone, et on s'est dit : « non, on ne lâche pas l'affaire, c'est fait pour nous ; il faudra travailler trois fois plus, ce n'est pas grave ». On s'est mangé des baffes, ça été difficile, mais au final, on l'a eu.

Bravo. Est-ce que tu peux nous parler un petit peu de ton milieu social d'origine, ce que faisaient ou ce que font tes parents ?

Je suis issue d'un milieu dit populaire : mon père est un ancien ouvrier imprimeur, à la retraite actuellement, et ma mère est employée. Oui, j'appartiens au milieu populaire dans toute sa splendeur.

Qu'est-ce que l'ascenseur social pour toi ? Et est-ce que tu peux dire aujourd'hui s'il s'est exprimé dans ton cas ?

Alors l'ascenseur social pour moi, c'est une notion qui est journalistique dans le sens où ça renvoie à une réalité sociale qui est la possibilité pour des enfants issus des milieux populaires d'accéder à des strates de budget supérieur. Autrement dit, il y a eu une élévation par rapport à nos parents. C'est comme ça que je dessinerais l'ascenseur social qui en fait correspond à une mobilité sociale ascendante, en termes sociologiques.

Et est-ce que je l'ai vécu ? Objectivement, par rapport à mes origines sociales, oui, parce que maintenant j'appartiens à csp +, une catégorie socioprofessionnelle jugée meilleure que celle de mes parents. Individuellement, je l'ai vécu… Après, est-ce que c'est une réalité qui est commune et qui est possible pour tous ?

Je ne sais pas… Parce qu'en fait, j'ai pris conscience des barrières en ayant été confrontée frontalement et je me suis rendue compte que je n'avais pas le capital qu'il fallait, qu'il fallait le construire du coup, parce que je n'en ai pas hérité.

J'ai compris tout ça en retard, en master.

Individuellement je l'ai vécu ; après est ce que c'est une généralité sociale ? Je ne peux pas l'affirmer. On s'en rend compte avec les statistiques.

Par contre, il faut être fait conscient de cela et mettre en place des stratégies. En mettant des stratégies, en essayant de détourner les barrières, en essayant de travailler et de saisir les opportunités, on y arrive. Après c'est propre à chacun.

Merci Fatou. Est-ce tu avais dans ton entourage des personnes qui t'ont aidée à prendre l'ascenseur social ? Peut-être un proche, tes parents, des amis ou des personnes que tu admirais ?

Alors oui. Moi, j'ai ma sœur qui est professeure, qui a passé le concours. Je me suis rendue qu'il y avait des méthodes à appliquer, une manière de travailler, une rigueur dans le travail : c'est en l'observant que je me suis rendue compte.

J'étais en licence à moment-là, elle était déjà en master et elle préparait le CRPE et je la voyais faire, je la voyais à la bibliothèque, en prépa, travailler ses cours etc…Du coup, ça a été une référence pour moi.

Après tout au long de ma scolarité, j'ai eu la chance d'être bien accompagnée par des professeurs. Mes parents m'ont toujours fait confiance donc sur ce plan-là ils étaient là pour me soutenir, mais pas pour m'aider dans mon orientation.

Donc je ne pouvais pas leur demander quoi faire, je prenais mes décisions, je les en informais et ensuite ils me disaient « « ok d'accord courage accroche toi. Du coup, ils mettaient en place des stratégies pour m'aider à travailler.

Donc j'ai eu ma sœur comme modèle. J'ai eu de très bons professeurs tout au long de ma scolarité, principalement à la sortie du collège je ne savais pas si je devais prendre une générale, une pro… Une professeure m'a dit : « non mais laisse-moi faire : tu as un profil de général ; ne réfléchit pas ». Et elle a rempli mon dossier.

Arrivée en seconde, j'ai hésité dans mes options. Je m'entendais bien avec un prof en particulier et il m'a dit de choisir l'option histoire de l'art.

C'est toujours ça : j'ai eu à chaque fois un bon prof qui m'aidait à choisir concrètement. Après arrivée licence et master, j'ai fait toute seule, sachant qu'avant d'intégrer le Master MEEF, j'hésitais avec un master contrôle d'audit. Mais je me suis dit que je n'avais pas le profil pour être dans un bureau et contrôler les entreprises. Et ma sœur m'a donné envie d'être prof, donc j'ai choisi un Master MEEF. Oui, c'est ma sœur qui a été mon modèle.

Génial ! Quels ont été les défis auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine et comment les as-tu surmontés ?

Alors j'ai dû apprendre à raisonner, à lire concrètement, lire dans ce sens où je savais lire bien évidemment, mais à avoir des références intellectuelles et universitaires. J'ai dû apprendre à raisonner, à disserter, à m'exprimer correctement, apprendre à réfléchir avant de parler parce qu'en fait, on se rend compte que lorsqu'on est issu des milieux populaires, on n'a pas tous les codes sociaux, tous les rouages, comme la manière de s'exprimer, de se tenir, de porter sa voix. Même son corps dans la gestuelle, tout ça s'apprend. Ce qui est naturel pour certains, issus des milieux plus favorisés, cela relève de l'apprentissage pour ceux qui sont issus des milieux populaires. Pour réapprendre la gestuelle, l'expression orale, l'expression écrite, cela demande des efforts. Lorsqu'on a acquis ses codes-là, lorsque l'on tourne le dos à notre culture d'origine, il y a acquis déclic qui se passe en fait… Des choses se mettent en place et lors du concours, à l'oral, on est beaucoup plus à l'aise.

Au niveau de ton orientation, parce que c'est souvent un problème pour les jeunes issus des milieux populaires, comment est-ce que tu t'es débrouillée pour savoir comment t'orienter ?

Effectivement l'orientation, c'est une problématique qu'il faut absolument essayer au mieux de régler.

Ce que j'ai entrepris, c'est essayer de faire des choses que j'aime : j'aimais l'école, j'aime l'école, c'est où je travaille désormais. Au départ en terminale, j'aimais bien écrire, j'aimais bien lire les magazines, j'adorais ça, et du coup je me suis dit pourquoi ne pas tenter le journalisme et, de ce point de vue-là, j'ai commencé à chercher.

Je suis une personne qui aime beaucoup chercher. Je suis très curieuse, du coup j'ai commencé à chercher les filières et comment y accéder sur internet.

Je n'avais pas forcément les profs qui étaient là pour moi ou mes parents parce qu'il n'y a personne dans ce milieu-là. Du coup j'ai cherché de mon côté sur internet. Je n'ai jamais osé les portes ouvertes, tout s'est fait sur internet. Ensuite en licence, j'ai eu les mêmes mécanismes : j'ai essayé de trouver des domaines dans lesquels je suis à l'aise et qui me plaisent. J'ai cherché sur internet : j'en ai passé du temps sur les sites des universités. Et au final, je me suis orientée toute seule, sans vraiment l'institution derrière moi ou des parents.

D'accord. On en arrive maintenant à la dernière question. Quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune qui a envie de réussir ?

Alors le conseil que je pourrais donner, c'est compliqué mais je vais trouver. Un conseil, c'est de cerner ce qui nous plaît profondément, d'être conscient. Il y aura des difficultés : elles existent, il ne faut pas se leurrer.

Dès qu'on les a identifiées, on essaye de trouver des moyens pour les dépasser concrètement, soit par le travail, soit en ayant des contacts. Travailler, parce que oui il faut travailler, il faut travailler plus. Parfois, on espère des choses et on se rend compte que ce n'est pas pour nous donc faut vraiment faire un choix et être en accord avec soi-même je pense. Le conseil n'est pas très clair mais…

Le conseil est très bien : être conscient des difficultés et trouver un moyen pour les dépasser, c'est un très bon conseil.

Un grand merci Fatou pour ton temps et ton témoignage très inspirant, à bientôt !

À bientôt

Justin, entrepreneur, originaire de Seine-Saint-Denis

Bonjour Justin. Peux-tu te présenter ? Qui es-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Bonjour je m'appelle Justin. J'ai 29 ans. Aujourd'hui, je suis de manière générale entrepreneur dans le sport. J'ai une partie de ma vie professionnelle qui consiste à faire du consulting dans le fitness et dans les business sportifs, donc apporter ma part de conseils dans les différents business pour les coachs sportifs et les clubs de sport, mais en général je suis enseignant à la fac pour des BAC+3 à la fac d'Orsay, pour les STAPS : c'est une licence professionnelle sur des matières juridiques, administratives ou la gestion de salle de fitness pour un contenu vraiment très spécifique.

Je suis également coach sportif à mon compte donc vraiment en activité secondaire et je lance de temps en temps des business qui ont un rapport direct ou indirect dans le monde du sport. Typiquement pendant le confinement, j'ai lancé des programmes sportifs et en parallèle j'ai créé un petit jeu de société en ligne qui est plus orienté sur le business, un peu mi-Monopoly mi-Trivial mi-Bonne paie. Enfin je m'éclate quoi, j'entreprends.

Je vois que tu as énormément d'activités. Est-ce que tu peux nous parler un petit peu de tes études ? Comment ça s'est passé au collège, lycée et puis dans les études supérieures ?

Avec grand plaisir. Au niveau de mes études, c'est un parcours … atypique, même si je n'aime pas le mot parce que trop de gens pensent qu'ils ont un parcours atypique. Mon parcours, il est décousu en fait, par rapport aux événements de la vie, par rapport à mon background etc. J'ai eu un gros tournant dans ma vie quand j'avais 9 ans. Je suis passé de la banlieue parisienne à Aulnay-sous-Bois, Sevran, à des petits villages de campagne dans le centre de la France dans l'Indre, et le gap est énorme. La différence m'a sauté au visage. J'ai fait une période au collège. J'ai toujours été bon élève dans les 3,4,5 premiers de la classe, avec des grandes capacités mémorielles, un grand intérêt pour un petit peu tout. Je n'ai jamais été trop matheux, mais en fait j'écoutais quand même parce que je savais que plus tard ça pourrait me servir.

Au lycée, j'ai voulu commencer à entrevoir mon avenir professionnel. Je pensais m'orienter un peu vers la diplomatie ou le marketing, et j'avais des grosses appétences en langue étrangère. Après avoir commencé l'anglais et l'espagnol au collège, j'ai commencé l'arabe au lycée, ce qui a conditionné la géographie de mon lycée, puisqu'il y avait seulement 4-5 lycées à l'époque en France qui proposaient l'arabe littéraire en LV3. Je me suis orienté vers le lycée Augustin Thierry à Blois dans le Loir-et-Cher, donc pas très loin en somme de là où j'ai fait mon collège, et j'ai commencé donc l'arabe littéraire là-bas, avec une seconde générale, une première L, et une terminale L. J'ai eu des très bons résultats au bac, mention très Bien et avec de très bons résultats en arabe, ce qui était encourageant pour la suite.

Du coup, j'ai orienté mon choix de fac par rapport à ça. À l'époque, j'avais déjà observé qu'il y avait des grosses failles en termes d'**orientation** en France, et j'étais un peu déçu de ça parce que je n''ai pas trop de gens qui ont réussi leur vie dans ma famille. Je n'ai jamais vraiment eu de conseils et de support pour me dire, « Justin fait ci, Justin fait ça », donc en fait j'allais un

peu au freestyle quoi. J'ai été un grand déçu du sport parce que j'ai toujours été très sportif depuis tout petit.

Mes grands-parents qui m'ont élevé à l'époque n'ont pas voulu que je m'oriente vers le handball à haut niveau, alors que j'avais un certain bagage et mes entraîneurs convenaient de ce fait-là.

Au collège, j'ai eu des possibilités de percer dans le sport, mais ma mère n'a pas voulu. J'aurais pu aussi faire ça un peu au lycée mais personne n'a voulu. Donc en fin de compte, j'ai toujours été un petit peu déçu du monde sportif et je me suis retrouvé à avoir des bons résultats partout et ne pas savoir quoi faire à l'école.

A la fin je me suis dit : « t'es bon en langues étrangères, poursuis là-dessus on verra ce qui se passera plus tard ».

Donc en 2009-2010, je me retrouve à l'université de Poitiers, qui propose LV3 arabe et j'ai voulu partir sur une LV4 russe. Je suis parti naturellement en LEA- Langue étrangère appliquée en première année de fac avec anglais, espagnol, arabe et russe et tous les autres Unités qui dépendent en fait de LEA que sont le commerce, le droit, le français, l'informatique etc.

Mon cursus universitaire a été stoppé parce que j'ai rencontré la mère de ma fille. J'avais 19 ans et on est tombé très vite amoureux ; elle est tombée très vite enceinte, et les choses de la vie ont fait que j'ai dû quitter la fac très rapidement pour assumer ma paternité puisque on s'est séparé pendant la grossesse. Je savais que je ne pouvais pas rester sur un cursus universitaire, assumer le fait d'être papa et assumer financièrement, moralement, économiquement et socialement le fait d'être papa.

Donc il a fallu que je me réoriente sur autre chose. J'ai mis fin à mes études très rapidement.

Est-ce que tu peux nous parler un petit peu de de ta carrière ensuite, de tes premières expériences et détailler un petit peu ton parcours rapidement jusqu'à aujourd'hui ?

En termes de parcours, c'est là que ça devient un petit peu décousu, puisque je me suis séparé rapidement de la mère de ma fille et il a fallu que j'ai un salaire très vite. J'ai déjà commencé à l'époque de la fac à travailler en tant qu'équipier polyvalent pour une grande marque de grande distribution. J'étais au rayon fruits et légumes. Je charbonnais 25 heures par semaine en plus de la fac et je me suis rendu compte que le travail salarié et le travail, ce type de travail là, n'était pas fait pour moi. Je n'ai pas de préjugé, c'est une de mes règles de vie, mais ce travail-là n'était pas fait pour moi et je ne me sentais pas forcément au-dessus de ça. Je me sentais en dehors de ça, et il fallait que je trouve autre chose. Ça a été ma première expérience salariée, parce que j'ai eu d'autres expériences avant, en étant plus jeune. J'ai eu des bons résultats rapidement, mais ce n'était pas pour pas pour autant que je voulais continuer là-dessus. Il a fallu retrouver un autre travail, je dirais alimentaire, pour assumer ma fille rapidement.

J'ai été conseiller-clientèle. Je vendais des contrats d'assurance par téléphone à des gens qui avaient contracté des crédits dans les 15 dernières années. C'était ma première expérience de terrain-commercial, extrêmement vive et complexe : j'appelais le dimanche Jean-

Christophe, 45 ans, qui avait contracté un contrat Ikea il y a 10 ans auparavant pour un lit payé deux fois et je devais lui vendre une garantie accidents corporels à 8 euros 32 par mois.

C'était très challengeant et j'ai appris beaucoup de choses à ce moment-là. C'était cool. Après, je suis passé en appel entrant pour une plateforme d'électricité en France où en fait je faisais du back-up, du back office : des gens appelaient pour un problème de compteurs ou autre, et je résolvais les problèmes directement sur l'ordinateur. Je me suis rendu compte que ça ne me plaisait pas du tout et il me fallait un plan de carrière à 3-5 ans pour assumer ma fille qui allait arriver dans les six prochains mois. Je me suis orienté vers les forces de l'ordre.

J'ai passé le concours gardien de la paix et c'est un point sur lequel je vais revenir peut-être plusieurs fois pendant l'interview parce que c'est un point très caractéristique de ma vie : c'est que je j'appelle ça la poisse. Elle m'oriente vers les bons choix. En tout cas, j'ai passé les concours d'admissibilité pour être policier, gardien de la paix : j'ai eu 15,5 de moyenne générale et je n'ai pas été pris à l'admissibilité.

Je ne suis pas passé aux admissions pour une raison que j'ignore, qui est extrêmement floue. Pour l'anecdote, j'avais appelé le ministère de l'intérieur pour avoir le bureau des examens et leur demander des comptes, parce que 15,5 de moyenne générale et ne pas être pris aux admissibilités, c'est quand même très étrange. Je me suis rendu compte a postériori que d'autres personnes, avec un nom pas aussi exotique que le mien, avaient été prises avec des notes bien inférieures.

Moi je suis anti-victimisation, je déteste ça. Il faut aller plus loin que ça. Là, j'aurais pu m'apitoyer sur mon sort et me dire, « oui, Justin tu n'as pas le nom qui faut, la tête qui faut » etc. Je ne me suis pas arrêté là et je me suis réorienté. J'ai fait autre chose, la victimisation ça n'amène à rien, Ça ne sert à rien de s'apitoyer et de se dire qu'il y a une fatalité et qu'on ne pourra pas l'outrepasser. Il faut aller au-delà de ça.

Du coup, je suis passé très vite à autre chose. Je me suis gardé 48 heures de déprime et je suis parti après sur l'armée de terre. J'ai passé mes examens, j'ai été pris très rapidement et après l'armée de terre, j'ai enchaîné. J'ai commencé par ce qu'on appelle VDAT, c'est volontaire de l'armée de terre.

En fait, c'est tous les soldats de deuxième classe, dont la légion étrangère, qui sont sur place. C'est très particulier. En plus, on n'était pas forcément cadré comme il fallait. En parallèle, je bossais à la direction des ressources humaines de l'armée de terre, en soldat de la deuxième classe donc tout en bas de l'échelle de l'armée, avec des gens qui étaient très haut gradés. J'ai fait du taf essentiellement administratif. J'ai commencé à voir ma capacité à gérer des choses, des projets. Je suis entré rapidement à L'ENSOA, l'école nationale des sous-officiers de l'armée de terre, pour être sergent. J'ai fait 8 mois chez eux avec tous les modules de formation Je deviens sergent dans l'armée de l'artillerie où j'ai servi l'établissement géographique inter-armée créé sur une base aérienne à Creil, au commandement de l'armée de l'air mais sur un établissement interarmées. Je bossais avec des gendarmes, des pompiers, des militaires de l'armée de terre, de l'armée de l'air et de la marine. C'était très riche à ce moment-là. C'était un travail assez élitiste ; on peut dire parce qu'il y avait beaucoup de conférences, de réunions, de brainstorming et un travail qui était assez technique, assez spécifique.

À l'époque, ma fille avait déjà 1 an et demi, et suite à des déconvenues avec mon ex-compagne, donc la maman de ma fille, il a fallu que je me rapproche de Poitiers, qui est port d'attache, là où est née ma fille. J'ai fait une demande de mutation exceptionnelle pour rejoindre le régiment de Poitiers, le régiment d'infanterie Charlemagne, qui est un des régiments les plus décorés de l'armée de terre.

Je l'ai rejoint très vite sur un poste de chef de chars. J'ai pris un gros risque en faisant ça ; ça a été l'un des gros risques de ma vie parce que je quittais une sphère de réflexion intellectuelle, une sphère de travail très technique où j'avais des possibilités, un certain charme de vie. J'ai renoncé à tout ça du jour au lendemain pour partir dans un monde que je ne connaissais absolument pas, qui est le monde de la guerre, de la mêlée comme on appelle ça techniquement dans l'armée de terre, le monde des chars. Moi, la guerre ne m'a jamais particulièrement intéressé. Ça a été une remise en question et une introspection très compliquées et très épineuses. Mais c'est un choix de vie, c'était pour ma fille que je faisais ça et je me suis dit que j'allais assumer jusqu'au bout.

Je suis arrivé en 2012 du jour au lendemain, dans un environnement que je ne connaissais pas, et il a fallu que je fasse mon trou. Je l'ai fait tant bien que mal. Je suis parti en mission, j'ai fait des choses qui étaient cool, d'autres beaucoup moins, jusqu'au jour où je me suis blessé en mission en 2014. J'étais tête de char, j'ai opéré, et j'ai opéré en opération un tir préparatoire. Je me suis brulé les yeux, j'ai eu 2 ulcères à la cornée ce qui m'a valu en fait d'être catégorisé inapte à être chef de chars, mais encore apte à être soldat. A l'époque, j'avais fait une croix sur le concours officier de l'armée terre. En fait, j'ai tout perdu parce que mon accident a fait que j'ai perdu le concours, j'ai perdu la mission et j'ai perdu mon poste. Je me suis trouvé en huit mois de sergent très compétent (ce sont les notations qu'ils le disent), avec un profil type pour devenir officier, avec des grandes chances de réussir le concours (parce que j'avais cumulé quasiment 12/20 : j'avais déjà beaucoup épaté mes chefs) à, du jour au lendemain, chômeur.

Donc ça fait très bizarre aussi parce que si vous voulez quand on quitte l'armée déjà, pour la réorientation c'est compliqué : il y a beaucoup de spécialités à l'armée, comme la mienne, chef de char, qui n'ont pas d'équivalent dans le civil.

Aujourd'hui, un chef de char dans le civil, ça ne travaille pas en fait. Il y a d'autres spécialités plus techniques, comme frigoriste, comptable, boulanger, coiffeur à l'armée où qu'on peut transverser dans le civil. En revanche, pour moi, c'était mort dans l'œuf et je le savais.

Le deuxième crochet dans ma vie a donc été de me reconvertir professionnellement très rapidement parce que j'ai toujours le couperet de la famille. J'avais ma fille à la maison tous les week-ends et pendant les vacances scolaires. Il me fallait un salaire, un moyen de m'épanouir professionnellement et de subvenir à mes besoins et ceux de ma fille.

Je tombais de très haut.

La page de l'armée devait se tourner et il a fallu que je me réoriente. Je suis parti sur BPJES, un brevet professionnel de l'éducation, de la jeunesse et des sports. J'ai appris le métier de coach sportif dans le fitness. En 2016, j'ai été diplômé avec un brevet d'Etat. Après, il a fallu que je trouve quoi faire. Ça faisait déjà 3-4 ans que je m'intéressais un petit peu au monde

entrepreneurial. J'écoutais beaucoup de Podcasts, j'avais commencé à monter en compétences de manière individuelle sur des outils informatiques, montage vidéo, la communication, le webmarketing et j'ai commencé un peu à toucher à tout. Déjà pendant l'armée, j'avais commencé à lancer quelques business un peu en ligne. Je suis monté en compétences et je suis devenu assez bon dans le coaching, très bon même. J'ai géré deux clubs l'Orange bleue à Poitiers.

En 2018, j'ai démissionné de ce poste-là pour partir en Ile-de-France, alors que je m'étais juré d'ailleurs de ne jamais y repartir. J'y ai géré 2 clubs, cumulant 600-700 mille euros de chiffre d'affaires. Tu dois alors gérer une vingtaine de personnes dans les équipes. J'ai eu une trentaine, une quarantaine de stagiaires peut-être, et là j'ai commencé à me tourner vers le consulting, l'information. Je me suis fait repérer par la référente pédagogique de L3 métiers de la forme à STAPS Orsay, avec qui j'étais en lien puisque j'avais accueilli beaucoup de ses stagiaires en alternance, en formation initiale continue et en stage court.

On a matché. On est en train de travailler ensemble sur plein de projets. Elle m'a accueilli à bras ouverts sur la formation en critiquant positivement les capacités pédagogiques et en y voyant en fait un bagage que je pouvais apporter à ses élèves et ses étudiants. D'ailleurs, je la remercie grandement, j'enverrai cet enregistrement parce qu'elle a beaucoup joué aussi sur la diversification des activités vers le pédagogique. Donc c'est super sympa ; moi, j'adore ça j'adore transmettre, j'adore apprendre, j'adore faire apprendre, j'adore échanger avec des étudiants, des gens qui viennent d'horizons différents, et les amener à plus de compétences et plus de connaissances d'eux-mêmes.

Je suis encore aujourd'hui encore prof à la fac, ça se passe bien. Je suis en train de diversifier un petit peu ça, et du coup j'ai passé la seconde sur du consulting. Donc aujourd'hui, j'apporte mon expertise à des coachs sportifs. J'ai écrit un concept en 2017, qui s'appelle Système Food ou à la base, c'est du coaching sportif. J'ai contribué à créer des postes diététicien-nutritionniste diplômés d'Etat, pour créer des binômes de coach sportif et diététicien pour les gens en perte du poids. Je suis allé plus loin pour aider les coachs sportifs et les diététiciens à augmenter leur chiffre d'affaires, avoir un meilleur emplacement, plus de visibilité etc. Aujourd'hui, je suis un petit peu tout ça : du consulting dans le sport et essayer d'aider les gens à aider encore plus de gens à se sentir mieux, parce que mon objectif en fait, c'est que plus de gens pratiquent du sport, moins ils risquent d'être obèses, sédentaires, des problèmes de santé.

Typiquement j'ai créé un concept, l'année dernière, de garderie sportive : ça s'appelle Move your kids. J'ai créé un endroit dans un centre commercial de Poitiers où j'avais un espace de 100 mètres carrés et on faisait faire du sport aux enfants pendant que leurs parents faisaient les courses. Voilà, promotion du sport, sensibilisation à l'addiction aux écrans, pour éloigner les enfants des écrans, qui ont des troubles d'attention, qui cause un repli sur soi etc.

En fait, tous les moyens sont bons pour passer ce message aux gens et les emmener à pratiquer plus de sport. Je ne veux pas que les gens de haut niveau, je veux que les gens puissent s'épanouir chacun dans son sport, que ce soit un sport dynamique ou moins dynamique, mais je suis conscient des valeurs sportives, conscient de la rentabilité que ça peut avoir au niveau sanitaire et psychologique. J'aimerais, si je pouvais changer le monde et c'est le cas de tous les entrepreneurs, pouvoir passer ce message-là au maximum de gens possible

parce que c'est trop bien. On est encore trop faible là-dessus en termes de stat, en termes de plein de choses : la France peut encore porter des choses là-dessus et j'essaie, tant bien que de mal, de changer un peu ça.

Bravo pour ton parcours : c'est assez impressionnant, tu es passé par plein d'étapes.

Je trouve aussi qu'il est possible de réussir, d'être un entrepreneur à succès avec plein de projets même en ayant arrêté les études et la fac, donc c'est génial.

Est-ce que tu peux justement nous parler un petit peu du milieu d'où tu viens ? Qu'est-ce que faisaient ou font tes parents par exemple ?

J'ai été élevé par mes grands-parents suite à une grosse déconvenue familiale, quand j'avais six mois. Mes grands-parents m'ont récupéré. J'ai grandi entre Aulnay-sous-Bois et Sevran, donc dans un environnement qui, à l'époque, dans le 93 était particulièrement chaud. J'ai énormément de chance parce que mon grand-père était un travailleur acharné : j'ai eu un modèle paternel qui était très bon, pendant neuf ans puisque à mes neuf ans, tout a changé.

Ma grand-mère travaille dans le social. J'avais un environnement assez stable quand j'étais petit et clairement je ne manquais de rien, j'ai toujours eu les premiers ordinateurs, les premières consoles, j'avais beaucoup de jouets, beaucoup de cadeaux et mes grands-parents ont insisté pour que je fasse mes premières écoles dans le privé.

J'ai été scolarisé dans le privé catholique alors que, moi, je n'ai jamais eu de croyance religieuse, mais voilà, c'était une école catholique très réputée.

J'ai été mis là-bas ; ça me permettait en fait de voir autre chose que la banlieue et que mes grands-parents s'assurent que, même si je pratiquais le handball à Aulnay, j'aie au moins une scolarité dans un environnement très stable, très sain etc. C'est vrai que là-bas, c'est quand même très bien fréquenté

J'ai vite commencé à pratiquer du sport en compétition dans le handball avec pleins d'autres personnes et ça a été aussi un certain bagage éducatif, parce que c'est vrai que le sport, je trouve que ça apporte beaucoup, et cela permet de prendre conscience de plein de choses.

A mes neuf ans, j'ai connu le suicide de mon grand-père, que je croyais être mon père en fait, le seul papa que je n'ai jamais eu. Là, on m'a appris en fait que ma grand-mère n'était pas ma mère, que mon grand-père n'était pas mon père mais bien mon grand-père et que, en fin de compte, j'avais une maman que je ne connaissais pas et qu'elle allait arriver à l'aéroport Charles-de-Gaulle dans quelques heures.

Ma vie a basculé, j'ai été déscolarisé après, pendant un an et demi, parce que ma mère arrivée de Corse à ce moment-là n'avait aucune légitimité à mon égard ni en droit ni dans les faits. Elle m'a kidnappé du jour au lendemain pour qu'on reparte ensemble sur de nouvelles bases.

Donc j'ai été déscolarisé pendant un an et demi : je ne suis pas allé à l'école à ce moment-là, on était en cavale policière parce que c'était un kidnapping avéré.

On était obligé de bouger tous les 15 jours un peu partout en France, sur le continent et en Corse. A l'époque, ma mère fréquentait quelqu'un qui était chef d'entreprise en Corse et qui avait des activités plus ou moins légales. J'ai donc très vite été mouillé dans l'illégalité, dans l'argent sale, plus tard dans la drogue. Même ma mère a un bagage pénitencier assez large : elle a fait 4 ans de prison. Mon père géniteur, que j'ai rencontré quand j'avais 14 ans, fait de la prison aussi ; son frère a fait du trafic d'armes sur Grenoble. Bref, rien ne pouvait laisser prédire que Justin pouvait réussir sa vie. Honnêtement, aujourd'hui, je parle de réussite et je suis là pour ça et je te remercie pour l'écoute, et si je peux un maximum faire prendre conscience aux auditeurs de leur valeur, je le ferais avec grand plaisir. Aujourd'hui, je n'ai aucune prétention : je ne suis pas riche, je suis riche de qui je suis en fait. Je trouve que ma première réussite est d'être le papa que je suis aujourd'hui, d'être l'ami que je suis, d'être le grand frère que je suis, d'être le fils que je suis, le salarié que j'étais, le chef d'entreprise que je suis aujourd'hui, parce que je trouve que je suis une personne profondément bonne et rien ne laissait présager de ce que j'allais pouvoir devenir.

J'ai toujours eu un background très compliqué à part mes 9 premiers années où vraiment, j'ai eu un environnement très stable et ou si ça avait continué comme ça, j'aurais certainement fait des grandes études. Ce n'est pas pour autant que j'aurais été épanoui mais j'aurais eu au moins un cadre académique beaucoup plus stable et beaucoup plus dynamisé, parce que mes grands-parents, même si eux avait quitté l'école très tôt et travaillé très tôt, je pense qu'ils auraient surfé en fait sur le fait que j'étais très bon élève et que j'aurais pu faire de grandes choses dans les études. Mais la vie a été toute autre et depuis l'an 2000, symboliquement, ma vie a été décousue, entre la cavale policière, le kidnapping, entre la déscolarisation, le fait de ne pas avoir d'amis, le fait que ma mère n'était pas vraiment ma mère non plus : se retrouver mère du jour au lendemain, elle ne savait pas me faire à manger, elle ne savait pas me punir. Enfin c'était une catastrophe en fait.

Ce que je raconte très souvent, c'est que ma maman, avant mes 16, elle n'avait jamais fait de crêpes. Une maman ça fait des crêpes ; moi, jusqu'à mes 16 ans, je n''avais pas de crêpes, j'allais chez mes amis pour avoir des crêpes. Ma mère, voilà, c'est très compliqué. On a suivi une thérapie collective pour qu'elle puisse avoir un papier et ma garde officielle en 2002 donc deux ans après.

On a commencé à aborder plein de choses en matière éducative. Elle a commencé à devenir maman mais c'était en quelque sorte trop tard pour moi : j'avais déjà grandi et déjà à cet âge-là, à 11 ans, j'en faisais déjà 15-16-17 (j'ai toujours fait plus vieux parce que j'avais une certaine ouverture sur les choses). J'ai vite compris que j'étais une personne qui avait été élevée dans le mensonge, dans la trahison. Et jusqu'à très tard parce que, si on revient un peu plus tôt à cette interview, j'ai noté que l'on s'est séparé avec ma compagne et du coup, c'est aussi une trahison. Jusqu'à aujourd'hui, je subis des trahisons et en fin de course vraiment rien ne pouvait présager ça et j'ai voulu aller au-delà du déterminisme culturel, affectif, économique parce que je provenais de la banlieue et j'ai voulu outrepasser ça, parce que pour moi un seul truc marche : c'est la volonté de ce qu'on veut faire. Je me suis dit : « Justin, il y a 2 possibilités : devenir la personne que tu veux devenir et te donner moyen de le faire ou accepter les comptes-rendus des psychologues qui m'avaient vu à l'époque et qui disaient que j'allais finir en prison, que j'allais violer des gens ou que j'allais me suicider ou bien devenir quelqu'un de peu fréquentable comme ma mère à l'époque, comme mon père ; comme quelqu'un qui va

arrêter l'école, qui ne va pas assumer sa fille, qui ne va pas avoir de travail, qui va voler de l'argent aux gens, et qui ne sera pas fréquentable. C'était inacceptable pour moi. Je voulais devenir quelqu'un et créer un empire, que ce soit un empire affectif, comme un empire business, professionnel pour créer des emplois, pour aider les gens, et pour montrer aux gens que l'on peut arriver du fin fond des enfers, que l'on peut quand même devenir quelqu'un de profondément bon, avoir la volonté de vouloir changer les choses et aider un maximum de gens, parce que aujourd'hui on a des problématiques de confiance en soi, d'ego : toute la société a pris une dérive qui n'est pas bonne, fondée sur l'apparence, alors que la vraie valeur des gens, on l'oublie en fait. Moi, si on se croise demain, je suis grand, je suis chauve, je suis métis, j'ai une barbe, j'écoute du rap, je suis addict à la muscu. C'est un truc qui ressort tout le temps dans ma vie : je ne suis pas ce que je semble être, et ça c'est aussi un truc que je trouve super intéressant que de jouer un peu avec les préjugés des gens, de les amener à changer d'avis. J'ai une boîte à secrets qui contient des lettres d'ex compagne et d'ex-copine, des lettres de gens que j'ai mentorés dans ma vie, donc des gens qui m'ont suivi en exemple, des simples collègues de travail, des stagiaires… Ce qui en ressort, c'est que je suis quelqu'un de hors du commun. C'est la raison pour laquelle sur mon Facebook et sur mon Instagram mon mot d'ordre, c'est « be different » : soyez différents, parce qu'on peut avoir un fond complètement différent de ce qu'on dégage à l'extérieur.

J'en ai assez des pseudo influenceurs qui n'influencent qu'en mal et qui ne montrent que des côtés négatifs de la vie ; j'en assez du matérialisme alors que, pourtant, je suis le premier à vouloir de l'argent mais pour pouvoir en faire quelque chose. L'argent n'est pas une fin en soi. L'argent, c'est un vecteur qui permettra d'accéder à un truc que personne n'a pu m'offrir dans la vie : le bonheur. Les gens ont été incapables de m'offrir du bonheur, donc comme je n'ai pas été foutu de trouver du bonheur et de l'amour chez les gens, je vais trouver du bonheur et de l'amour autre part, avec l'argent, avec les belles voitures, avec les beaux voyages, avec les belles personnes etc. Mais l'argent est un moyen, ce n'est absolument pas une fin. Tous les gens qui vous diront que l'argent c'est une fin, c'est faux. Il ne faut pas s'arrêter là-dessus, il faut se faire son propre avis. L'ambition, c'est très bien, à condition qu'elle soit justement conditionnée et motivée par autre chose. Moi, je suis ambitieux parce que justement, j'ai l'impression de devoir prouver des choses aux gens alors que je suis le premier à dire que c'est une erreur. Mais je veux quand même prouver des choses aux gens ; je veux leur montrer la valeur et je veux qu'ils soient reconnaissant de ça. Ma vie est une quête de reconnaissance.

Il y a beaucoup d'éléments dans ce que je vous transmets actuellement en interview. J'ai encore une fois j'ai beaucoup de choses sur le cœur et dans la tête par rapport à ce parcours-là. Je trouve que j'ai beaucoup de choses à faire dans la vie. C'est aussi un conseil que je donnerais aux gens qui peuvent écouter ce podcast c'est de ne jamais vous décourager : ne laissez jamais personne vous dire que vous n'êtes pas capable de faire quelque chose ; ne laissez jamais les gens vous rabaisser : vous avez une valeur qui vous est propre. Peut-être que vous n'en avez même pas conscience : commencez par prendre conscience en vous. J'ai une petite fille, qui a 9 ans. A la maison, tous les soirs, je lui fais un speech de motivation depuis qu'elle est née : tous les soirs, dans le lit, je lui dis que c'est une fille merveilleuse, qu'elle doit être consciente à quel point elle est belle, et à quel point elle ne doit pas laisser qui que ce soit la rabaisser. Aujourd'hui, il y a beaucoup de personnes dans le marché de la séduction et le marché sentimental. J'aimerais que ma fille évite ces gens-là, qui vous rabaissent, qui ont des ondes négatives. Tous ces gens qui ne croient pas en vous, écartez-les et si vous êtes le

seul foutu indécis sur cette terre à pouvoir croire en vous, he bien soyez le seul. Ce n'est pas grave, allez-y coûte que coûte et soyez buté s'il faut, mais si vous avez un objectif, allez le chercher et ne permettez pas qu'on vous rabaisse. Il y a un film qui parle de ça : c'est « À la recherche du bonheur » avec Will Smith, où Will Smith dit à son fils, sur le terrain de basket, qu'il n'arrivera pas être basketteur et après il s'en veut grave ; il dit : « pardon, j'étais idiot de te dire ça mais ne laisse jamais personne te dire que tu ne pourras pas le faire ». Je ne sais pas si vous la connaissez la série « Lost ». A l'époque, elle avait cartonné : il y a un personnage extrêmement important qui était charnière de cette série qui s'appelait John Locke. Locke, c'est un philosophe empirique, je suis un grand fan de la philosophie parce que j'avais un excellent prof à l'époque en terminale, d'ailleurs je lui enverrais ce podcast, en petit clin d'œil.

En fait, John Locke dans cette série-là lui aussi dit ça. C'est un mec qui est handicapé ; quand il arrive sur l'île, il n'est plus handicapé pour un miracle du ciel. Il avait plein de business à lancer mais il prenait que des rejets par des banques et des indépendants parce que les gens lui disaient : « monsieur, vous êtes handicapé. Vous ne pouvez pas faire ça ». Et lui de répondre « Ne me dites pas ce que je ne peux pas faire ».

Vous avez votre cerveau, vous avez votre cœur. Ne faites pas preuve d'attentisme et de passivité. Vous avez tout ce qu'il vous faut, n'attendez pas que Dieu ou qu'une autre occasion se présente pour pouvoir faire les choses. Vous avez tout ce qu'il vous faut, vous avez un cerveau et même s'il vous manque un bras, ce n'est pas grave. Regardez les paralympiques, vous allez voir avec un bras, on fait des merveilles.

Merci beaucoup Justin. En tout cas ce qui est sûr c'est que tu fais preuve d'un très grand enthousiasme et ça fait vraiment plaisir à entendre.

Est-ce que tu avais des personnes dans ton entourage qui t'ont aidé à prendre l'ascenseur social, à réussir ? Est-ce qu'il y a eu peut-être des profs, des amis ou d'autres personnes ?

C'est une excellente question qui va rejoindre un point essentiel. Pour moi, on a tous notre conception de la vie. Pour moi, la vie c'est des rencontres. Je pense profondément que les gens que vous rencontrez vont influencer votre vie, alors en bien ou en mal ce sera à vous de bien choisir de vous entourer, de sélectionner votre environnement et le catégoriser parce qu'une personne peut vous apporter de très bonne vibes, d'un point de vue émotionnel, et de très mauvaises économiquement, donc ça ce sera à vous de catégoriser votre environnement. Mais oui, j'ai rencontré des personnes magnifiques et en fait j'en parlais encore hier soir avec ma meilleure amie. Je suis quelqu'un de très sensible ; pourtant encore une fois, quand on me voit on ne me croit pas. Je fais 1m86, 86 kilos, 87 actuellement. J'écoute du rap et on se dit : « il est chauve, barbu, il n'est pas sensible ce gars-là ». Non en fait je suis très sensible du fait de mon vécu, de mon passé. On m'a toujours fait du mal et je sens une sorte de sensibilité chez moi qui ressort fréquemment, notamment par la musique. J'ai rencontré des gens dans ma vie qui étaient absolument extraordinaires et vraiment au sens propre, parce qu'ils m'ont apporté quelque chose de pas ordinaire. Alors, il y a des profs : les profs aujourd'hui, moi je suis en contact permanent ou de manière plus rare avec 3-4 professeurs que j'ai eus dans ma vie dont un prof de philo, dont un prof d'espagnol que j'adore, dont un prof d'histoire que j'avais au lycée qui était génial, qui est passé à « Questions Pour un champion ». C'était un gauchiste convaincu et il m'a apporté une vision de l'histoire particulière et je ne le remercierai jamais assez… Une prof de français aussi au lycée que j'ai

adorée, qui était d'une sensibilité hors du commun. Il y a aussi des gens plus dans le business, qui m'ont apporté des points de vue, une sorte de mentoring et des points de vue très spécifiques. J'ai eu des rencontres affectives, déjà mon ex compagne qui m'a apporté le plus beau cadeau de la vie qui est ma fille. Aujourd'hui, on est en contact très particulier, comme tous les couples qui se séparent, mais ça a été aussi quelqu'un qui m'a apporté des choses particulières et encore aujourd'hui en fait on vit avec ça. J'ai une ex qui m'a également énormément aidé parce que j'étais à la rue à ce moment-là, parce que j'étais en pleine reconversion professionnelle, J'allais rentrer à l'armée, je m'étais blessé… Enfin bref, c'est très compliqué. Elle a été là pour moi. J'ai mes meilleurs amis que je connais depuis ma deuxième vie, depuis que j'ai douze ans. C'est vraiment mes amis d'enfance que j'ai dans ma vie depuis très longtemps et qui font partie de moi, avec qui j'ai échangé plein de souvenirs, des vacances. C'est génial d'avoir ce petit repère-là. Et j'ai ma fille. Inconsciemment, elle me booste énormément, donc c'est aussi quelque part une certaine rencontre qui me permet de vivre ma vie, d'une certaine manière. Après dans le business, j'ai eu très récemment une rencontre incroyable qui - pour ne pas la citer - est dans les cinquante plus grandes fortunes de France, avec un groupe qui pèse plus d'un milliard d'euros avec un chiffre personnel à plus de 300 millions d'euros. Je l'ai rencontré pendant plusieurs minutes et justement, moi qui désire avoir beaucoup d'argent et qui désire monter un empire financier et un empire économique, ça m'a permis de pouvoir voir ce qui existait. J'ai eu en face de moi quelqu'un qui pesait financièrement très, très lourd, qui savait ce qu'il voulait, qui savait ce qu'il ne voulait pas. J'ai eu un exemple de ce que je pouvais devenir.

Et en fait ce genre de rencontre, ça permet de réajuster un peu son curseur, parce que, encore une fois, quand on devient riche du jour au lendemain, on peut perdre la tête, mais quand on construit quelque chose, je pense qu'on a la tête froide et justement on a un pouvoir décisionnaire, on sait où on va aller. Ces rencontres-là sont importantes. Aujourd'hui, grâce à internet, on peut même rencontrer des gens virtuellement ; on peut même mieux les connaître que des gens qu'on fréquente tous les jours, et ça c'est assez pratique. Moi qui écoute des podcasts, qui suit des incubateurs de Start-up depuis très longtemps, qui a rencontré beaucoup de personnes dans le cadre de mes business, j'ai voulu lancer une salle de sport, lancer un restaurant, j'ai voulu lancer plein de trucs. Des refus bancaires, j'en ai pris une vingtaine, mais vraiment une vingtaine au sens propre. Durant tous ces rendez-vous, je voyais des banquiers qui m'ont dit non. C'est aussi les rencontres qui ont aiguillé mes choix, et en fait ces mecs, ils étaient à la base conditionné par leur poste, et par ce qu'ils devaient faire. Alors est-ce que c'était parce que mon projet ne tenait pas la route ? En fait, les mecs m'ont rendu service. Aujourd'hui, j'ai 29 ans et je me rends compte que je pense de projet en projet et la probabilité que ça éclate et que ça déchire tout, augmente de jour en jour. Je travaille avec des personnes toujours plus qualifiées, toujours plus compétentes qui ont un réseau toujours plus grand, et là j'ai atteint mon paroxysme et j'ose espérer que dans pas très longtemps, je vais enfin pouvoir m'éclater avec un très grand groupe, monter une super startup et changer la vie de millions de personnes et ça, c'est grâce à mes rencontres, voilà.

C'est génial. Tu as parlé des défis auxquels tu as dû faire face, mais est-ce qu'il y en a spécifiquement auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine, et si oui, comment les as-tu surmontés ?

Alors comme je disais, je suis anti-victimisation, mais c'est vrai qu'à un moment donné, il y a des choses qui sont factuelles et des choses qu'ils ne sont pas.

Si on se rencontrait en soirée, par exemple, on ne croirait pas que je viens de la banlieue parisienne, parce que mes grands-parents ont eu la sagesse d'esprit de me mettre dans le privé rapidement à l'école et étonnamment, je le dis avec un certain sourire. Le seul bagage du 93 que j'ai, c'est le fait de savoir se battre et le fait d'écouter du rap ; je suis un grand fan de Booba, depuis que je suis tout petit, j'ai été élevé et j'ai grandi sur du Booba. C'est en fait le seul héritage que j'ai, outre l'héritage culturel du fait de préjugés et de traîner avec des Juifs, avec des Noirs, des Arabes, des Chinois. Ça ne me posait aucun problème ; aujourd'hui, je n'arrive pas à comprendre que ça puisse poser problème aux gens, qui n'ont jamais croisé des juifs d'Arabes, de Noirs etc.

C'est un problème politique, plus qu'autre chose en fait mais pour être tout à fait honnête, je ne crois pas avoir eu des difficultés dans ma vie à cause de ça.

Les difficultés que j'ai eues ont été des difficultés relationnelles parce que c'était très dur pendant longtemps d'avoir des amis ; des difficultés professionnelles, parce que oui c'est vrai que tu as des délits de faciès qui se mettent en place. Quand j'ai passé mes examens pour être gardien de la paix, quand j'ai passé la préparation aux concours pour être officier à l'armée, j'ai eu un entretien avec un de mes chefs : j'avais 12 de moyenne générale. Il m'a dit que ce n'était assez, alors que la moyenne du concours c'est 8. Je l'ai regardé d'un air « vous vous foutez de moi ou quoi ? » J'avais 4 points en plus en préparation alors que j'avais composé mes devoirs sans internet, au Sénégal, en Côte d'Ivoire, en Guinée, dans des conditions déplorables. 12 de moyenne générale. J'avais anglais, espagnol avec des coefficients de dingue. Moi, je suis trilingue donc je l'aurais eue cette admissibilité. A l'oral, c'est encore autre chose, mais je pense que s'il y a eu délit faciès, c'était moment-là. Après, je me suis blessé. C'est le film de ma vie où j'ai été contraint de faire autre chose.

J'ai eu aussi des difficultés professionnelles pures sur les investissements. J'ai voulu ouvrir un club sportif nouvelle génération en 2017, avec une carte diététique à l'intérieur. J'ai pris 9 refus bancaires en 2018. En 2019, j'ai voulu racheter le club dont je m'occupais. Il coûtait 40 000 euros. J'ai demandé 40 000 euros à la banque, après avoir obtenu plusieurs refus bancaires sur un prêt de 100 000 euros. J'ai demandé à la fin 40 000 euros avec un soutien de la BPI et d'initiatives 77, et on m'a dit « non ». Ce sont des choses qui n'arrivent jamais si tu sondes autour de toi. Demander 40 000 euros à une banque pour racheter un club sportif qui est dans le positif, ça n'arrive pas ; moi, on m'a dit non. Donc ce n'était pas pour moi ce truc-là.

Alors est-ce que c'est dû à mon background que personne ne connaît, et qui est ressenti inconsciemment ? Peut-être… Je ne sais pas…Je suis quelqu'un d'enthousiaste, de très actif, de proactif. Je suis un moteur pour les gens et même pour moi, quand je me vise quelque chose, j'y vais et je ferme les yeux pour visualiser toutes les contraintes, toutes les barrières d'entrée-sortie qui me semblent largement surmontables. « Impossible is nothing » : c'est vrai. Il y avait un truc que j'avais vu passer sur Facebook sur un post, il y avait marqué impossible en français : quand tu prends « impossible » en fait, tu peux le décomposer en « im », plus loin « possible ». En fait, même ce mot n'a pas de sens parce que impossible dit que tout est possible en fait, donc moi je suis parti de cette miette qui pense que tout est possible,

avec du temps et de l'engagement. Je pense que tout est surmontable si vous êtes conscient - et là je parle aux auditeurs - , si vous pensez que votre background, votre environnement de banlieue, de familles monoparentales…

Je suis parti d'un village de campagne où j'étais le seul noir. Tout ça en fait ça n'existe que si vous y croyez ; c'est un peu comme les peurs, ça n'existe que si vous y croyez. Si vous êtes convaincu que vous partez avec un désavantage et un handicap, vous vous tirez une balle dans le slip c'est évident, mais partez en conditions de réussite, dites-vous que votre environnement, votre passé ne constituent rien et que les gens en face de vous ne peuvent pas le voir.

Faites un travail sur vous. Moi, je suis en train de bosser sur un business pour améliorer le capital confiance des gens. Faites un travail sur vous, augmentez votre capital de confiance et allez-y en vous disant que vous avez des choses à apporter, que ce soit pour avoir un job, pour avoir une augmentation, pour avoir une un poste à responsabilité, pour la séduction… Vous voyez quelqu'un dans la rue, allez voir, n'ayez pas peur du « non ». La pire des choses, c'est le regret, donc là-dessus, pour moi, mon background, ma banlieue parisienne c'est une force et quand vous l'envisagez comme une force, ça le sera.

Tu as même répondu à ma dernière question ; c'était : est-ce que tu avais des conseils à donner à nos auditeurs et tu en as déjà donnés. Tu veux peut-être en rajouter ou c'est bon ?

Croyez en vous, ne lâchez pas les bras. La vie est dure. L'exemple que je prends, c'est quand on est célibataire : quand on est célibataire et qu'on branche une nana ou un mec, on se prend des râteaux parce qu'il y a une espèce d'environnement qui se met en place qui fait que l'on sent que l'on est en recherche de quelque chose. Et comme par hasard, quand on trouve quelqu'un dans notre vie, là on a du succès ; c'est la loi des séries. Il faut y croire. Croyez en vous et c'est la loi des séries : si vous êtes dans une logique positive d'avancer, la réussite ne dépend que de vous-même. En fait c'est la première question que j'ai posée à Fabien. La réussite ne dépend que de vous. Si vous pensez avoir réussi votre vie parce que vous avez atteint votre niveau financier désiré, si vous avez votre femme et trois enfants, si vous avez réussi à vous marier etc. Tant mieux tant mieux, la réussite c'est interpersonnel.

Arrêtez de vous comparer, arrêtez d'être complexé par tous ces influenceurs, ou tous ces gens qui manquent une partie de leur vie. J'en connais des influenceurs qui en vrai ont une vie super emmerdante. Arrêtez de croire qu'ils ont une vie de rêve, ce n'est pas vrai.

Ne vous comparez pas, vivez votre vie. Il y a deux questions qui sont bonnes pour vous et je vais vous les donner.

La première question : qu'est-ce que je veux faire ? Où je veux aller ? Quel est mon objectif ? Répondez-y. Si c'est avoir un camping-car, rouler en X6, ça c'est le mien ; si vous voulez avoir un nouveau job, avoir une augmentation, trouver une femme, trouver un homme, vous reconvertir dans telle religion, faire du yoga, c'est votre objectif. Il peut y en avoir plusieurs, mais il faut les lister, qu'ils soient clairs pour vous et qu'ils vous apparaissent comme évidents.

Question numéro 2 : qu'est-ce que je suis prêt à mettre en place pour y arriver ? Quel moyen suis-je prêt à capitaliser pour y parvenir. Ce sont les deux seules fichues questions auxquelles

vous devez répondre. Quand ça ne va pas dans vos têtes ou quand ça va bien, ces 2 questions : où est-ce que je vais et qu'est-ce que je suis prêt à mettre en place ? Si moi demain je veux avoir une baraque à La Rochelle, ça me coûte 400 000 euros, il faut aller chercher 400 000 euros.

Qu'est-ce que je suis prêt à faire pour 400 000 euros ? Il faut que je travaille, oui mais il faut que je travaille H24 ; il faut que je fasse des concessions sur ma famille. Si demain je veux avoir un poste à la Réunion, il faut que j'oublie mes amis, il faut que machin, il faut que truc… Tout ça, ça dépend de vous, de la réponse à la première question. Donc définissez vos objectifs : ils peuvent être plus ou moins grands au niveau de votre avancement dans la vie ; ça peut être de tout petits objectifs : arrêter de fumer, c'est un objectif, Qu'est-ce que je suis prêt à mettre en place pour arrêter de fumer ? Est-ce que je suis conscient que si j'arrête de fumer je prends du poids ? Ça c'est une hypothèse non négligeable. Est-ce que je suis conscient de ça et, du coup suis-je prêt à faire plus de sport à faire un effort sur la bouffe, etc. ?

Ces 2 seules questions, gardez-les en tête et si je peux vous donner un conseil super important : quand votre objectif ? Vos objectifs sont définis ? Affichez-les chez vous. Mettez-les en fond d'écrans dans vos smartphones, mettez-les en fond d'écran sur l'ordinateur de bureau et de travail, mettez-les en post-it dans votre chambre, dans votre boite aux lettres, dans votre cuisine : mettez-les partout. Il faut que votre objectif, dès lors qu'il est vraiment important pour vous et qu'il définit une sorte de progression pour vous, et d'ascenseur social justement, il faut que ce ça devienne une obsession.

Comme je dis en anglais « obsession is the key » : pensez-y matin, midi et soir. Il faut que votre environnement l'accepte. Si vous avez une femme, des enfants, vous êtes marié, pas marié, il faut que les gens acceptent. Ce sont vos choix de vie et comme je dis un peu brutalement, quand même, pardon mon expression un peu grossière : on est né tout seul comme des cons et on meurt tout seul comme des cons, et ça c'est la vérité. Vous avez une vie à faire et le plus important, c'est justement comme je disais tout à l'heure, la recherche du bonheur.

Donc si vous n'êtes pas heureux, ça ne marchera pas ; si vous n'êtes pas heureux personnellement, émotionnellement, économiquement, socialement, religieusement, spirituellement ça ne marchera pas.

Faites votre quête du bonheur ou demi-bonheur au moins à votre niveau et après, acceptez d'être entouré. Il y a trop de gens qui sont en couple alors qu'ils ne sont pas prêts à être en couple ; trop de gens qui font des enfants alors qu'ils ne sont pas prêts à avoir des enfants ; trop de gens qui montent des business alors qu'ils ne sont pas prêts à monter des business. Quand on a 40 000 euros de côté, ce n'est pas pour autant qu'on doit monter un business. On va d'abord développer ses compétences et son savoir être, on doit être sûr de pouvoir apporter des choses, de pouvoir gérer son business, de pouvoir mettre en relation, de communiquer etc, Quand on gratte un ticket de bingo et qu'on gagne 100 000 euros, on n'est pas prêt pour ça, donc avant d'avancer à tout le monde, on réfléchit un petit peu et on crée des stratégies pour pouvoir gérer sa nouvelle vie.

Faites toujours preuve d'assiduité et de conscience de vous-même et avant de passer à autre chose, avant d'étaler votre vie, on parle d'un équilibre de vie. Il y a beaucoup trop de gens qui

le font à tort, et ça finit mal. Je ne parle pas des suicides où là ça finit vraiment mal ; je parle de burn-out, je parle de dépression etc. Ça, c'est à cause de gens qui ne gèrent pas leurs sentiments et qui ne gèrent pas leur vie parce qu'ils vont trop vite, ou parce qu'ils arrivent par procuration.

J'ai cité Idriss Aberkane qui est quelqu'un de contestable, de controversé mais qui a été très bon sur sa conférence. Il dit qu'il y a deux types de pouvoir, le pouvoir qu'on a sur nous-même, et le pouvoir qu'on a sur les autres : si vous n'avez pas de pouvoir sur vous-même, qui a du pouvoir sur vous ?

Votre environnement, les autres, là-dessus, il faut être formel. Si vous avez des gens dans votre environnement qui vont profiter de votre vie, votre situation et qui vont influencer vos choix par rapport à ce qu'ils veulent, ce qu'ils souhaitent que vous deveniez en fait, c'est la fin. Parce que à 65 ans, lorsque l'on vit par procuration, on meurt avec des regrets et c'est super dommage. Moi, dans le cadre de mes coachings sportifs, j'encadre beaucoup de seniors donc aux de-là de 65 ans Il y a beaucoup de gens qui ont des regrets. C'est vraiment dommage parce que c'est beaucoup plus compliqué de changer les choses que quand on a 20-25-30-35-40 ans. Il n'est pas trop tard, vous pouvez changer les choses, mais il faut que ça vienne de vous. Il faut que vous sachiez exactement là où vous voulez aller, ce que vous voulez faire et avec qui vous voulez le faire.

Un grand merci Justin, pour ton temps et cette interview. J'ai bien aimé la conclusion : on est à la recherche du bonheur et la réussite, c'est la quête du bonheur. C'est une très belle conclusion. Merci beaucoup.

Avec grand plaisir, merci beaucoup.

Yasmine, prof de SES, a eu une scolarité difficile et a rebondi

Bonjour Yasmine. Peux-tu te présenter ? Qui es-tu et que fais-tu dans la vie ?

Bonjour, je m'appelle Yasmine. Je suis professeur de SES, donc des sciences économiques et sociales au Lycée.

Est-ce que tu peux me dire d'où tu viens ?

Alors, initialement je viens de Bondy, donc c'est une ville dans la banlieue plutôt nord de Paris. Donc dans le 93, et actuellement, je vis dans le 94.

Au niveau de tes études, comment ça s'est passé au collège, au lycée, puis après dans les études supérieures ?

Alors au collège, ma scolarité a été un peu difficile, en cinquième et quatrième, jusqu'à ce que certains professeurs me menacent de la section professionnelle, donc d'une impossibilité de passer en voie générale s'il n'y avait pas de notes suffisantes.

Ce qui a été un véritable déclic puisque, en troisième, j'ai commencé à étudier dans les matières où j'étais très nulle, que j'avais complètement abandonnées.

Donc cela m'a permis d'accéder à la seconde générale, et en seconde générale je n'ai pas pu avoir la filière que je voulais pour passer en première ES. En SES, ça ne s'est pas très bien passé la première année.

J'ai décidé de redoubler, même si j'avais la possibilité de faire appel et que, apparemment, d'après l'équipe pédagogique, si j'avais pris cette possibilité-là, j'aurais pu passer directement en première.

Mais finalement je me suis dit qu'il valait mieux faire une bonne seconde et reprendre sur de bonnes bases.

Donc ce que j'ai fait, c'est que je suis passée ensuite en première ES et en terminale ES, et j'ai obtenu mon bac du premier coup. Puis dans la logique et surtout en suivant le parcours des cousins qui avaient fait la même chose, j'ai intégré une licence en économie et gestion.

D'accord, et après la licence en économie gestion, tu as fait quoi ?

Alors la licence en économie gestion, ça ne s'est pas très bien passé. J'ai mis du temps à l'avoir, puisque, on pense que la logique après une terminale ES, ce serait de se diriger vers une licence économie et gestion, mais en fait on se rend compte rapidement qu'on fait beaucoup de maths et donc un profil S s'en sort finalement beaucoup mieux qu'un profil ES.

J'ai mis quand même cinq ans à avoir ma licence, alors que normalement on doit l'avoir en 3 ans, sachant que j'ai fait une pause liée à ces échecs redondants. Je suis partie un an en

Australie, pour essayer de retravailler sur mon projet professionnel. C'est en tant que fille au pair qu'une famille m'a donné la possibilité d'avoir un poste d'initiation au Français dans des écoles. Je me dirigée vers l'enseignement et donc avec ce nouveau projet en tête, je suis revenue. J'ai terminé ma licence et j'ai intégré du coup un master MEEF (c'est les métiers de l'enseignement et du professorat).

J'ai intégré ce master que j'ai eu en 3 ans vu qu'après le master, on doit passer un concours, et donc c'est le concours qui m'a posé un petit peu problème.

D'accord, et ça fait combien de temps maintenant que tu es enseignante ?

Alors ça fait un an maintenant.

Donc pour l'instant c'est encore un peu nouveau, tu commences à faire ton expérience.

Oui c'est ça.

Est-ce que tu peux nous parler un petit peu de ton milieu d'origine ? Ce que faisaient ou font tes parents par exemple ?

Alors ma mère était initialement femme de ménage, et mon père ouvrier.

Puis petit à petit, ma mère a eu comme une petite mobilité, on va dire une mobilité ascendante, puisqu'elle est passée de femme de ménage à artisan, à son compte et mon père est toujours resté ouvrier, voilà.

Merci. Qu'est-ce que c'est que l'ascenseur social pour toi ? Et comment s'est-il exprimé dans ton cas ?

Alors l'**ascenseur social**, je n'ai pas de définition claire à vous proposer puisque pour moi ce n'est pas un fait social, c'est plutôt un terme qui a émergé à travers la presse et c'est plutôt un terme journalistique. Mais à travers l'**ascension sociale,** on pourrait imaginer une espèce d'ascenseur qui vous permettrait finalement d'accéder à tous les étages, en visant l'étage le plus haut, tout simplement en appuyant sur un bouton.

Et finalement penser cela, je pense que c'est un peu avoir une vision erronée de ce qui se passe réellement au sein de la société puisque finalement on se rend compte que pour viser l'étage le plus haut, on va plutôt devoir passer par les escaliers, et à chaque escalier, rencontrer un obstacle qu'on va devoir éviter ou une clé qu'on aura pour ouvrir la porte de l'étage supérieur etc…

On se rend compte aussi souvent que, malgré tous les efforts et tout ce qu'on peut finalement nous donner, toutes les possibilités qui s'offrent à nous, il y a certains étages qui resteront bloqués plus longtemps que si on avait pris l'ascenseur et si on était monté directement à l'étage visé.

Est-ce que tu penses que dans ton cas tu as quand même un petit peu pris l'ascenseur social ou au moins que tu as une mobilité sociale ascendante ?

Alors oui complètement j'ai vécu la mobilité, cette fameuse mobilité ascendante, puisqu'aujourd'hui je fais partie des catégories socioprofessionnelles supérieures, alors qu'initialement mes parents étaient ouvriers et puis petite mobilité de la part de ma mère mais, oui j'ai clairement vécu une ascension sociale. Je pense que cette ascension sociale elle est possible, mais elle reste mineure.

Est-ce que tu as dans ton entourage des personnes qui t'ont aidée justement à cette mobilité sociale ascendante ? Peut-être des profs, des parents, des amis, des personnes que tu admirais ?

Oui complètement. Déjà tout simplement ma famille, et à commencer par ma mère, pour qui l'école était très importante et notamment les diplômes. De par sa condition sociale, elle n'a pas pu faire les études qu'elle aurait voulu, du coup elle a profité finalement de son rêve à travers moi.

Et aussi mes grands cousins qui ont réussi : soit ils sont tradeurs, soit ingénieurs en informatique etc. Du coup, c'est vrai que l'entourage permet finalement de s'identifier et de donner des moyens en se mettant dans la tête que finalement, c'est possible.

Ensuite concernant les professeurs, oui alors on ne se rend pas bien compte quand on est prof, mais finalement le statut du prof, c'est cette capacité à nous encourager, à oublier certaines choses du passé quand ça s'est mal terminé. Ça peut avoir un effet d'élan sur la scolarité de l'individu, puisque finalement on entend souvent « j'aime bien les maths » « Non j'aime pas les maths parce que la prof est chiante » etc. Finalement, une année en cinquième peut très bien se passer en math, et finalement arriver en quatrième, ça ne se passe pas très bien avec le professeur et finalement ça devient catastrophique, alors qu'initialement, on avait appris toutes les bases.

Donc quand les professeurs ont conscience de cette chose-là, on se rend compte qu'on peut faire des choses extraordinaires et justement participer à cette **mobilité sociale**, à cette ascension sociale vers le haut, je trouve ça très important. C'est ce que j'ai beaucoup ressenti notamment durant mon année de terminale.

Ce qui est marrant, c'est que, la plupart du temps, ça vient des professeurs de SES, enfin on le ressent plus de la part des professeurs de SES.

Peut-être parce qu'ils sont un peu plus conscients de ce problème de mobilité sociale et d'ascenseur social qui ne fonctionne pas totalement pour tout le monde, en tout cas.

C'est ça. On se rend compte que finalement, on a en tête cette idée méritocratique de la société, mais quand on prend un peu ses lunettes de sociologue, on se rend compte qu'il y a d'autres structures qui rentrent en jeu et qui ne nous permettent pas d'atteindre les objectifs poursuivis.

J'ai oublié une chose importante concernant cette aide vers cette ascension sociale, il y a aussi l'entourage, par rapport à mon groupe de pairs et mes semblables.

Je me rappellerai toute ma vie quand on est rentré, quand je suis arrivée à la fac, quand j'ai commencé à faire de la sociologie ; c'était un petit peu nouveau pour moi, dans le supérieur en tout cas.

Et j'avais un professeur de SES qui nous avait parlé d'une théorie, donc qui mettait en avant le fait que les étudiants issus des milieux les plus populaires qui réussissent dans le milieu supérieur en général, ce sont les étudiants qui ont réussi à se construire un collectif d'alliés. Et ce collectif d'alliés, ce sera un groupe de pairs qui se ressemble à travers des caractéristiques connues, telle que l'âge, la religion, sport etc. S'entourer de semblables à la fac, ayant pour but de réussir, ça a réellement contribué à ma réussite personnelle.

Notamment à travers le concours du CAPES qui a été très difficile.

Merci Yasmine. Justement, quels ont été les défis auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine ? Et comment les as-tu surmontés ?

Alors le premier défi, c'est la manière de parler. J'étais réellement complexée par ma manière de parler ; j'avais l'impression que, à chaque fois que j'ouvrais la bouche, on me catégorisait dans une espèce de boite appelée banlieue.

Et du coup notamment dans le master MEEF, où il y a en général plus d'étudiants issus des milieux de classe moyenne et classe supérieure, ça a été vraiment un complexe auquel j'ai dû faire face. Comment ? Tout simplement en lisant. Le deuxième obstacle auquel j'ai dû faire face, c'est l'orthographe. Je me rendais compte que je faisais des fautes, mais totalement aberrantes, vraiment, et c'est là qu'on se rend compte que c'est des fautes que la famille, aux repas de famille, on ne corrige pas, donc oui, c'est un langage qu'on entraîne et qui reste et qui nous marque. Je ne sais pas si j'ai été stigmatisée, mais en tout cas, j'ai eu peur d'être stigmatisée.

Donc pour faire face à ces deux obstacles, la lecture m'a beaucoup aidée : parler à haute voix, essayer d'apprendre mes leçons à haute voix. Je demandais à mes camarades lorsque je faisais une faute de me reprendre, et je les marquais sur un petit cahier.

Ces 2 problématiques ont engendré le fait que j'ai eu beaucoup de mal à parler à l'oral, à préparer des exposés, l'école etc. Et finalement, tout ça, c'est un cercle vicieux qui handicape la scolarité.

Tu as parlé d'un parcours où tu as eu un redoublement en seconde. Tu as mis cinq ans à avoir la licence, avec une petite année en Australie, ton master MEEF en fait, tu l'as eu en 3 ans…

Il est donc possible de réussir même si parfois, on a des petits accidents de parcours. J'appelle ça comme ça mais c'est peut-être pas le bon terme.

Est-ce que tu peux nous expliquer comment tu as réussi à y croire encore alors que t'as eu ces petits accidents de parcours ?

J'ai continué à y croire, puisque je suis une personne très déterminée et lorsque j'ai un objectif dans la tête, tant que je n'ai pas atteint cet objectif, je n'abandonne jamais.

Après comme je l'ai dit précisément, c'est du fait justement d'avoir trouvé ce collectif d'alliées plus investis autour de moi, qui m'ont poussé vers la réussite.

J'avais souvent par exemple, aux repas de famille : « alors Yasmine, est-ce que tu as ton CAPES ? Non pas encore ? Mais qu'est-ce que tu prépares ? Tu prépares un doctorat ? Mais ce n'est pas le concours de médecine » etc. On a souvent des petits piques comme ça qui m'ont fait revenir à la réalité.

Mais finalement, pour ne plus avoir à subir finalement ces piques, je vais peut-être devoir finalement passer par les escaliers, être bloqué à chaque étage, sans pouvoir prendre l'ascenseur, mais je vais y arriver, parce que, je vais me donner les moyens de le faire.

Après, les études en sciences sociales font appréhender la société et la vie d'une autre manière. Tu te rends compte finalement des obstacles qui peuvent se présenter à toi, et finalement, la possibilité de réagir tout de suite fait en sorte que j'ai pu arriver à atteindre mon objectif.

Merci Yasmine. Tu as dit quelque chose de très important et que j'ai beaucoup entendu dans le milieu populaire : c'est que quand par exemple il y a un accident de parcours souvent, on se dit que cette personne-là n'est pas faite pour l'école, qu'il faut qu'elle fasse autre chose etc. Tu as dû subir des piques, même si ce n'était pas méchant, mais tu as quand même des petits reproches ou des petits piques.

Comment tu as fait justement pour les éviter ? Comment tu y as répondu ? Parce qu'il y a peut-être des jeunes qui nous écoutent qui sont dans ce cas-là ?

Honnêtement, des fois tu mens, des fois je disais « oui c'est bon j'ai eu ma deuxième année », alors que je ne l'avais pas eue.

Je disais à ma mère : « je repasserai les partiels, et puis je passerai ma deuxième année en même temps que ma première année, et ça passera. Personne ne saura ».

Parce que j'avais honte en fait. Tu te sens un petit peu dévalorisé. Nos générations mettent plein d'espoirs en écoutant les tantes, les grands-parents etc. En fait, tu as tellement peur de décevoir.

Je mentais, voilà je mentais. Après, soit je faisais abstraction ou sinon j'essayais de me comparer.

Mais il y a d'autres choses qu'il faut prendre en compte. Aujourd'hui on entend beaucoup : « il a un master, mais il est caissier ». Ce sont des facteurs structurels de la société, l'augmentation du chômage, la baisse de l'embauche en CDI à temps complet. Il y a pleins de choses comme ça qui ne sont pas pris en compte finalement et auxquels tu dois faire face, toute ta vie.

Une troisième chose, c'est que je me disais : « on m'a critiqué, on m'a pointé du doigt ou on pense que je ne suis pas capable ». J'allais à la bibliothèque six heures par jour, puis 10 heures, voilà, il y avait ça aussi.

C'est un petit kiff finalement dans mon amour propre. Je me donne encore plus les moyens d'y arriver, mais du coup c'est un peu frustrant puisque, quand tu vois ton camarade à côté qui travaille lui 4 heures par jour et qui réussit, et puis toi, tu es déjà à 10 heures, tu n'en peux plus, tu es au maximum : ça te frustre aussi d'un côté.

Il faut du courage aussi.

Tu as dit quelque chose de très intéressant et que j'ai déjà entendu en fait : « il a un master et il est caissier » ou « elle a un master et elle est caissière, ça ne sert à rien de faire des études ».

En tant que prof de SES, tu peux peut-être donner des statistiques et aller contre cette image parce que, évidemment, ça arrive, mais statistiquement si on fait des études, on a quand même plus de chance de trouver un emploi qualifié et avoir un CDI, si je ne me trompe pas.

Bien sûr, tout à fait. Une partie du programme de seconde montre que l'on peut se poser la question de savoir si le diplôme est un passeport pour l'emploi ou pas.

Tout de suite, on pourrait dire que non, puisque on se rend compte de l'augmentation du chômage : beaucoup moins d'embauches en CDI, beaucoup plus d'embauches, de stagiaires, d'intérimaires, de CDD à temps partiel. On voit que finalement, il y a une sorte de précarité de l'emploi qui s'installe aujourd'hui dans nos sociétés.

Mais, face à cette précarisation de l'emploi, le premier rempart reste le diplôme, quoiqu'il arrive.

Enfin, quand on est professeur, on ne peut pas mettre dans la tête des élèves que le diplôme, pour certains, ne sert à rien.

Il faut partir du principe que pour tout le monde ça sert à quelque chose, mais peut-être que certains élèves seront plus capables de faire certaines choses, dans certaines filières que d'autres.

J'ai un exemple tout bête : mieux vaut avoir un élève en S T M G, donc en filière technologique, qui excelle, que pousser cet élève vers une filière scientifique, donc la filière d'excellence pour tout le monde, où il sera moyen, voire faible.

Parce que finalement l'enjeu n'est pas le BAC, c'est ce qui se passe dans le supérieur.

Et avec finalement la sélection avec parcoursup, il vaut mieux y avoir un élève qui va exceller, faire de grandes choses en STMG ; ça ne l'empêchera jamais de revenir vers des licences, des masters etc… Je trouve que c'est une vision que certains n'ont pas. La réussite finalement aujourd'hui elle passe, toujours par le général ; on ne peut pas réussir autrement, mais le fait de penser ça fait que les élèves qui n'auraient pas le niveau en général, reste cantonnés à des

emplois sans diplôme : caissier, mécanique… Un bac pro pour devenir vendeur mais peut-être que, après ton bac professionnel en vente, tu pourras rejoindre autre chose, en BTS, peut-être faire une licence. Peut-être que ta maturité en seconde ne te permettait pas de voir ce qu'il pourrait se passer vers la terminale. C'est très dur pour les élèves de penser la scolarité sur le long terme.

Yasmine, tu as un très beau point de vue ; je suis encore d'accord avec toi : à 16 ans, savoir ce qu'on va faire plus tard, ce n'est pas évident du tout.

Et justement pour conclure, Yasmine, quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune qui a envie de réussir ?

Alors le conseil que je pourrais donner à un jeune qui a envie de réussir, c'est, tout simplement, dans un premier temps d'essayer d'avoir les codes attendus d'un élève.

Ce n'est pas des choses très difficiles : arriver à l'heure, faire ses devoirs, apprendre sa leçon etc.

Ensuite, cet élève va se rendre compte qu'il y arrive finalement, même si c'est fatiguant pour lui. Finalement, d'aller jusqu'au bout de ce rôle d'élève en essayant d'apprendre de plus en plus. Ça passe par la culture. Le deuxième conseil que je pourrais donner à ces élèves, c'est de s'ouvrir au monde, et donc de ne pas rester cantonnés aux manuels scolaires et d'essayer de voir ce qui se passe dans la vie. Est-ce qu'il y a des associations ? Est-ce qu'il y a des sorties ? Est-ce qu'il y a des visites culturelles offerts par la marie ? La plupart du temps, c'est gratuit.

Essayer de lire aussi. Lire ça permet une ouverture d'esprit tellement incroyable. Ça commence par des BD, et puis des journaux, et ça finit par des romans etc… Ça va très vite. Cette appétence de la lecture va permettre aux élèves d'ouvrir le plus possible leur vision.

Donc je reviens au premier conseil qui était d'endosser ce statut d'élève. Il y a d'autres choses qui entrent en jeu : on n'est pas concentré, on a d'autres problèmes, on ne pense pas qu'à l'école ou on réellement on essaye, on donne le maximum et on n'y arrive pas. Finalement, essayez de trouver rapidement un projet.

Donc si notre réussite ne passe pas que par de longues études, la réussite, l'ascension sociale sont bien évidemment possibles même si elles restent moindres. Il faut vraiment garder ça à l'esprit : les chances de réussite restent affaiblies mais il faut tout de suite essayer de se donner un projet par rapport à ce qu'on aime faire ou ce qu'on aimerait développer, ou par rapport à a des choses qu'on a vues, qu'on aimerait bien faire.

Et donc ça peut passer par notamment la voie professionnelle, mais en général les personnes qui réussissent dans cette voie sont des personnes qui sont appliquées, qui savent ce qu'elles veulent faire.

Donc, essayer de se donner les moyens. En rentrant dans l'entreprise on vous demandera toujours d'être à l'heure, être propre sur soi, de ne pas crier, de parler correctement etc., donc on revient toujours finalement au conseil N°1.

La base de la vie, c'est d'essayer d'endosser ce rôle d'élève à travers des normes et des valeurs que l'école nous transmet, voilà.

Merci beaucoup Yasmine pour tes conseils. Un témoignage très inspirant, qui j'espère, inspirera nos auditeurs.

Merci**.**

Sebastien, Président d'un groupe, originaire de Cergy

Bonjour Sébastien. Peux-tu te présenter ? Qui es-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Salut à tous, Alors moi je suis Sébastien Doussaint. Je suis le président fondateur d'un groupe immobilier qui s'appelle **Weelodge immobilier**. J'ai 38 ans, j'ai 2 enfants et je suis de Cergy, voilà, voilà pour les grandes lignes.

Merci Sébastien, peux-tu tu nous parler un petit peu de tes études ? Comment ça s'est passé au collège, lycée, et puis après éventuellement les études supérieures ?

Mes études n'ont pas été supérieures mais ont plutôt été inférieures. Je vais raconter ça très rapidement : j'ai eu un parcours scolaire assez classique, maternelle, primaire, plutôt bon élève, dans un petit village, tout se passait relativement bien.

Je suis arrivé au collège à Melun-les-Mureaux, dans un collège privé. J'ai eu cette chance, mes parents ont fait l'effort. Ce n'était pas forcément la meilleure des choses au final, mais ils ont fait l'efforts de le faire. Ma scolarité a été catastrophique. J'avais une difficulté d'apprentissage, non pas parce que je ne savais pas apprendre mais parce que l'enseignement scolaire qui m'était dicté ne me passionnait pas du tout en fait. Voilà, donc un peu catastrophique… J'ai fait sixième, cinquième, quatrième, troisième et j'ai pris très peu de plaisir malheureusement. Je suis parti en seconde sur un BEP menuisier. Je me suis fait renvoyer de mon BEP et je suis revenu en troisième. Je pense que c'est la première fois que tu entendras ça. Sixième, cinquième, quatrième, troisième, seconde, retour en troisième et là j'ai vraiment une deuxième 3 e, complètement catastrophique, au cours de laquelle je suis très bagarreur, très dissipé.

Voilà, ça n'est pas forcément le bon exemple. Si c'était à refaire, je ne le ferais pas comme ça, mais je n'étais pas très bon élève parce qu'encore une fois l'intelligence scolaire qui était enseignée par les professeurs ne me correspondait pas du tout ; ça ne me passionnait pas. Ensuite, je suis parti dans la vente qui est un peu ma qualité première. J'ai fait les marchés. Je faisais les marchés depuis tout petit, avec ma famille tous les dimanches. J'étais donc habitué au contact client. C'est donc parti naturellement sur la vente. J'ai travaillé dans un supermarché Casino où j'étais un petit peu l'homme à tout faire, en rayon poissons, au rayon fromage, balayer tout le supermarché. Je dépotais des kilos et des kilos de ce qu'on appelle des rolls (ce sont des portants où les camions arrivent et dechargent sur des rolls, des palettes). Je faisais un petit peu de tout et puis un jour, je suis rentré dans mon métier qui est mon métier actuel, voilà comment je peux te résumer ça rapidement.

Est-ce que tu peux me dire ce que faisaient ou ce que font tes parents ?

Mon père était boucher-charcutier à Melun, et ma mère a fait plusieurs travails : le premier travail c'était, pendant quelques années, quand j'étais enfant entre mes 0 et mes 5 ans, de pouvoir assister mon père sur les marchés, sur les tournées en laboratoire. Et puis ensuite, elle a changé de vie, elle a divorcé, elle a été femme d'entrepreneur où elle a tenu aussi une société de bâtiment en tant que secrétaire. Et puis ensuite, elle a travaillé dans une cantine,

puis avec des personnes âgées en auxiliaire de vie. Moi à ce jour, je n'ai plus de contact avec mon père mais ma mère aujourd'hui, pour ma plus grande fierté, c'est mon assistante de direction. La boucle est bouclée comme ça.

Est-ce que justement tu peux nous parler un petit peu de ta carrière aujourd'hui ? Tu es entrepreneur, est-ce que tu veux dire brièvement quelques minutes comment ça s'est fait ?

Je suis rentré dans l'immobilier à 18 ans grâce à mon grand-père qui avait un contact dans l'immobilier. A un moment, je me suis dit : « écoute je veux rentrer dans l'immobilier ». Lui était dans le bâtiment et il avait un contact qui lui devait un service. Je suis allé le voir. Il avait une agence immobilière à Pontoise. Je suis arrivé, et j'ai mis mon premier costume, ma première cravate, même pas de veste.

C'est la première chose qu'il m'a dit quand je me suis assis à son bureau. Il m'a dit : « c'est très jeune homme d'avoir une belle cravate et une belle chemise mais par contre il vous manque une veste ». C'était il y a vingt ans et je m'en souviens encore. Je suis rentré dans l'immobilier comme ça. J'ai oublié de le dire, mais j'ai fait un BTS professions immobilières ; malheureusement je n'allais jamais en cours. Je préférais le terrain, et donc je passais mes journées de cours sur le terrain. Je suis un mauvais exemple là-dessus pour ceux qui vont nous écouter. J'ai fait mon BTS que malheureusement je n'ai pas eu et que je regretterai plusieurs années après pour une question de carte professionnelle. J'ai vraiment regretté ça.

Je suis rentré dans une agence, puis j'ai fait une deuxième agence, une troisième agence. Enfin, je suis tombé dans un groupe immobilier qui était sur Conflans-Sainte-Honorine. J'y suis rentré à 22 ans et j'en suis sorti à 32 ans en ayant gravi tous les postes. J'ai observé. Observer, écouter, ça c'est vraiment le meilleur conseil que je peux donner aux jeunes. Véritablement écouter ce qu'on ce qu'on vous dit, ne jamais le prendre comme une remarque ou un reproche. Ecoutez, soyez des éponges, prenez toutes les infos. Moi, j'ai pris toutes les infos pendant des années ; j'ai observé énormément les autres, et je me suis forgé ma méthode. J'ai réussi grâce à ça, à gravir tous les échelons, et pourtant je n'avais pas plus de prédisposition que les autres, sauf que quand on venait me dire quelque chose, je me disais toujours qu'il y a quelque chose à prendre. J'ai appris comme ça pendant des années. Je suis passé responsable d'un groupe, j'ai fini responsable du groupe immobilier du fondateur, et je suis parti en 2011/2012, sur un désaccord. J'ai pris mes affaires, je suis parti et là j'ai posé toutes mes économies sur la table pour créer ma marque Willove immobiliers en 2012.

Est-ce qu'il y a des personnes dans ton entourage qui t'ont aidé dans cette réussite, justement à prendre l'ascenseur social, peut-être des profs, des parents, des amis ?

Alors, le soutien c'est ma mère qui a toujours cru en moi dans tout ce que je faisais. J'ai eu quelques exemples autour de moi, mais pas un en particulier. Comme je te disais, j'ai toujours ouvert en grand les yeux et les oreilles pour capter tout ce qui se passait autour de moi, donc dès que je voyais une réussite, chez quelqu'un, sur un point qui pouvait sembler diamétralement opposé, je le prenais, j'analysais, regardais comment il était arrivé à son degré de réussite et je le transposais dans mon métier. Je n'ai pas eu vraiment un exemple, mais plusieurs.

J'ai eu aussi mon cousin Miguel qui m'a donné beaucoup parce que lui était déjà entrepreneur. En fait, chez moi tout le monde est dans le bâtiment. Ils sont tous couvreurs, mon frère est dans la démolition par exemple, dans le désamiantage. Je suis un des seuls à être parti dans le commercial. Autour de moi, il y a des chefs d'entreprise quand même, mais je n'ai pas été plus inspiré par l'un que par l'autre : j'ai pris un petit peu à tout le monde, voilà.

Et j'ai vu surtout avec mon ancien patron ce qu'il ne fallait pas faire. J'avais un patron qui avait beaucoup de qualités, mais qui avait énormément de défauts qui a, comme on dit, bouffé la baraque littéralement. J'ai vu surtout en fait ce qu'il ne fallait pas faire avec cet homme-là, et ça aussi je l'ai pris, donc je me suis servi du bon comme du mauvais.

Merci Sébastien. Quels ont été les défis auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine, et comment les as-tu surmontés ?

Alors comme je te l'ai dit, je ne suis pas né avec une cuillère en argent dans la bouche. Tu l'as bien compris, moi gamin, il me fallait une paire de basket, j'allais faire les marchés parce que, c'était comme ça que ça marchait chez moi.

Je me suis payé mon permis, je me suis payé ma voiture, je me suis fait seul.

Ça aujourd'hui, c'est ma plus grande fierté. Mais j'avais mon manque d'implication scolaire. Ce n'est pas que je ne voulais pas mais c'est ça ne rentrait pas ; ce n'était pas fait pour moi. Moi, j'avais besoin d'être dans l'action. Je n sors pas de favelas, il faut remettre un petit peu les choses en place : on est quand même bien lotis en France, on a accès à beaucoup de choses donc je n'étais pas complètement idiot, mais j'avais parfois un degré d'infériorité dans certaines situations et ça a pu me tenir parce que j'avais en face de moi des notaires, des avocats, très jeune à 18-20 ans. J'avais à faire à des hommes qui avaient du bagage, du poids, des noms etc. Tu vois ce que je veux dire… Et gamin, je me retrouvais souvent.

L'avantage, c'est que je suis rentré tôt dedans donc je me suis vite posé les mauvaises questions et j'y ai vite répondu tout seul. J'ai compris une chose, c'est qu'il fallait tout simplement que je sois authentique, et ça marche mieux que de se donner des faux airs : j'ai un grand langage, grand vocabulaire, je connais tout sur tout… Non, j'ai décidé d'être authentique quitte à ce que ça déplaise, mais au moins j'étais en accord avec moi-même et là je n'avais plus de degrés d'infériorité. Pendant un moment, je me suis dit : il y a des mecs qui sortent de HEC, des mecs qui sortent de l'EMAH etc. J'ai su y répondre par l'authenticité, c'est ce qui fonctionne le mieux.

Merci Sébastien. Est-ce que tu peux nous parler brièvement de ton groupe aujourd'hui de Weelodge ?

Oui. Je suis le fondateur de la marque. J'ai créé cette marque en 2012, une première agence Errani-sur-Oise, c'est à côté de Conflans à côté de Saint-Germain.

Je l'ai montée seul. J'ai trouvé un local, qui fait 100 mètres carrés. J'avais toutes mes économies, j'ai fait des petits achats, reventes : ça c'est l'avantage de l'immobilier, j'ai fait mes petits coups d'achat-revente et j'avais obtenu pendant des années et des années 70 mille euros. C'est une somme énorme, mais je l'ai eue à la sueur de mon front et je l'ai posée sur la

table en me disant - les joueurs de poker comprendront - en disant « tapis : c'est soit ça passe soit ça casse ». J 'ai monté ma première agence comme ça, à travailler jour et nuit dedans pour faire toute la déco. J'ai vraiment fait le carrelage, le parquet, l'électricité, j'ai tout fait.

En 3 mois, j'ai rénové de A à Z mon agence, jusqu'à l'épuisement, physique et mental, car je suis je suis tombé à plat.

Un jour, je m'en souviens, j'étais en train de monter ma cuisine, la cuisine de l'agence. Je n'arrivais plus à monter une vis et suis tombé, je me suis écroulé, je me suis endormi et je me suis réveillé 4 heures après…

J'ai réussi à me reprendre un peu. J'ai monté cette agence. Elle est montée en puissance. J'avais une bonne équipe commerciale. Je me mouillais le maillot, donc les gens voulaient venir bosser avec moi, parce que je n'étais pas le patron qui restait le cul vissé derrière son bureau ; je mouillais le maillot avec mes équipes. J'ai réussi et j'ai vite pris le pari en me disant : c'est maintenant ou jamais. J'ai monté ma deuxième agence, j'ai pris des risques, et puis ensuite ma troisième, ma quatrième, ma cinquième. On m'a dit : « tu vas te casser la figure, tu vas ci, tu vas ça ». J'avais un plan économique en tête et je suis parti là-dedans.

Aujourd'hui, on est dix agences. On est sur un développement franchise nationale avec mon associé, et donc là on part sur une dimension qui est beaucoup, beaucoup plus grande que celle que j'avais espérée. J'ai compris qu'il ne fallait absolument pas se mettre de barrières.

Tu me permets de faire un parallèle ?

Vas-y, je t'en prie.

Il y a huit ans de ça, je n'étais pas **sportif**. J'ai fait quelques arts martiaux étant gamin, la boxe et compagnie, mais je n'étais pas sportif. Je fumais, je passais mon temps à manger des sandwichs grecs.

Et un jour, je me suis dit : « il faut prendre ta vie en main ». Là, j'ai arrêté de fumer, je me suis mis au sport et j'ai commencé à courir. Si à ce moment-là je m'étais dit « c'est impossible », je n'aurais jamais fait tout ce que je vais vous raconter.

J'ai fait un marathon des sables, j'ai fait des marathons, j'ai fait des iron man. A partir du moment où je me suis dit qu'il n'y a plus de limites, à partir de ce moment là où je me suis tout autorisé, à partir de ce moment-là, la magie a vraiment opéré.

Et ça, c'est valable aussi dans le milieu professionnel. Plus le temps avançait et moins je m'interdisait des choses, et en fait tout naturellement les choses - c'est ce qu'on appelle la loi de l'attraction - viennent à toi, à partir du moment où tu ne te le refuses pas déjà, et à partir du moment où tu fais le bien autour de toi : tout finit toujours par te revenir.

On est donc sur un développement de franchise nationale. On a des franchisés qui veulent nous rejoindre ; on est appelé toutes les semaines, avec mon associé David Desress. On est sur un gros un gros développement qui nous prend un temps incroyable mais c'est du gros plaisir, voilà.

Merci beaucoup. Tout à l'heure, tu as parlé d'un BTS que tu n'as pas eu et que tu as regretté. Est-ce que tu peux nous nous parler un peu de cela ?

Oui c'était un BTS Professions immobilières, où je suis rentré après mon BEP (un BEP ventes).

Je l'ai eu, très bonne moyenne parce que ce n'était pas très compliqué au final et je suis parti en BTS. Là, je me suis retrouvé « le cul posé sur une chaise », et moi je ne tiens pas en place, je n'ai pas réussi.

Je le regrette, parce que quand j'ai voulu monter mon agence un peu plus jeune, mais en même temps, peut-être que ça aurait été une erreur de la monter trop jeune

Parce que je n'avais peut-être pas le bagage nécessaire. On m'a dit non vous avez aucun diplôme dans l'immobilier il faut attendre 10 ans.

Mais j'ai quand même regretté car j'avais soif d'aller de l'avant, d'aller faire de l''immobilier, d'aller travailler, d'aller monter mes affaires, et ce n'était pas le cul posé sur une chaise qui me faisait kiffer. C'est ainsi que cela s'est passé pour moi.

Voilà, c'est mon histoire ; elle est comme ça. Je ne vais pas la refaire, mais si je devais donner le conseil au Sébastien d'il y a 20 ans, je dirais : « prend sur toi pendant un an et puis tu verras, ça te servira dans le futur ».

Nous allons bientôt passer à la conclusion. Quel conseil donnerais-tu aujourd'hui à un jeune qui a envie de réussir ?

Quel conseil…Je vais tourner le truc dans l'autre sens, je vais répondre à tes deux questions.

Qu'est-ce que j'aurais aimé qu'on vienne me dire à 18ans.

À 18 ans, tu n'as pas d'accès aux vraies informations. C'est pour ça que j'ai accepté cette interview car j'aurais été content de trouver ça, j'aurais aimé qu'on me donne un conseil d'oser, d'avoir un plan, de bien préparer son plan parce qu'on ne peut pas monter une entreprise, on ne peut pas chercher à prendre l'**ascenseur social** dans la précipitation. Il faut être structuré, il faut savoir où on va, sinon ça bouffe l'énergie. Et puis on se dit, je ne comprends pas, je n'y arrive pas, de toute façon ça marche que pour les autres…Non, il vaut mieux parfois se poser un petit trimestre, élaborer un plan, avoir un vrai projet en tête. Je fais des conférences et j'indique aussi aux gens d'avoir un vrai plan de vie, c'est-à-dire te demander où tu veux être dans 5 ans ou dans 10 ans, avec qui je veux être, et quelles sont les étapes que je vais devoir passer pour pouvoir arriver à ce point de mire, à cet objectif.

L'être humain n'avance pas sans raison, et quand je fais des cours sur un Iron Man ou sur un marathon, si tu veux aller au bout, quand tu te présentes sur la ligne de départ, si tu ne décides pas d'office que tu passeras la ligne, même si c'est pour la passer sur les genoux ou en rampant, tu n'y arriveras pas, ou alors avec moins de plaisir. Par contre, si tu décides que ça marchera, ça marchera, voilà c'est la force du subconscient

Par contre ça se prépare en avant et quand c'est une course, ça se prépare pendant 4 mois.

Le conseil que je donnerais, c'est vraiment de croire en vous mais de vous préparer, de ne pas aller comme ça du jour au lendemain en se disant simplement « je veux utiliser l'ascenseur social, je vais y arriver, je vais monter mon affaire ». Parce qu'on en voit plein. Il faut s'appuyer sur des bases solides. C'est comme quand on veut monter une maison : on construit sa maison sur des fondations, et les fondations c'est le point de plus solide. Les fondations que je conseille aux jeunes, c'est vraiment d'avoir un bon projet, et après, c'est du développement personnel, c'est croire en soi. Ne surtout pas imaginer que ce n'est pas à ta portée parce que tu viens de Grigny ou de Sarcelles, ou parce que tu n'as pas de diplôme. Ca va te demander de l'énergie, mais par contre, moi, quand on me voit dans ma Porsche, tu n'en a pas un qui doit se dire : « lui, il a pris des risques, il s'est retrouvé tout seul, il a pris ses décisions, il a patienté au moment où tous ses potes allaient en boite… ». Je me disais : « voilà où je veux être », et aujourd'hui quand on dit « tu as vu lui sa réussite, elle est superbe ». Et pour moi ce n'est pas terminé.

C'est le dernier conseil que je donnerais : avoir de l'appétit, mais de préserver un maximum son équilibre familial, personnel, parce qu'un bon équilibre, c'est une chaise et ça repose sur plusieurs pieds. Si on met tout dans le travail au bout d'un moment, ça pète ; si on est tout dans le loisir, idem. Il faut être bien équilibré pour durer, voilà ce que je conseille. Péter un maximum tous ces plafonds de verre qui vous limitent et ça vous en aurez toujours. Sortez de votre besoin de confort parce que c'est là que la magie opère. Vous aurez toujours quelqu'un qui vous dira « non mais tu n'y arriveras pas », « non mais tu n'auras pas ton financement », et ça, si vous prenez ça à chaque fois comme des barrières, vous allez passer à côté de plein de choses, tandis que si vous dites : « Ok on me dit ça : je vais aller chercher d'autres informations, je vais continuer ». C'est ce qu'on appelle la résilience : la résilience, c'est oublier parfois un peu ses propres intérêts pour son projet. Il faut être très résilient. Si vous êtes capable à chaque fois de passer au-dessus d'un obstacle, c'est que comme ça qu'on arrive à la ligne d'arrivée.

Voilà et chacun doit choisir sa ligne d'arrivée.

Merci beaucoup Sébastien pour ce témoignage très inspirant et ces super conseils. Je retiendrai la résilience qui est un conseil qu'on n'a pas encore eu je crois dans ce podcast.

Avec plaisir.

Jone Randy, juriste au Luxembourg, originaire de Pantin (93)

Bonjour Jone Randy. Peux-tu te présenter ? qui es-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Bonjour Fabien. Moi, c'est Jone Randy. J'ai 25 ans, je suis actuellement juriste au Luxembourg, originaire de parents congolais. J'ai grandi à Pantin, fait ma scolarité là-bas et ensuite j'ai fait des études de droit et pour partir au Luxembourg comme juriste.

Justement, concernant ta scolarité, peux-tu nous dire comment ça s'est passé au collège, lycée, dans les études supérieures ?

École, collège, j'ai été à Pantin. Ensuite au lycée, j'ai eu l'opportunité au lycée d'aller à Paris, d'y continuer ma scolarité et ensuite pour la fac, pareil : Paris-Descartes jusqu'au master 2. Ensuite, je suis parti à l'étranger pour commencer à travailler en tant que juriste.

Tu étais plutôt bon élève, moyen élève, et est-ce que tu peux nous expliquer comment tu as fait tes choix d'orientation ?

Alors à l'école, j'avais plutôt des bons résultats. J'ai eu la chance de sauter une classe très tôt au CP. Ça a été un grand débat, parce que je suis né en fin d'année, je faisais déjà partie des personnes les plus petites de ma classe je dirais, et ça a été un « mini choc ». Je suis arrivé du CP au CE1 face à des enfants qui avaient un an, un an et demi, voire deux ans de plus que moi.

Donc globalement, à l'école, j'avais de bons résultats. Et puis, le choc à l'arrivée au lycée, parce que j'étais à Paris dans un lycée vraiment parmi les 10 meilleurs de la presse parisienne. Ta moyenne descend, le professeur principal qui te raconte pleine tête qu'il veut te faire redoubler parce que tu as 11 de moyenne et pas 12. Donc là, ça a été un peu plus complexe. Il a fallu se battre et je pense que j'ai réussi à m'en sortir. C'était le point le plus complexe de ma scolarité, je dirais.

Comment as-tu as choisi ton orientation vers le droit ?

Alors le droit, c'est vrai qu'on a toujours le monde des avocats qu'on voit un peu à la télé, qui attire plus ou moins.

Moi, personnellement, j'ai grandi avec les séries à la télé comme « New York police judiciaire », avec ce type de séries pour ceux qui sont nés dans les années dans les années 90 -2000. Mais moi, ça a été différent. Le moment où je me suis dit que je voulais travailler dans le droit, c'était en classe de quatrième. A cette époque-là, on a eu ce qu'on appelle « la matinée des métiers », dans laquelle on avait la possibilité d'interviewer plusieurs personnes. On avait une rencontre organisée par l'école, mais chaque élève devait mettre sa main à la patte, le but était d'inviter une personne de notre entourage (ça pouvait être les parents, les frères et sœurs, les autres). Moi, j'avais invité ma sœur parce que, lorsque j'étais au collège, elle était déjà au lycée, en filière ES et en fait pendant le 'matin des métiers', j'ai eu

l'opportunité de rencontrer notamment un avocat, qui était un parent d'élève. Il m'avait expliqué un peu le métier et puis le droit en général, tout en démystifiant la chose.

Il m'avait vraiment démystifié la profession, dans le sens où il m'avait présenté un cadre complètement différent, Parce que moi, ce que je suis aujourd'hui, c'est que je travaille dans le droit des affaires, donc voilà les relations avec les entreprises, les sociétés dans leur vie quotidienne, quand c'est des transactions ou simplement dans la gestion quotidienne. Et en l'occurrence, il travaille également dans ce milieu-là, et il m'avait présenté la chose vraiment de manière très humaine, très terre-à-terre.

Et ce qui m'avait attiré, c'est qu'il travaillait beaucoup avec les footballeurs. Moi, j'aime beaucoup le foot, même si je n'en fais pas, je fais du judo. Il travaillait beaucoup avec des footballeurs, et puis moi, c'était vraiment ça qui m'avait attiré, le fait qu'il était en relation avec des footballeurs, qu'il les défendait, ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui le métier d'avocat mandataire sportif. C'est plus cette relation à l'humain qui m'avait interpellé.

Donc c'est pour ça que par la suite, je me suis orienté après mon bac ES vers des études de droit en l'occurrence.

Génial ! Justement, durant tes études, j'imagine que tu as dû faire des stages et après tu as eu les premières expériences professionnelles ? Est-ce que tu peux nous révéler ton CV rapidement, jusqu'à maintenant ?

Après mon bac ES, je suis allé à la fac à Paris Descartes. Pour mon premier stage, lorsqu'on est dans les premières années de droit, c'est vraiment l'enseignement qui est très généraliste et donc généralement les cabinets, nous ne recrutons pas trop, c'est très difficile d'être recruté : on se prend souvent des refus dans le sens où, avant la quatrième, cinquième année, on a un profil qui est très généraliste, et pas très opérationnel.

Donc le stage que j'ai eu, c'était par le bouche-à-oreille, via une amie d'enfance de ma mère que je salue si elle nous écoute qui m'a permis d'avoir mon premier stage… C'était plus dans le droit de la famille, tout ce qui est la gestion, divorce, de séparation de biens… Et puis, un peu de droit commercial donc là c'était vraiment les clients du cabinet, pour la plupart des TPE, PME et c'était vraiment très intéressant. C'était un stage d'un mois, à la sortie d'examens. Il faut savoir qu'à la fac, lorsque ton année est réussie, sans encombre, sans aller au rattrapage, tu te retrouves avec quatre mois de vacances d'été…

Ça peut être la bonne l'occasion de partir. Moi en l'occurrence, j'ai eu l'occasion de partir cet été-là, et en plus j'étais mineur, donc impossible de faire un job étudiant.

J'avais 17 ans, donc impossible de bosser à part si tu fais les vendanges. Du coup, j'avais eu l'opportunité de faire ce stage-là, de complète découverte, non rémunéré pendant un mois et ça a été vraiment une expérience intéressante. Directement mis dans le bain à ce moment-là, tu te retrouves situé dans des rendez-vous clients ou ça s'écharpe pour des questions de divorce, avec les noms d'oiseaux… C'est l'aspect un peu folklorique mais globalement dans les dossiers, c'était vraiment bien pour se mettre un peu dedans. Donc j'ai eu de la chance de faire ça.

Et ensuite, à la fin de ma licence, j'ai fait un autre stage, dans un petit cabinet de trois personnes. Là, j'ai fait plus du droit du travail, donc de relation individuelle et de défense du salarié, de l'employeur. C'était un stage de trois mois où j'étais un peu plus confronté à la réalité du métier.

Ce stage m'a beaucoup appris, surtout sur tout ce qui relève de la gestion globale, parce que, à ce niveau d'études, soit tu as un stage très enrichissant qui permet d'apprendre où tu es impliqué dans les dossiers soit tu es dans un stage photocopies et café.

Donc c'est un peu tout ou rien, et ce stage-là, en fait, j'avais eu la chance de l'avoir…C'était une annonce qui était en ligne, qui recherchait justement un stagiaire de niveau L3-master 1, pour gérer tous les appels administratifs, ce qui demandait de s'impliquer un peu sur les dossiers et c'est là-dessus que ça a joué. Donc c'était pas mal à ce niveau.

Génial ! Et après, tu es rentré directement dans le monde du travail, et tu es allé au Luxembourg si j'ai bien compris, c'est ça ?

Ça a été un moment particulier, parce que si tu veux, après la L3, en fait, j'avais postulé pour pouvoir partir à l'étranger, pour faire une année, un semestre à l'étranger. J'avais eu cette idée qui m'a permis de pouvoir découvrir une culture différente.

Donc une pratique du droit différente, et puis pratiquer mon anglais, parce que voilà, j'avais toujours eu en tête un peu de travailler à l'international.

A la base, j'avais été accepté pour partir aux États Unis, donc six mois en Arizona, en master I. En fait, il s'est trouvé que, par un imbroglio, les Américains, dans leur courtoisie habituelle, ont annulé unilatéralement le partenariat qui liait les 2 universités, avec une simple lettre.

J'avais été pris parmi une trentaine de candidatures en mai. Donc en mai, j'étais censé partir aux États Unis pour janvier-février, pour six mois.

Je commence alors à m'organiser, je commence à faire mes démarches, parce que l'année reprenait en septembre. Je devais faire le premier semestre à Paris et puis le deuxième semestre, j'étais censé partir.

Donc la lettre est arrivée sur le bureau de la responsable des études à l'étranger en juillet, et j'ai été prévenu le 10 septembre au moment où je suis allé la pour confirmer que c'était toujours bon et afin de m'organiser pour les visas.

Finalement, je ne partais plus.

Ça m'a mis un coup. Au final, j'avais des alternatives. Soit je choisissais de continuer sur un parcours classique et, dans ce cas-là, je restais à Paris.

Comme j'étais dans cette optique de partir, dans cette énergie-là et ce sentiment-là, je fais le choix de partir pour une autre destination qui me plaît, que je ne connais pas trop. J'ai fait le deuxième choix, le choix de partir un mois et moi je suis parti à Vienne, en Autriche.

Je ne connaissais pas du tout. J'avais fait Allemand LV2 jusqu'au lycée. Je devais aller aux Etats Unis, maintenant je me retrouvai à Vienne…C'est un peu la déception. Mais c'est de l'expérience, je vais y aller, il y a une bonne fac là-bas je vais pouvoir pratiquer mon anglais et pratiquer l'allemand. Je n'ai pas trop pratiqué parce que c'est surtout l'anglais que j'ai utilisé, et j'avais l'opportunité là-bas de préparer une certification en anglais en droit international. C'était un certificat de Cambridge, en Legal English, donc c'était en gros un certificat qui a attesté que j'étais capable de gérer des dossiers en anglais juridique.

Parce que, entre l'anglais et l'anglais juridique, c'est encore un effort supplémentaire. C'est toute une langue et tout un vocabulaire qu'il faut apprendre.

Vienne, c'était une expérience exceptionnelle. J'ai vécu six mois, j'ai beaucoup appris. C'est une expérience dans une vie. Quand tu pars en Erasmus, il y a « l'Erasmus espagnol » : je fais la fête tous les jours, je descends des litres et des litres d'alcool, et puis je reviens, si ce n'est avec la gueule de bois, sans rien dans la tête. Et puis tu as les Erasmus où tu as un peu plus de cours ou d'examens, et il faut réviser pour les avoir.

C'était la première fois que je quittais le cocon familial, que je quittais Pantin et les amis pour l'inconnu, vivre seul, rencontrer des gens, s'adapter à une culture que tu ne connais pas, communiquer en langue étrangère tous les jours, et voilà, apprendre un droit différent de celui que tu as étudié pendant trois ans et demi.

C'était vraiment une très bonne expérience, j'en garde vraiment un très bon souvenir.

Les gens que j'ai rencontrés là-bas, de toutes nationalités, avec qui on est encore en contact aujourd'hui. Donc c'est ça qui est beau, c'était exceptionnel.

C'était pour le M1. Ensuite, j'ai tenté de passer les concours d'avocat un an après, que je n'ai malheureusement pas eus.

Tu traverses alors un peu une période de questions. Où est-ce que j'en suis dans mes projets ? Est-ce j'ai fait le bon choix ? Est-ce que je suis toujours dans la bonne direction ? À ce moment-là, je me souviens que j'avais encore dans la tête mon expérience et mon vécu à Vienne.

Quand tu reviens, tu n'es vraiment plus la même personne. Tu as envie de découvrir le monde, d'aller partout, rencontrer plein de gens et je trouve que, à partir de là, j'ai vraiment voyagé, je suis allé voir les amis : j'ai voyagé énormément, à l'époque, j'étais partout en Europe.

A ce moment-là, lorsque je préparais le barreau, je travaillais en même temps chez Décathlon. C'était de l'argent que je gagnais pour pouvoir partir.

Moi, j'avais qu'une seule chose en tête, c'était de partir, voir mes potes. Quand tu te retrouves un peu devant un mur, tu te dis « bon, ils en sont où avec mes objectifs ? »

J'ai pris vraiment une année pour moi. Je n'ai vraiment rien fait. Je me suis écarté de la fac, j'ai continué à voyager.

Je suis parti six semaines aux États-Unis. Sac-à-dos, valise, tout seul. J'avais vraiment envie de faire ça.

En revenant, je suis parti en école privée, en master 2, en droit dans une école privée à Paris.

Pourquoi l'école privée ? Parce qu'en fait, l'école avait été fondée par des professionnels, des avocats, des juristes. Ils étaient vraiment confrontés aux métiers, à la réalité de la pratique de gérer des affaires.

Peux-tu nous dire laquelle, pour nos auditeurs ?

Alors, c'est l'école des hauts études appliqués du droit HEAD,

Je suis allé faire mon master 2 là-bas. Ça m'a confirmé plusieurs choses : le fait que je voulais toujours faire du droit, que je voulais toujours travailler là-dedans et que j'avais toujours un peu cette appétence pour l'étranger.

Il se trouve que l'opportunité du Luxembourg, elle s'est faite plus ou moins par hasard. Je suis avec ma compagne, et on avait l'ambition de découvrir quelque chose de différent.

Elle est maintenant avocate au Luxembourg.

Le Luxembourg, c'était quelque chose qui m'avait attiré avant, parce que j'avais déjà été en contact avec des cabinets et, à la sortie de mon master 1, donc à mon retour, j'étais déjà venu sonder un peu les cabinets.

Mais ce qu'on m'a dit globalement, c'est qu'il me manquait une spécialisation en droit des affaires. Comme je te disais précédemment avant, avant d'avoir vraiment complété tes cinq en droit, tu manques encore de crédibilité auprès des cabinets.

Donc là, une fois ce master 2 complété, j'ai eu l'opportunité de faire un autre stage, que j'avais eu grâce à l'école. Dans l'école, on avait un système de tuteurs qui nous suivent un peu sur nos projets. Pour le projet, on pouvait en discuter et avoir des retours d'expérience sur des choix d'orientation.

Mon tuteur était associé à l'un des cabinets que je visais pour mon stage. Donc en fait, ça s'est fait naturellement. J'étais très content d'avoir cette expérience là-bas et j'avais un peu plus de crédibilité dans le milieu pour ensuite accrocher mon premier CDI, que j'ai ici au Luxembourg.

Génial, et bravo pour ce parcours. Est-ce que tu peux parler un petit peu de ton milieu social d'origine, ce que faisaient ou font tes parents par exemple ?

Alors mes parents, ils sont d'origine congolaise. Ils sont arrivés du Congo dans les années 80. Mon père est maintenant chauffeur de taxi et ma mère est aide-soignante en maison de retraite, donc comme tu peux l'entendre rien avoir avec le droit, vraiment complètement éloigné… Ce que ce que j'ai aimé là-dedans, c'est vraiment la diversité culturelle, et surtout le

fait qu'en ayant fait donc une partie de ma scolarité à Pantin et une autre à Paris, j'ai eu un aperçu des deux mondes.

A Pantin, j'étais dans une école et un collège avec beaucoup de diversité, donc des profils différents de toutes origines. Donc ça, c'est vraiment riche culturellement. Et puis ensuite, quand tu te retrouves à Paris, tu te retrouves un peu dans les milieux limite mondains. Mon lycée était dans le quartier de la Bastille, donc si tu veux, je sortais du lycée, je croisais Jack Lang et Jean Dujardin. C'est un autre monde si tu te retrouves un peu là-dedans. Ça permet de t'adapter un peu à ton monde. Tu sais d'où tu viens, tu sais que tu as grandi dans un environnement de richesse culturelle et puis, au lycée, tu te retrouves un peu dans ce que le commun français qualifierait d'élite.

La chance que j'ai eue, c'est d'avoir été vraiment très bien accompagné. Ça n'a pas été facile, mais du coup, tu te retrouves là-dedans. Même si j'avais de bons résultats dans mon collège, le niveau monte en termes de défis, en termes d'exigences scolaire et universitaire. C'est vrai que si tu veux ce lycée, là, c'est un lycée qui a régulièrement entre 99 et 100 % de réussite au bac chaque année.

Quand tu arrives dans ce lycée-là, ce qu'on a dans la tête, ce n''est pas d'avoir son bac, c'est en gros plutôt ce que tu vas faire tes études supérieures. On était mis dans les dispositions, non pas pour réussir ton bac, mais pour réussir les études supérieures, ce qui est complètement différent en termes de mentalité, parce que je sais que dans certains lycées, pas tous, mais certains lycées dans le 93, quand tu as ton bac, ils sont contents parce que c'est un accomplissement. C'est vrai en soi, parce que voilà, c'est le bac. Voilà, c'est quelque chose…

J'ai été prof particulier. Je sais que ce n'est pas donné à tout le monde d'avoir ce bac. J'ai eu des élèves, la plupart ont réussi, heureusement. Sinon, tu as l'impression de servir un peu à rien. Mais je sais que voilà, t'en a 1 ou 2 qui l'ont raté. Et puis c'est un peu plus problématique.

Globalement, le bac constitue une étape.

Donc quand tu as ton bac, c'est super. Avoir ton bac, ça doit être une formalité. On te le met dans la tête, tu dois avoir ton bac parce que c'est une formalité, mais le vrai défi, il sera dans le supérieur et ça, c'était très dur.

Mais ça m'a beaucoup servi parce que finalement, à la fac, ça m'a permis de rouler, d'avoir des résultats satisfaisants, et d'aller jusqu'au diplôme parce que dans mon lycée, tu es l'antichambre des études supérieures, et on te met à l'esprit que le but ce n'est pas le bac, c'est le master II.

Super intéressant, cette différence entre les lycées parisiens, et des lycées de banlieue ou des lycées provinciaux…

Après, tu as des lycées aussi du 93 qui sont plutôt dans cette mentalité-là.

Il y a quelques exceptions. Mais c'est vrai que globalement, on n'est pas dans cette mentalité-là. En gros, si tu es au lycée, ce n'est pas juste pour avoir ton bac, c'est pour réussir tes études et avoir un métier au bout quoi, c'est vraiment ce qu'on nous mettait dedans dans la tête.

Parce que voilà le bac, surtout quand tu as un bac général, tu es obligé de continuer dans le supérieur ; avec un bac technologique, à la limite tu peux t'arrêter et faire et je dirais 2-3 ans d'études derrière, mais en général, tu es obligé de continuer.

C'est clair. On peut dire je pense que tu as pris l'ascenseur social aujourd'hui. Est-ce qu'il y a des personnes dans ton entourage qui t'ont aidé à prendre l'ascenseur social ? Peut-être des profs, parents, amis, des personnes que tu admirais ?

En fait, c'est plus une somme de rencontres, qui se sont additionnées à ton environnement et ta manière d'être.

Dès le départ, mes parents m'ont vraiment poussé pour l'école, ce qui m'a mis dans les dispositions nécessaires, quitte à faire des sacrifices parfois pour que j'aille le plus loin possible. Donc ça, les parents ont été le premier moteur dans les études et après ça a été vraiment des rencontres, des proches. Des proches qui m'ont soutenu dans les moments difficiles et je pense que c'est ça aussi qui fait un peu la différence.

Quand tu es dans un environnement où tu sais pouvoir évoluer, c'est vraiment ces 2-3 personnes qui vont permettre de passer le palier supérieur.

Et puis aussi, moi, j'ai pratiqué pendant longtemps le judo ; je reprends cette année. Avec le judo, c'est un peu, tu te sens un peu dans une famille parce que, en général, les profs sont toujours les mêmes, et il y a les mêmes personnes qui sont à la tête du club. En fait, si tu veux, au judo, on avait des profs qui avaient vraiment à cœur qu'on réussisse à la fois dans le domaine scolaire et dans le domaine sportif, parce qu'ils étaient convaincus que c'était ça qui allait permettre de démarrer notre vie d'adulte de la meilleure des manières.

Cet apprentissage par le sport est aussi très important.

Quelles ont été les défis auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine ? Et comment les as-tu surmontés ? Je pense par exemple à ton arrivée au lycée à Paris, ou même à la fac ?

L'arrivée au lycée, c'était l'adaptation à un environnement, un changement d'environnement qui a été un bon défi parce que la plupart de mes amis, globalement, sont partis autre part. Donc vraiment l'adaptation… Et puis, quand tu sautes une classe, tu as toujours cette étiquette, un peu de petit génie, celui qui réussit, qui a les bonnes notes et je pense que le défi, pendant longtemps, jusqu'à la fac, c'était de me sortir de cette image de garçon qu'on doit un peu protéger, qui est un peu frêle, qui manque un peu de caractère.

C'était faire preuve de force, de caractère pour pouvoir avancer ; il fallait se départir un peu de ces types, de cette image-là.

Ça été un défi pendant longtemps : m'affirmer parmi des gens qui étaient plus âgés que moi.

Je suis né dans le 94 et la plupart des gens avaient 2 ans de plus que moi. Au lycée, c'était vraiment flagrant.

Je me suis retrouvé en seconde, j'avais 13 ans et demi. A cet âge-là en général, tu es dans tes première bêtises, tes premières amourettes de collège. Moi 13 ans et demi, je me retrouve au lycée, on me demande de hausser le niveau, de me mettre dans l'optique des études supérieures à treize ans et demi, quatorze ans. Je ne sais pas si c'est à n'importe qui qu'on peut demander ce genre de choses. Même à 17-18 ans, tu n'es pas mature. Ça ne fait pas scandale de ne pas savoir ce que tu veux faire dans la vie à 18-20 ans. Au final, c'est vraiment des chemins et des rencontres qui font que j'ai eu le pouvoir de changer.

Ce n'est pas tous les adolescents qui ont la chance de savoir ce qu'ils veulent faire dans la vie. Surtout un stage qui te permet de te forger ton propre chemin, tes rencontres et ton parcours.

Donc voilà 13 ans et demi, tu te retrouves au lycée. Tu dois te décider sur ce que tu veux faire plus tard, tu dois décider sur la filière dans laquelle tu vas aller et tu dois te mettre dans les dispositions pour réussir. Je pense que c'était vraiment le plus grand challenge dans mes études : c'était vraiment un changement de monde, un changement de paradigme et tout ça à un jeune âge. Il faut assumer à ce moment-là, c'est plus difficile mais en même temps plus gratifiant.

Moi, je me rappellerai toujours le moment où j'ai annoncé à mes parents que je suis passé en première, alors que tous mes profs, dont mon prof principal, avaient toujours annoncé à mon père que j'allais redoubler.

D'un côté c'était un soulagement, une fierté. Je me suis dit : « j'arrive à avancer, et en plus je déjoue les pronostics ».

C'est un peu le petit Poucet qui arrive et qu'on n'attendait pas trop. C'est le meilleur des sentiments, finalement. C'est vraiment combattre les idées reçues et puis combattre des croyances militantes.

Dire que tu peux le faire, et ce n'est pas parce que ton prof principal qui rabâche pendant 8-9 mois que tu vas redoubler, que tu vas effectivement redoubler. Non, c'est à toi de faire le nécessaire pour faire ce que tu as envie de faire.

Et si toi tu as envie de passer, tu passeras et c'est ce qui s'est passé.

Il faut faire les efforts nécessaires quand même pour arriver à passer.

C'est des efforts, c'est la force de se mettre dans des habitudes de travail et surtout ne pas avoir de croyance militante parce que voilà, tout passe par le travail, le talent tu peux l'avoir.

Il a fallu travailler derrière. C'est le travail et surtout la constance.

Tu peux travailler très bien un jour et te reposer les 6 suivants, mais est-ce que tu auras des résultats ? Pas sûr…

C'est vraiment la constance, la régularité, je pense que c'est plus important.

Génial : tu commences un petit peu à donner des conseils. Mais quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune issu de milieu populaire qui a envie de réussir ?

Comme je disais : pas de croyances limitantes, regarder le ciel en espérant toucher les étoiles, je pense que c'est le meilleur conseil en fait. Ne pas se dire que parce que tu viens d'un milieu social, un peu, pas défavorisé mais moins usé que ce que tu peux voir à la télé.

C'est vraiment y croire, mais pas te dire que tu ne peux pas atteindre tel paliers, que tu ne peux pas intégrer telle école, que tu ne peux pas faire tel travail parce que tu n'aurais pas les capacités. Il faut pouvoir se donner les moyens et y croire tout simplement. Moi j'ai ma meilleure amie, on a grandi ensemble ; elle aussi elle habite à Pantin, et aujourd'hui, elle est ingénieure. Il n'y a donc pas de limitations à avoir, pas de complexe à avoir. Je dirais de ne pas avoir de complexe : pas de complexe parce qu'on a tous quelqu'un qui bosse, qui y a la niaque, qui a envie de réussir. Il peut le faire, ce n'est pas réservé à une élite ou à une minorité.

Merci beaucoup pour ces conseils et pour ce témoignage très inspirant.

Je t'en prie !

Cecile, Journaliste, a grandi dans une cité

Bonjour Cécile. Peux-tu te présenter ? Qui es-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Bonjour, je m'appelle Cécile, j'ai vingt-sept ans et je suis journaliste à France 3 Régions.

Je pose des questions à des interlocuteurs, fais des directs, des duplex. Il m'arrive parfois de filmer, c'est un métier assez varié.

Est-ce que tu peux nous dire d'où tu es originaire et où tu vis aujourd'hui ?

J'ai grandi dans une cité de banlieue parisienne. J'y ai passé toute mon enfance mais je n'ai pas fait toute ma scolarité dans ce quartier parce qu'il était assez difficile.

Il y avait, par exemple, des conflits avec d'autres quartiers, des règlements de compte à l'arme à feu ou l'arme blanche, des trafics de drogue, etc. Il y avait aussi des poubelles et des voitures qui brûlaient. Ça faisait partie de notre quotidien. Ça arrivait tellement souvent qu'on n'y faisait même plus attention…

Maintenant, je vis dans un tout autre endroit… Ça a bien changé. Je vis dans une maison, très loin de la banlieue parisienne que j'ai voulu quitter, dans une ville moyenne et calme du Nord-est de la France. Bref, une toute autre ambiance.

Est-ce que tu peux nous parler un petit peu de tes études ? Comment ça s'est passé au collège, lycée ? Et ensuite dans les études supérieures ?

J'ai effectué le début de ma scolarité dans le quartier où j'ai grandi. Ça se passait très mal dans l'école où j'étais.

Par exemple :

- Il y avait des incidents entre parents et professeurs.
- On retrouvait des voitures brûlées dans la cour de récré.
- Des grands du collège ou lycée nous lançaient des pétards quand on était dehors.
- Il y avait des règlements de compte entre élèves alors qu'on n'avait même pas dix ans ! On avait entre six et dix ans ! Dans mes souvenirs, il y avait régulièrement des enfants qui se faisaient pousser dans les escaliers ou taper dans la cour.
- Etc.

Le climat était assez conflictuel.

À partir du CE2, mes parents ont donc décidé de me mettre dans le privé. Cela représentait, pour eux, un sacrifice financier. Ça coûtait pas mal d'argent chaque année… Mais c'était, je pense, le bon choix.

Jusqu'au lycée, j'ai fait ma scolarité en établissements privés. Ça s'est très bien passé.

J'ai été dans les premiers de la classe. Mes parents ont fait extrêmement attention à mon éducation. C'est un point qui était très important pour eux.

Au lycée, j'ai choisi de faire un bac économique et social, un bac ES.

J'avais déjà dans l'idée d'être journaliste. Je me suis dit que c'était le meilleur bac pour arriver à ce métier vu que l'on parle d'économie, d'histoire, etc.

Juste après mon bac, je suis partie à la fac.

J'ai fait une Licence Information-Communication à l'Université Paris VIII. J'avais 3 h de transport par jour, bus, trains et métros. Je vivais chez mes parents. Il était inenvisageable de louer un appartement.

Arrivée à ma troisième année de licence, j'ai décidé de passer les concours des écoles de journalisme. J'ai pu les réussir grâce à la Chance aux concours.

Ils étaient très durs. Ça a été une année très difficile pour moi. Après, j'ai fait deux années de Master en apprentissage à l'Institut Pratique du Journalisme, l'IPJ.

C'est génial. Et justement, tu nous as parlé de l'association La Chance. Est-ce que tu peux nous en dire un petit peu plus ?

Quand j'ai décidé de tenter les écoles de journalisme, je savais que les concours étaient très durs. La Chance m'a fait réaliser à quel point ça allait être difficile. Heureusement que j'ai pu les préparer avec eux. Je pense que je ne les aurais pas forcément eus dès la première fois.

Je me suis renseignée sur Internet. J'ai vu que c'était accessible aux étudiants boursiers. Moi, j'étais boursière échelon zéro, je correspondais au profil. J'ai fait partie des "coups de pouce", les étudiants qui préparaient à distance.

On se rendait à la Chance à Paris juste pour passer les oraux et les examens blancs.

J'ai réalisé à quels types d'épreuves, j'allais être confrontée. Je pensais avoir une bonne culture générale, mais pas du tout… Je l'ai donc énormément travaillée.

J'ai pu former un groupe de révision avec d'autres étudiants qui allaient également passer les concours. Ça a été hyper important. La Chance m'a pu apporter du soutien.

C'est vraiment bien que l'association se développe aujourd'hui, que ça prenne beaucoup plus d'ampleur. Il ne faut pas hésiter.

Et l’association la Chance, est-elle est gratuite pour les étudiants ?

Oui, c’est exactement ça. C’est gratuit et accessible si on est boursier.

J'ai juste rempli un formulaire. J’ai passé un entretien avec les responsables de la Chance et j’ai été prise dans cette prépa.

C'est vraiment ouvert à tous les étudiants boursiers si on est motivé, si on a vraiment envie de préparer les concours et de faire ce métier. C’est une aide précieuse.

Je vais me permettre de dériver un peu. Tu as parlé de culture générale, c’est une chose souvent demandée aux concours. Quels conseils donnerais-tu à un jeune lycéen ou étudiant pour améliorer sa culture générale ?

Ça peut paraître rabat-joie, mais c’est vraiment d'écouter en cours. On ne se rend pas compte à quel point, c’est de la culture générale. Tout ce qui est rabâché au collège, au lycée, c'est une très bonne base.

On se dit : "On apprend par cœur et ça passe. Il suffit d’avoir une bonne note aux contrôles." Mais ça ne peut nous aider à préparer des concours.

Quand on n’a pas une base, c’est très difficile de réussir le questionnaire de culture générale. Il est ardu, il est pointu. J’ai dû lire beaucoup, faire des tests sur Internet. Il y a énormément de sites et de livres qui proposent des tests de culture générale.

Je me suis rendue compte que j’avais un "gap" culturel. Ça me rappelle un peu ce qu'a développé Bourdieu avec le capital culturel. On ne naît pas tous égaux en capital. Ça dépend du milieu dans lequel on grandit. Je pense que je suis en plein dedans.

Je pensais avoir une bonne culture générale parce que j’avais toujours été bonne élève. En fait, pas du tout. J’avais une base correcte, mais il y avait plein de domaines que je ne maîtrisais pas. Des domaines qui peuvent paraître élitistes, mais qu’on peut rencontrer lors du concours.

J'ai donc travaillé pour augmenter cette culture, découvrir des domaines que je ne connaissais pas. Typiquement : les arts, la musique classique, des pans de la littérature, etc.

Hyper intéressant. D’ici la fin de l'interview, si tu as un ou deux bouquins à nous conseiller, on les prendra. Est-ce que tu peux nous parler de ton début de carrière ? Le métier de journaliste semble connu, mais on n'en appréhende pas forcément les arcanes.

Comme tu le dis, c'est un métier qu'on ne connaît pas vraiment et qui est très attirant sur le papier.

C'est un métier fabuleux, mais l'envers du décor est plus complexe. Beaucoup de jeunes veulent devenir journalistes, il y a donc peu de débouchés. Le début de carrière n'est pas forcément évident.

On commence souvent pigiste. La pige, c'est quand on est rémunéré à l'article, à la vidéo ou au reportage par un média. On n'est pas CDI.

On commence presque tous en étant pigistes ou CDD. C'est un peu le passage obligé. Très peu de personnes débutent directement en CDI.

Quand j'ai été acceptée en école de journalisme, j'ai décidé de faire mon master en alternance. C'est un réel avantage. Avant la fin des études, on a déjà un pied dans le métier. En apprentissage, on découvre, on pratique beaucoup et on a un salaire. Ce n'est pas quelque chose à négliger. On a une rémunération à la clé pour ce boulot fait pendant deux ans.

J'ai pu avoir des CDD très réguliers à France Télévisions vu que j'y ai effectué mon apprentissage. Ils m'ont gardée par la suite.

J'ai fait un an et demi de CDD à France Télévisions, ce qui est très peu avant d'être embauchée en CDI à France 3.

En général, on peut faire plusieurs années de CDD après avoir fini l'école. Le CDI n'arrive pas forcément tout de suite. Ça dépend vraiment des choix de parcours. Certains sont très heureux d'être pigiste, par exemple.

Mais les débuts ne sont pas forcément faciles pour tout le monde. J'ai des amis pour qui ça a été assez facile, d'autres pour qui c'est encore complexe aujourd'hui, alors qu'on a quitté l'école il y a quelques années.

Est-ce que tu peux nous dire ce que faisaient ou font tes parents ?

Mon père est ouvrier qualifié. Il est chef cuisinier dans un petit restaurant en banlieue parisienne. En ce moment, c'est difficile à cause de la crise sanitaire. Il est au chômage partiel.

Ma mère est secrétaire dans une concession automobile. Elle s'occupe de documents pour les livraisons de voitures et des nouveaux contrats de souscription de vente ou location.

En raison de la crise, elle est également au chômage partiel. Ce n'est pas une période simple, mais j'ai deux parents en CDI, un ouvrier et une employée.

Merci beaucoup. Justement, au niveau financier, ça n'a pas dû forcément être simple de financer tes études. Comment as-tu fait ?

J'ai travaillé. J'ai travaillé beaucoup.

Même si mes parents n'avaient pas des revenus mirobolants, ils ont toujours été derrière moi et se sont toujours investis très fortement dans mon éducation. Si j'avais besoin d'eux, ils étaient là. Mais j'ai quand même fait le choix de travailler juste après le lycée.

J'ai discuté avec eux quand j'étais en terminal. Je leur ai montré ce que coûtaient les écoles de journalisme. Ils m'ont clairement dit qu'ils n'auraient pas les moyens de payer les écoles que je voulais faire.

Si d'un jour à l'autre, je n'étais plus boursière ou limite, j'ai décidé de travailler pour que toute cette charge ne repose pas sur mes parents. Ils avaient déjà payé une bonne partie de ma scolarité.

À dix-huit ans, j'ai été vendeuse. J'avais un petit CDI dans un magasin de vêtements. Ça me prenait une dizaine d'heures par semaine. Je n'ai pas voulu faire plus parce que j'avais quand même les cours à la fac.

J'ai eu de la chance. Certes, j'avais des heures de transport mais j'habitais chez mes parents. Je n'avais pas de loyer à payer, ni de nourriture. Tout l'argent que j'avais, grâce à mon travail de vendeuse, je le mettais de côté en prévision de l'école de journalisme à payer.

Arrivée en master, j'ai fait le choix de l'apprentissage, car quand on est apprentie, on ne paye pas l'école. J'ai découvert ce type de formation l'année des concours. Je n'en avais jamais entendu parler auparavant. C'est mon employeur, c'est France Télévision qui a payé mon école de journalisme. Tout l'argent que j'ai mis de côté les années précédentes, j'ai pu le garder. Ça a été un des bons choix que j'ai fait.

Effectivement, tu fais bien de le préciser. En effet, en apprentissage, c'est l'employeur qui paye l'école et plus précisément, les organismes paritaires collecteurs. J'imagine que ça a été un peu plus compliqué de trouver une alternance parce que tu as dû postuler un peu partout.

Dans une école de journalisme et c'est le cas dans beaucoup d'écoles, il existe des partenariats avec des entreprises. C'est récurrent.

C'est l'école qui m'a dit : "Tiens, tel jour, tu peux passer un entretien à France Télévisions." C'est comme ça que j'ai pu entrer en alternance.

Génial. Qu'est-ce qui t'a permis de prendre l'ascenseur social selon toi ?

C'est une question assez difficile. Je les évoque beaucoup, mais je pense que mes parents ont joué un rôle important. Mes parents, qui n'ont pas fait de grandes études, m'ont toujours poussée.

Je suis la première de ma famille à obtenir le bac. Je suis la première de ma famille à faire des études supérieures. D'ailleurs, j'ai senti, par la suite, un décalage avec eux. Ma mère m'a déjà rétorqué : "Oui, toi, tu as fait des études."

Mais au lycée, je me suis dit : "Ok, je suis bonne élève. Je peux choisir un métier et le faire. Pourquoi je n'y arriverais pas ? J'ai les capacités, je vais essayer."

Des profs au lycée m'encourageaient aussi. J'étais en école privée, je côtoyais des gens qui avaient beaucoup plus de moyens que moi. Ça m'a poussée à me mettre un peu au même niveau. Ces personnes avaient des parents directeurs, avaient déjà des voitures à dix-huit ans. Pour moi, c'était inimaginable.

Je suis allée vers un métier qui me plaisait avant tout et je n'ai pas lâché.

Bravo ! Quels sont les défis auxquels tu as dû faire face par rapport à ton milieu social d'origine ? Comment les as-tu surmontés ?

Ça n'a pas vraiment été un défi financier, ce qui est souvent le cas. Même si on n'était pas très riche, j'ai travaillé et mes parents étaient là en soutien. Ça n'a pas été une barrière.

En revanche, ce qui a été un frein, c'est vraiment le capital culturel. Je l'ai senti durant les études. Le capital culturel qu'évoque Bourdieu. Le capital social aussi, qu'évoquait également le sociologue. Je n'avais aucun des deux.

J'avais une culture de base, mais je n'avais pas un grand capital culturel et je n'avais aucun réseau. Je ne pouvais pas évoluer grâce à mes connaissances.

Je l'ai senti à la fac, je l'ai senti en école de journalisme. J'avais un vrai décalage social et culturel avec d'autres élèves, d'autres étudiants.

L'écart culturel peut se réduire en lisant, en écoutant, en s'ouvrant à d'autres styles. Le capital social, c'est plus compliqué. Si l'école n'avait pas eu de réseau, je ne serais pas arrivée à France Télé. C'est quelque chose qui se travaille durant les études, en début de carrière.

Et justement, tu parles de ces freins. Est-ce que tu as des techniques, des conseils à donner aux gens qui nous écoutent ?

Se créer un réseau, ce n'est pas simple, mais c'est possible et ça passe par des rencontres.

Ce qui peut aider, ce sont les associations étudiantes, les associations tout court, participer à des actions, des événements divers et variés, s'ouvrir à l'autre, ce qui n'est pas forcément évident.

J'étais quelqu'un de très réservée. J'ai raté des occasions de créer des réseaux plus d'une fois.

L'école aussi. Quand on arrive dans une école, dans une université, peu importe le type, il y a les professeurs, le réseau de l'école, le réseau des anciens, etc.

La Chance, par exemple, a été un bon réseau, un début de réseau. Tu m'as appelée parce que tu as demandé à la Chance. J'ai répondu à ton appel à témoins. C'est comme ça qu'on rencontre des personnes, qu'on peut partager. C'est partout.

Merci beaucoup, on va arriver à la dernière question. Quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune qui a envie de réussir ? Sachant que la notion de réussite, c'est celle que toi, tu mets derrière. Ce n'est pas forcément financier.

Tu fais bien de le préciser. La notion de la réussite, pour moi, a changé. Quand j'étais plus jeune, durant mes études, la réussite, c'était d'avoir un beau boulot, un bel appartement, avoir de belles choses.

Ce n'est plus du tout, ma vision.

Réussir maintenant, pour moi, c'est être bien là où on est. Quand on commence une activité professionnelle, quand on passe du temps à travailler, il faut être dans un endroit qui nous plaît. Il faut être dans une ambiance qui nous plaît et dans un métier, si possible, qui nous plaît.

Si on a un très beau métier, mais que celui-ci est très dur, ne convient pas et qu'on se réveille chaque matin en se disant : "Faut que j'aille bosser…" (ce qui est le cas de beaucoup, beaucoup de personnes), ça pèse mentalement et physiquement. Ça devient de plus en plus difficile au fil des années.

Pour moi, maintenant, c'est avant tout ne pas ressentir trop de stress, de ne pas avoir la boule au ventre, de ne pas avoir des migraines.

Je suis journaliste en région, j'ai fait le choix de ne pas être journaliste à Paris. J'ai grandi en

région parisienne, je connais Paris et sa banlieue. C'est un cadre de vie qui ne me convenait pas. C'est plus prestigieux, certes. On imagine devenir un grand journaliste, dans un grand journal ou dans une grande chaîne de télévision.

Maintenant, être journaliste, c'est faire des reportages intéressants qui ont un intérêt pour les téléspectateurs qui regardent le JT. Ça peut paraître moins prestigieux, mais je ne considère pas ça comme moins important. J'apporte quelque chose à mon niveau, à mon échelle.

Et comme je l'ai dit, chacun a sa vision de la réussite, mais peux-tu revenir sur les petits conseils que tu pourrais donner un jeune ?

C'est de ne pas lâcher. Si on a une idée en tête, il ne faut pas que la vie qu'on mène soit un frein. Ce n'est pas parce qu'on n'a pas beaucoup de moyens que ça doit être un frein. Il faut avoir ça en tête.

Après, ne pas hésiter à demander des conseils, ne pas hésiter à demander de l'aide. Moi, j'ai demandé de l'aide à des professeurs, à la Chance pour les concours.
Ne pas être seul, c'est important. C'est important de s'entraider, d'avoir des personnes sur qui on peut s'appuyer.

C'est comme ça qu'on progresse, c'est aussi grâce aux autres et aux échanges.

Merci beaucoup, Cécile pour ce témoignage très inspirant. Cécile, as-tu quelques bouquins à nous conseiller ?

Oui, j'ai quelques lectures très intéressantes puisqu'elles parlent aussi de l'ascension sociale. Je pense qu'on est bien dans le thème.

Il y a d'abord le livre, *La place* d'Annie Ernaux.

Il y a également *Retour à Reims* de Didier Eribon et également le livre d'Edouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule.*

Ces trois livres sont écrits de manière très différente, dans un style très différent, mais ils abordent le même thème. Le passage entre le milieu dans lequel on a grandi et le milieu dans lequel on est. Ça parle des difficultés auxquelles on peut être confronté.

Quand on arrive dans un milieu qu'on ne connaît pas, qui est très différent du nôtre, ça parle.

Je les ai lus, il y a quelques années bien après mes études. Ce sont des livres dans lesquels je me suis retrouvée et je me suis dit : "Ça parle un peu de moi aussi."

Génial ! Merci Cécile pour ces conseils.

Sarah, Sciences Po Paris, issu du 93

Bonjour Sarah, peux-tu te présenter ? Qui es-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Bonjour. Je suis Sarah Nicole. Je suis en master en Première année en affaires européennes avec la spécialité digital nouvelles technologies et politique publique à Sciences Po. Je suis en parallèle policy analyst dans une organisation qui regroupe plus de 1800 startups en France et en Europe qui s'appelle France Digitale.

En gros, chez France Digital, je rédige des rapports, des études sur l'écosystème et tout ce qui se passe dans le monde des nouvelles technologies et leur impact social en France et en Europe. C'est super intéressant.

Je suis présidente de l'association Graines d'orateur Quatre-vingt-treize (93) qui est une association qui promeut la prise de parole chez les jeunes en banlieue. Ça fait cinq ans que je suis ces graines d'orateur quatre-vingt-treize. Je suis présidente depuis cette année. Et enfin, suite à ces cinq ans de formation avec quelques amis et collaborateur de Graines d'orateur quatre-vingt-treize, on a décidé de monter notre entreprise aussi, qui s'appelle Kratéo, et donc qui est toute nouvelle.

Génial. Est-ce qu'il y a un site Internet ? Tu peux nous en parler un petit peu ?

Tout à fait ! Le site internet de Krateo : Krateo.fr.

C'est une entreprise qui a pour but de former les professionnels, les gens en insertion professionnelle à la prise de parole en public, aux compétences dites du « 21 ème siècle » comme l'empathie, la résolution de conflit, l'esprit d'équipe mais aussi l'esprit critique. On organise des formations en petits groupes soit au sein des entreprises soit en créant des petits groupes de professionnels ayant des besoins communs en terme de formation.

Donc pour résumer, "Graine d'O" s'occupe bénévolement des lycéens et Krateo du reste !

Génial. Est-ce que tu peux nous parler un petit peu de tes études ? Comment ça s'est passé au collège, lycée, puis après les études supérieures ?

Alors j'étais au lycée Léonard de Vinci, à Tremblay en France dans le quatre-vingt-treize

C'est drôle parce que moi, j'avais des bonnes notes très honnêtement à l'école. Je travaillais bien parce que ma mère m'a toujours dit qu'il fallait bien travailler à l'école, que ça m'intéressait globalement. Donc je travaillais bien, mais je ne savais pas trop ce que je voulais faire en fait. Après, j'avais des bonnes notes en anglais et littérature donc pourquoi ne pas

faire journaliste ou quelque chose dans la littérature ? Parce que j'étais en L et que je n'ai jamais vraiment aimé les maths.

Et un jour, j'ai rencontré deux personnes de l'association justement, Graine d'orateur quatre-vingt-treize. Ces personnes-là étaient à Science Po. Moi, je n'avais jamais entendu parler de Science Po avant. Ils ont commencé à m'en parler. Bon, je ne sais pas, je ne me suis pas plus intéressé à ça. Pour moi, c'était un peu l'école des présidents, enfin la politique. Je ne connaissais vraiment rien. Et deux-trois mois après ça, il y a mon prof d'histoire géographie qui m'a demandé de rester à la fin d'un cours, ce qui était très inhabituel parce que, en général, on demande aux mauvais élèves de rester à la fin d'un cours et moi, j'étais bonne élève. Donc, je pensais que c'était une blague en fait. Et ce prof d'histoire finalement, à la fin du cours, me dit : « Sarah, je pense que tu as le profil pour candidater à Sciences Po ».

J'avais trouvé ça bizarre : j'avais entendu parlé de Science Po il y a quelques mois, mais je n'en sais toujours pas plus. Et franchement, voilà, les Sarkozy, les François Hollande et tout ça, ça ne m'intéresse pas plus que ça. Je ne sais pas pourquoi je le ferai.

Et au final, j'ai passé tout un été à travailler, à m'intéresser à l'histoire, a la géographie, à la politique, à la philosophie, à m'intéresser au contenu du concours de Sciences Po, sans pour autant me dire que j'allais tenter, mais juste pour le fait d'apprendre et de m'enrichir personnellement. En fait, je me rends compte que je peux passer mon temps à prendre des choses qui m'intéressent et qui font sens, avec ce que je vois dans la vie de tous les jours. Et ça, c'est quelque chose que j'ai beaucoup aimé. En fait, en apprenant beaucoup plus sur l'histoire, on apprend beaucoup plus sur la politique. Je me suis rendue compte pourquoi telle personne agit ainsi, pourquoi tel parti politique a tel positionnement, pourquoi d'un pays à un autre, on pense différemment. Je comprends mieux pourquoi telle culture est acceptée dans tel pays et pas d'autres, les sources des conflits etc. Ce qui m'a le plus ouvert les yeux sincèrement, c'est la sociologie.

Les personnes que je connaissais qui étaient à Science po étaient toutes passées par le CEP, donc le concours d'éducation prioritaire qui est un dispositif qui est mis en place pour les zones REP et REP plus par Sciences Po.

J'ai été demandé à mon administration au lycée s'ils avaient ce dispositif. Mais, pas de CEP en fait : on m'a répondu non.

Du coup, je me suis dit que j'allais le tenter quand même. On va passer les écrits, on va passer la procédure normale. Je n''aurais pas fait de prépa, mais je pense m'être bien préparé l'été et j'ai eu la chance. Enfin la chance… Je ne sais pas si ce n'est que de la chance ! J'ai beaucoup travaillé le dossier, donc je ne sais pas si tout a reposé sur la chance, mais j'ai été exemptée d'écrit car mon dossier a reçu un A+. En fait, je suis passée directement aux oraux d'admission et j'ai été prise à sciences Po Paris.

Ça fait du coup quatre ans que j'y suis avec une année à l'étranger que j'ai passée en Chine, à Shanghai.

Comment se passent les premières années à Sciences Po et qu'est-ce que vous faites ? Qu'apprenez-vous à Sciences Po, parce que peut-être que nos auditeurs ne le savent pas ?

Oui. Alors il y a eu en fait une coupure très forte à Sciences Po. Et cette coupure, elle s'est passée pendant la semaine d'intégration.

J'étais une très, très bonne élève au lycée.

Et quand j'ai été prise à Sciences Po, j'ai été la première de mon lycée à être prise à Sciences Po et je ne pense pas qu'il y en a eu après.

Donc du coup, j'étais un peu vue au lycée comme quelqu'un de trop forte, vraiment trop puissante etc. J'avais une certaine fierté en arrivant.

Dès qu'on arrive à Sciences Po, on a une semaine où on est réparti en petits groupes, on nous emmène visiter des lieux dans Paris et surtout on nous apprend à la prise de parole en public.

Là, j'ai eu un choc parce que je me suis rendue compte à quel point tout le monde était brillant.

Tout le monde savait s'exprimer en public, mais de manière tellement aisée… Et franchement, moi, un peu crédule, qui rentre dans le niveau supérieur... J'avais l'impression de voir des présidents de la République. Ils parlaient comme des présidents et bien que j'ai fait de l'art oratoire, que j'ai gagné quelques championnat, je me suis trouvée nulle.

Et ça, ça a été un choc. Pourquoi ? Parce que j'ai compris avec du recul que ces gens-là, ils n'ont pas forcément des choses plus intéressantes à dire que moi, que les gens de banlieue qui peuvent avoir cette auto-censure en arrivant à Sciences Po,

Mais la façon dont ils le disent peuvent nous faire croire que si et ça, ça a été un gros blocage pendant les premiers exposés à Sciences Po. On a eu des cours d'institutions politiques, des cours d'histoire, des cours d'économie et le modèle pédagogique à Sciences Po, ça fonctionne beaucoup sur les exposés en groupe : on a toujours quelque chose à présenter. En fait, la première partie de l'heure, il y a toujours un exposé,

J'avais un peu peur de m'exprimer en plus parce qu'ils vaient un vocabulaire tellement soutenu. Ils utilisaient leurs gestes, ils étaient tellement à l'aise que je me disais que je n'y arriverais pas.

Et en fait, je me suis rendu compte que vraiment, ce n'est pas ces gens-là qui sont forcément les plus intelligents, qui ont les choses les plus intéressantes à dire.

Du coup, j'ai pris mon courage à deux mains. Je me suis dit que je devais juste me former encore plus à la prise de parole en public. Les codes que j'apprends à Sciences Po, qui sont très propres aussi à un milieu très parisien, très aisé, ce n'est pas quelque chose qu'on a l'habitude de voir en banlieue ou même je pense qu'on n'a pas forcément l'habitude de voir partout en province. Je me suis fait à ces codes-là. Il faut que je dise aux jeunes de banlieue, à travers Graine d'Orateur quatre-vingt-treize, que grâce à ces codes-là, certaines personnes arrivent à des opportunités qui sont beaucoup plus hautes.

Sauf que ce sont des choses qu'on ne va pas nous apprendre en banlieue, parce que c'est trop loin de notre culture en fait. C'est important d'en prendre conscience parce que, quand on va se retrouver devant un employeur, devant un prof, il va falloir aussi utiliser ces codes.

Tu nous as parlé de ta culture : est-ce que tu peux me dire ce que faisaient ou font tes parents ?

Alors ma mère est directrice du projet de réussite éducative de la ville de Tremblay en France, donc elle s'occupe des familles qui ont beaucoup de difficultés, des familles arrivées en France très récemment, qui ont des situations vraiment qu'on ne peut pas imaginer, franchement. Elle est dans le secteur de l'éducation.

D'accord. Est-ce que toi tu estimes avoir pris l'ascenseur social ou au moins être dans une pente de mobilité sociale ascendante ?

Oui, je pense avoir pris l'ascenseur social, mais dans le sens où j'ai vécu deux socialisations totalement différentes. J'ai vécu ma première socialisation bien sûr, avec ma mère, avec ma famille et avec le lycée ; c'était une socialisation plus ou moins similaire. Une socialisation qui est de la classe sociale basse, voire moyenne, avec ses codes, avec sa culture. Et une deuxième socialisation qui est celle de Sciences Po et qui met tout ce que j'ai appris un peu à plat, qui a eu cette tendance à délégitimer ma première socialisation. Et ça, c'est vrai. J'ai des mécanismes maintenant que je n'avais pas avant, en termes de réflexion, en termes d'utilisation d'un certain langage, d'un certain vocabulaire.

Après, très honnêtement, est ce que j'ai pris l'ascenseur social dans le sens où je me serais libéré d'une certaine condition sociale pour devenir meilleure qu'avant ? Non, pas du tout. Je pense qu'on peut tout à fait réussir en banlieue, sans passer par Sciences Po.

Par contre, je pense que ce que Science Po m'a m'apporté, c'est que j'ai pu découvrir comment cette partie de la population pense, comment ils agissent, comment ils sont entre eux et ça, ça me donne beaucoup de clés en fait pour comprendre beaucoup plus d'interactions sociales aujourd'hui dans la société, à la fois dans le milieu politique, mais aussi dans le milieu économique, dans les entreprises etc. Et je pense que d'avoir ces deux utilisations-là, qui sont très différentes, ça me permet de parler avec beaucoup plus de gens, d'essayer de comprendre à la fois les gens plus de banlieue, à la fois les gens de ce petit Paris, et ça je pense que c'est très important parce que, en termes de mobilité sociale, c'est super important de

comprendre les codes de chacun parce que quand on s'exprime avec quelqu'un, il faut forcément comprendre sa culture et comprendre comment cette personne va penser pour après s'entretenir avec elle.

Merci beaucoup. Est-ce que tu as des personnes dans ton entourage qui t'ont aidée ? Comme tu l'as dit tout à l'heure, tu as un prof d'histoire. Est-ce que tu as d'autres personnes qui t'ont aidée justement à plus croire en toi et aller par exemple vers Sciences Po ?

Ma mère. C'est vraiment ma mère qui m'a toujours aidée à croire en moi. Ma mère, depuis toute petite, a beaucoup participé à mon éveil, mon éveil intellectuel, ma curiosité et elle ne m'a jamais poussée vers Sciences Po. Je pense que, puisqu'elle travaille dans un milieu qui est quand même très politisé et qu'elle ne l'est absolument pas, elle avait très peur de la politique. Et elle ne comprend toujours pas pourquoi je fais de la politique de près ou de loin.

Ça lui fait peur honnêtement. Par contre, elle va toujours pousser à donner le meilleur de moi-même, à être vraie. Elle m'a inculqué des valeurs que je suis tellement contente d'avoir, plutôt que d'avoir par exemple celle du pouvoir économique, que certains Sciences Po ont. Ils n'ont pas ces valeurs que je partage et ses valeurs, là, je les partage avec toute l'équipe de Graine d'orateur quatre-vingt-treize. On est vraiment des gens très différents. On vient de milieux très différents. On vient tous de banlieue par contre, mais on vient de milieux très différents. On a des cultures très différentes. On a des façons de voir le monde de manière tout à fait différente. On a des opinions politiques tout à fait différentes. Mais en fait, ces valeurs-là de réussite, de réussite personnelle, c'est vraiment ça qui est important.

Je dirais que la valeur que ces gens-là au quotidien me transmettent et la valeur qu'on partage, c'est vraiment cette valeur d'égalité, de combat social. On est dans un jeu où les gens de banlieue n'ont pas toutes les règles en tête. Et en plus ils n'ont pas les mêmes cartes dans les mains que certains autres en France et particulièrement à Paris. Et nous, c'est ça qu'on peut leur dire : voilà quelles sont les règles du jeu, très clairement, sans en cacher une et leur donner toutes les cartes en main pour qu'après, eux, ils aient ce qu'ils veulent. Et ça, c'est vraiment ce que ma mère m'a appris et ce que je partage avec ces gens-là quotidiennement. Cette équipe est d'à peu près une vingtaine de personnes par jour.

Justement, tu me permets de rebondir sur ton association : est-ce que tu peux expliquer pour un jeune lycéen qui nous écouterait par exemple ? Quelles sont les actions concrètes que vous menez chez Graine d'Orateur 93 ?

On a plusieurs types d'actions. Le coeur de notre action, c'est la formation à la prise de parole en public,

On intervient dans les lycées, avec des partenariats avec les profs qui ont co-construit des formats pédagogiques.

Par exemple, il va y avoir un prof d'histoire qui peut nous appeler dans un lycée dans le 93 et

nous dire : « voilà, moi je vais travailler sur les révolutions dans le monde. J'aimerais bien donner une dimension de la prise de parole en public, des discours, de l'art oratoire, de l'argumentation dedans. Est ce qu'on peut qu'on peut co-construire le cours ensemble ? »

On le fait souvent sur six à douze séances par an et on intervient dans ces classes. On a à peu près deux à trois interventions par semaine dans différents lycées dans le 93, et plus globalement en banlieue parisienne. Après, parce qu'on sait qu'il y a aussi d'autres personnes qui voudraient assister à nos formations, qui ne sont pas forcément dans des lycées et qui ne sont pas forcément lyceens, on a des formations qui sont ouvertes au public. Ça, c'est une formation par mois, ça se passe aux universités populaires de Bondy.

Et là, y'a environ soixante-dix à quatre-vingt qui se joint à ses formations une fois par mois. On a un corpus pédagogique tout au long de l'année. On passe en fait en revue les fondamentaux : comment est-ce qu'on s'adresse à son public avec son regard, avec sa voix, avec ses gestes, avec le silence. La deuxième partie de l'année, c'est beaucoup plus sur l'argumentation, sur la réfutation, sur comment construire un argument, comment remporter un débat, comment comprendre les stratagèmes des malfaiteurs de la prise de parole en public qu'on appelle les sophistes.

On va vers d'autres villes en France, et particulièrement à travers un projet phare qui est le projet du Graine d'O tour : c'est un tour de France de l'art oratoire qu'on a lancé en 2019. Il a été annulé, celui de l'année dernière. Mais là, on travaille activement sur celui de 2021 : ça se passe en mai. Et s'il y a des lycéens aujourd'hui qui nous écoutent et qui sont dans des lycées en-dehors de la banlieue parisienne, vous pouvez contacter Graine d'Orateur 93 sur n'importe quelle plateforme en ligne. On a instagram, on a Facebook, on a snapchat et on a mail et on Linkedin c'est Graine d'orateur 93 sur Facebook, @Grainedo93 sur instagram et Facebook. Et vous pouvez nous solliciter pour qu'on organise une intervention de deux heures dans votre lycée. Là, pour l'instant, on a pas mal de lycée aux alentours de Caen aux alentours de Reine de Nantes, de Limoges et dans ces endroits-là. Notre dernier projet est un projet assez intéressant parce que, du coup, on voit beaucoup de lycéens différents qui ont des problématiques vis à vis de l'art oratoire très différentes. Et c'est génial parce qu'on est toujours en train d'apprendre des uns et des autres. Et c'est d'ailleurs ce que je dirais vraiment dans nos actions concrètes, nos formations, c'est souvent deux heures. On commence par une introduction sur les sujets qu'on va traiter en lien avec la prise de parole en public et après on fait des exercices et ça, c'est des exercices qui sont faits par les lycéens, qui sont principalement basés sur de l'improvisation. Et ce qui est très intéressant, c'est qu'on demande aux lycéens d'être super attentifs pour que, une fois qu'un camarade soit passé, eux, ils soientt dans une dynamique de feedbacks ou ils vont faire des retours à la fois sur ce qui a été dit et à la fois sur ce qui doit être amélioré.

Les lycéens sont au coeur de notre action, ils sont sollicités cent pour cent du temps d'intervention et de cette manière là, ils donnent le meilleur d'eux-memes. Nous, on n'est pas des profs. On leur montre juste ce qu'ils savent par rapport à la prise de parole en public, mais qu'ils n'ont pas encore réussi à mettre en mots. On va les aider à mettre en mots et en fait, avec cette dynamique-là d'échanges entre les lycéens et entre nous, se crée une dynamique globale exceptionnelle.

Franchement, il faut être en formation pour le voir parce que tout le monde ressort en ayant appris beaucoup de choses. C'est super important de valoriser les lycéens et de leur montrer que non, ils ne sont pas nuls et que non, contrairement à ce que des lycéens du 93 peuvent entendre, qu'ils n'ont pas d'avenir ou je ne sais pas quoi (quelle idiotie), c'est faux et que, au contraire ils ont un potentiel qui est encore inexploité.

Merci beaucoup.

Quels ont été les défis auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine ? Et comment les as-tu surmontés ?

Il y a eu plusieurs défis auxquels j'ai dû faire face vis-à-vis de mon origine sociale.

Dans un premier temps, très clairement, quand je suis arrivée dans des milieux parisiens, que ce soit à Sciences Po ou dans des concours de débat où c'est vraiment des jeunes de lycées très cotés à Paris, on te demande automatiquement de quel arrondissement tu es.

Et ça, j'ai envie de dire, ils se basent sur mon apparence physique, à savoir une femme blanche avec des cheveux courts, avec un style on va dire Parisien.

Quand je leur réponds que je suis de banlieue, je suis de Sevran dans le quatre-vingt-treize, il y a vraiment une dissonance cognitive dans leur cerveau. C'est-à-dire qu'ils ne comprennent pas ce qui se passe parce qu'ils ont tellement été bercés par des préjugés de toute sorte, que de savoir qu'avec moi, qui m'exprime avec la manière dont je m'exprime, qui ressemble à ce que je ressemble, ils ne comprennent pas que je puisse venir d'un tel milieu. J'ai envie de dire que cette discrimination-là, qui ne va pas me toucher moi, va toucher en fait tous les gens de banlieue et j'ose espérer que ce que je fais dans ma vie quotidienne contribue à prouver le contraire. J'ai la chance de ne pas le porter sur mon visage, de venir d'un milieu défavorisé et je pense que ça m'aide beaucoup mais c'est une réalité qu'il ne faut pas cacher.

Mais j'ai déjà eu des remarques de personnes proches de banlieue aisée du côté de Neuilly qui avaient des propos absolument affreux me concernant sans me connaître, mais juste en se basant sur là d'où je venais. Forcément, j'ai des opinions politiques qui doivent être celles du 93. C'est ce qui me donne la force de vivre. Tant qu'il y aura des gens comme ça, moi je continuerais à faire ce que je sais. Je continuerais à parler à tous les lycéens que je vois, je continuerais à faire des podcasts comme le votre qui est vraiment super.

Oui, et je vois que tu es très engagée.

Tu nous as parlé aussi au début de l'adaptation que tu as dû faire quand tu es arrivée à Sciences Po.

Est- ce que l'argent a été un problème ? Sciences Po, je crois que c'est payant. Enfin, il y a peut-être, une formule qui est moins chère que les autres. Tu peux expliquer un petit peu si

ce n'est pas trop indiscret, comment ça s'est passé pour aller dans cette grande école financièrement ?

Alors ça, c'est le côté de ce pays, de la France, qui est juste incroyable. Et je pense qu'il n'y a pas d'autres modèles aussi parfaits dans le monde que celui de la France à ce niveau de l'éducation. Moi, je suis boursière. Ce qui est important, c'est que lorsqu'on est boursière, on ne paye absolument rien à Sciences Po. J'ai une bourse qui doit être à peu près de cent euros avec un complément de Sciences po. En plus, j'avais eu la mention très bien au bac, du coup j'avais un complément de bourse par rapport à ça. Donc en fait littéralement, si on fait les comptes, je suis en France actuellement, j'étudie dans une des plus grandes écoles, on peut la critiquer comme on veut, mais ça reste une des plus grandes écoles et en fait limite, je suis payé par le gouvernement français pour faire mes études et ça je pense que c'est une chance qui est incroyable et qui permet cette mobilité sociale. Mais il ne faut pas se réjouir que de ça, parce que ça ça touche un élève sur six cent élèves dans un lycée. Je ne pense pas qu'on puisse parler de méritocratie ou de véritable mobilité sociale en France, mais des mécanismes comme ça, c'est quand même magnifique. Et donc moi, je ne paye pas les droits. Les droits à Sciences Po, c'est à peu près deux mille ou trois mille euros les premiers et puis après ça augmente ; et en master, c'est plus cher mais fort heureusement je suis encore boursière en master, donc je n'aurais vraiment rien payé à Sciences Po. Je remercie la France pour ça.

Merci beaucoup. Quel conseil à donner aujourd'hui un jeune qui a envie de réussir ?

Le premier conseil que je donnerais à ce jeune qui a cette volonté de réussir, c'est de comprendre pourquoi il veut réussir et dans quoi il veut réussir. Parce que c'est très large et je pense que beaucoup ont envie de réussir par rapport à ce qu'ils ont pu entendre à l'école, par des camarades ou par leur famille. La première étape pour réussir est de se questionner, de se dire : « est-ce que cette chose-là va vraiment me rendre heureux ? Pourquoi j'ai vraiment envie de faire cette chose-là ? »

Et à partir du moment où on répond vraiment à cette question, on sait pourquoi on veut réussir, notre but. Notre but souvent, c'est pas juste avoir envie d'être riche, parce que ça, ce n'est pas un but en soi.

Un but est beaucoup plus profond et renvoie à l'épanouissement personnel. Là, déjà, c'est c'est le premier pas vers la réussite.

Maintenant, le deuxième, c'est de vraiment définir les étapes de votre réussite. Vraiment de faire un planning avec toutes les étapes. Est-ce que je dois passer par telle école ? Est-ce que je dois rencontrer telle personne ? Est-ce que je dois apprendre telle langue, quel est en fait le chemin vers mon but ? Et je pense qu'il ne faut pas avoir qu'un but dans la vie. Mais il faut que chaque étape soit un but et que comme ça, on n'arrive jamais à être satisfait de nous-mêmes parce que, à partir du moment où on est trop satisfait de nous-memes, de ce qu'on fait, on n'avance plus.

Or, vraiment, je pense que ce qui est beau dans la vie, c'est d'être continuellement en train

d’apprendre, continuellement en train de grandir, continuellement en train d’aider les autres. Et ça, je pense que c’est un but à long terme. Et si vous arrivez à vous fixer un but comme ça, à savoir quel est votre but en fait vous avez déjà réussi.

Merci beaucoup Sarah pour ce témoignage très inspirant.

Pas de soucis, ça fait plaisir.

Hajar, en école de commerce, issu d'un milieu populaire

Bonjour Hajar, peux-tu te présenter ? Qui es-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Bonjour à tous. Je m'appelle Hajar, je suis en master Audit et conseil en école de commerce. Je suis actuellement une alternance à Paris.

Merci Hajar. Peux-tu nous dire d'où tu viens ?

Je viens du 19ème arrondissement de Paris. J'ai passé toute mon existence à Paris et j'étudie dans une école de commerce en province.

D'accord, merci beaucoup. Est-ce que tu peux nous parler un petit peu de tes études du collège, du lycée et des études supérieures ? Comment ça s'est passé ?

Alors, j'ai un parcours je dirais classique, mais un parcours pour accéder en école de commerce qui est considéré comme hors-norme.

J'ai fait mon collège dans un collège du XIX arrondissement, un collège de proximité donc.

Ensuite, quand je me suis retrouvée en troisième, il a fallu choisir les lycées. J'ai choisi d'aller dans un grand lycée parisien. J'ai fait un bac S et à la fin de mon cursus du lycée, il fallait choisir quoi faire.

Donc dans mon lycée, soit on allait en prépa, soit en médecine, soit on faisait du droit. C'était vraiment le choix entre ce genre de voies.

Je me suis posé la question : qu'est-ce que j'ai envie de faire ? Qu'est-ce que j'aime ?

Et c'est vrai que j'aimais les maths mais pas trop la chimie, ni la SVT. Avec un BAC S, je me suis retrouvé en prépa ECS, pour intégrer une école de commerce.

Ensuite, j'ai réussi à passer mes concours normalement et j'ai intégré Neoma Business School, à Rouen.

Et après, quand je suis arrivée en école de commerce, là encore, il fallait faire des choix : j'ai décidé de faire ma licence en anglais pour avoir plus de vocabulaire, être plus à l'aise, dans le monde du travail par la suite. Et ça m'a été très bénéfique.

Voilà ensuite en école de commerce, on a beaucoup, beaucoup de choix. Moi, pour des raisons à la fois financières et aussi pour le côté professionnalisant, j'ai choisi de faire une alternance dans un master d'excellence qui est un master Audit et Conseils proposé par l'école. Voilà mon parcours, dans les grandes lignes

Est-ce que tu étais plutôt forte au collège, lycée ? Est-ce que tu peux nous en parler un petit peu ?

Alors j'ai toujours eu des facilités à l'école, j'ai toujours aussi été une personne qui travaille. Je me suis toujours donné à fond quel que soit la classe, donc en troisième, j'avais des notes qui étaient très, très bonnes.

Après, au lycée, je me suis retrouvée avec d'autres gens très forts et surtout avec des exigences qui était beaucoup plus importantes. J'avais aussi une très bonne moyenne, mais j'étais dans la norme, je n'étais pas non plus la meilleure, mais je faisais partie des bons éléments. Voilà, c'est comme ça qu'on me qualifiait.

En prépa, en revanche, c'est vraiment un univers à part. C'est au-dessus du temps, c'est une bulle. Je n'étais pas mauvaise, je faisais partie du premier quart, mais vraiment, je n'avais pas des notes qui étaient excellentes.

Quand je suis arrivé en école de commerce, là, enfin, tout s'est bien passé.

D'accord. Est-ce que tu peux dire comment se sont fait tes choix d'orientation ? Parce que parfois, ce n'est pas évident de trouver sa voie. Est-ce que tu as des gens qui t'ont conseillée ou tu t'es peut-être inspirée de modèle ?

Alors j'ai vraiment eu la chance d'être entourée de très bons professeurs qui ont été mes boussoles dans mes choix d'orientation, parce que moi, mes parents, ils n'ont pas forcément fait d'études, ils n'ont pas eu l'accès à l'éducation à laquelle moi j'ai eu accès. Donc mes professeurs en fait, en fonction de mon profil, de mes aspirations, du potentiel qu'ils voyaient en moi, ils m'ont toujours orienté vers des filières qui me correspondaient au mieux. Je me suis toujours épanoui, j'ai vraiment aimé ce que j'ai fait quand, quand je l'ai fait, donc oui vraiment mes professeurs.

Au niveau des modèles que j'avais, alors ce n'était pas des modèles directs, mais vraiment, il est encore au sein de différents établissements que j'ai fréquentés, notamment au collège, un professeur d'histoire géographie qui m'a vraiment poussée à viser haut et à toujours donner le meilleur de moi-même. C'est grâce à lui que je me suis retrouvée dans un très bon lycée parisien. Donc voilà, mes professeurs.

Merci Hajar. Justement, tu nous as parlé de tes parents : tu peux nous dire ce que faisaient ou font tes parents ?

Oui. Mes parents sont tous les deux ouvriers. Ma mère est agent de service dans les écoles, dans une école primaire et mon père, il est à la retraite aujourd'hui. Il était commis de cuisine et en fait pour la petite anecdote, à la base, il avait décidé de pas sortir par le monde du travail sans diplôme. Il a passé un CAP cuisine tout près de la retraite, vraiment tout près de la retraite, pour juste ne pas quitter le monde travail sans avoir obtenu le diplôme. J'étais très fière de lui parce qu'il l'a obtenu avec mention.

Mes parents m'ont poussée dans mes études dans le sens où ils me disaient de ne pas abandonner. Ma mère, la seule phrase qu'elle me disait toujours et qu'elle me dit encore aujourd'hui c'est : « si tu veux, tu peux. C'est pas parce que tes parents n'ont pas fait les mêmes études que toi que tu ne peux pas ». Je pense que ça, c'est quelque chose qu'il faut garder en tête.

Génial ! Merci beaucoup et on voit qu'on peut apprendre tout au long de la vie, même à la fin de sa carrière !

Exactement si vraiment je peux donner un conseil aujourd'hui, c'est l'apprentissage… En fait, on peut faire des erreurs, on peut choisir d'essayer, ne pas se plaire et recommencer, et ce n'est pas grave. Il faut tenter des choses, essayer des choses et se découvrir à travers. C'est l'expérience.

Tu as parlé du fait que l'anglais était important, dans les milieux populaires. C'est quelque chose qui, dans les milieux sociaux populaires, n'est une notion pas forcément prise en compte, les gens ne savent pas forcément.

Est-ce que tu peux nous donner ton point de vue là-dessus ? Sur l'apprentissage de l'anglais.

Totalement oui. C'est quelque chose qui est indispensable dans le monde du travail.

Bien sûr, il y a certaines branches qui demande plus d'anglais que d'autres. Mais aujourd'hui, c'est une qualification, c'est toujours valorisé. En fait, c'est devenu indispensable. Si on n'a pas cette qualification, ça devient handicapant.

Donc je dirais que, aujourd'hui, l'anglais, c'est indispensable. Je comprends parfaitement qu'on n'a pas tous les moyens de partir. Moi la première : je n'avais pas les moyens de partir

en échange linguistique, ou en summer camp aux Etats Unis ou en Angleterre, comme pouvaient faire les gens qui étaient avec moi au lycée.

En revanche, pour moi, le travail, ça finit toujours par payer.

Si je peux donner encore une fois un conseil, c'est qu'il y a beaucoup de gens qui disent qu'en regardant des séries, on ne peut pas apprendre. Alors ça dépend de la manière dont on regarde les séries, parce que dans mon cas, en fait, ça m'a vraiment énormément aidé, notamment au niveau de l'accent, de la prononciation, mais je les regardais intelligemment. Dans les milieux populaires on n'a pas accès à ce genre de choses qui sont d'aller à l'étranger pour apprendre. Et aujourd'hui, on peut apprendre de chez soi. Il ne faut pas voir ça comme un handicap, mais plutôt comme une force. Une fois le week-end, ce que ce que je faisais, c'est que je mettais un épisode de série, je regardais par exemple 20 minutes de l'épisode, je regardais avec les sous titres en français.

Ensuite, je notais les mots de vocabulaire, les structures qui me venaient à l'esprit, je regardais l'épisode une deuxième fois.

Cette fois, je mettais des sous titres en anglais et j'essayais de me rappeler des mots en français, ça peut être intéressant.
On regarde l'épisode une troisième fois et cette fois, on le regarde sans les sous titres.

Et là, on voit qu'on commence à progresser, on peut travailler sa prononciation, on peut travailler son vocabulaire et beaucoup de choses.

Génial ! Merci pour cette astuce. Est-ce que tu avais, hormis les professeurs et tes parents, d'autres personnes dans ton entourage qui t'ont aidée justement dans cette voie de réussite, à prendre l'ascenseur social ?

Alors mes parents, oui, parce que comme je disais, même s'ils n'ont pas fait d'études, ils ont été un moteur pour moi.

Ensuite, il y avait les camarades de classe, mine de rien. En fait, on peut toujours apprendre des gens avec qui on étudie, notamment au lycée. Quand on peut discuter entre nous, on apprend des autres c'est-à-dire que certaines personnes vont avoir des parents qui sont plus investis dans leurs études, qui vont les aider, qui vont les orienter, on pouvait nous en même profiter.

Qu'est-ce que j'ai envie de faire ? Et si on n'a pas la chance d'avoir un milieu, un environnement, stimulant ou épanouissant, aller chercher l'information sur Internet, se renseigner, faire des forums. Moi j'en ai fait des forums aussi, des forums étudiants. Aujourd'hui, on n'est pas dans un contexte favorable à ce genre de choses, mais toujours penser l'information.

En fait, des fois, on n'a pas la chance d'avoir les choses qui nous sont proposées sur un plateau. Il ne faut pas se décourager, au contraire, il faut aller chercher les choses par soi-même et ça n'en sera que plus valorisant quand on réussira.

Donc voilà les forums, poser des questions par exemple. Aujourd'hui, LinkedIn c'est une mine d'or pour ce genre de choses, parce qu'on peut en fait juste aborder quelqu'un, lui poser des questions sur son métier. Ce n''est pas sûr qu'il réponde, mais il ne faut pas se décourager ; au contraire, il faut y aller, il faut-il et peu importe le temps que ça prend, ça sera forcément récompensé.

Tu parles du profil LinkedIn qui n'est pas forcément connu des jeunes qui nous écoutent. Est-ce que tu penses qu'ils doivent commencer à se créer un profil ? A partir de quel âge selon toi ?

Alors, en fait, moi j'ai commencé à le faire à partir de ma licence, troisième année de licence, quand je suis entrée en école de commerce, parce qu'on avait des cours pour ça. Se construire son réseau, c'est quelque chose qui n'est pas du tout inné. C'est sûr qu'il y a certaines personnes qui bénéficient du réseau familial, du réseau de leurs parents mais si on n'a pas de réseau, on va se le construire.

Alors, je ne sais pas si c'est pertinent en fait d'avoir LinkedIn très jeune. Je pense que, à partir des études supérieures, quand on passe son bac, après son bac, quand on rentre en licence ou qu'on décide de faire un BTS ou un DUT ou peu importe, c'est là que ça devient intéressant.

Ensuite rien n'empêche de consulter les profils des personnes, de leur envoyer des messages. On peut se créer un compte rapidement mais en fait il faut l'alimenter. Une fois qu'on commence à alimenter son compte LinkedIn, qu'on a créé son réseau, c'est là que ça devient intéressant, parce qu'il y a beaucoup d'opportunités qui s'obtiennent grâce à ça.

Merci beaucoup pour ce conseil et je te rejoins totalement. Je pense qu'il faut créer le plus tôt possible, pas à quinze ans, mais dès qu'on est dans les études supérieures. Au moins ça permet de rentrer en contact avec des et de pouvoir leur poser des questions. Alors certains ne répondront pas mais qui ne tente rien n'a rien et si on envoie 100 messages là il y aura peut-être une, deux ou trois personnes qui vont nous répondre sur tel ou tel métier.

Totalement d'accord avec vous, c'est ça qu'il faut faire.

Est-ce que tu peux nous parler de la façon dont tu as pu gérer la partie financière ? Parce que comme tu l'as dit, tu es issue d'un milieu plutôt populaire et tu fais une école de commerce qui n'est pas donné généralement : comment as-tu réussis à gérer cette partie ?

Alors, je vais parler exclusivement de mon expérience.

Dans mon cas, mes parents n'avaient pas les ressources nécessaires pour se porter garants pour un prêt. J'ai pu prendre un prêt étudiant auprès d'une banque, mais qui ne pouvait pas financer l'intégralité de mes études. En revanche, ce que je peux vous conseiller si vous voulez faire une école de commerce, dans toutes les écoles de commerce de France, il y a la possibilité d'obtenir un prêt étudiant auprès d'une banque partenaire. Parfois, vous allez obtenir un prêt à un taux préférentiel, et dans beaucoup d'écoles, vous pourrez même obtenir un prêt sans garant : ça c'est vraiment libérateur, parce qu'on n'a pas besoin d'apporter la preuve que vos parents peuvent rembourser. En fait, c'est l'école qui se porte garant pour vous, et ça c'est vraiment très bien.

Vous pouvez aussi donner des cours à côté ; je l'ai fait, c'est possible, ça demande une très bonne organisation, mais c'est faisable et ça vous permet en fait de vous faire de l'argent, si vous arrivez à vous organiser dans la semaine pour même. Ça vous fait vraiment des entrées d'argent qui sont assez régulières et qui ne sont pas chronophages parce que vous allez avoir beaucoup de choses à faire en école de commerce, vie associative, peut-être par un sport. Il y a vraiment beaucoup de choses à faire, donc ça c'est vraiment les conseils que je peux donner.

Ne vous arrêtez pas à la considération pécuniaire, vraiment… Aujourd'hui, on vit dans un pays où, le champ des possibles est très large, si vous vous donnez les moyens de réussir et que vous avez de la motivation. Si vous avez l'envie en vous et beaucoup de volonté, c'est faisable, totalement faisable.

On va bientôt conclure cette interview. Quels conseils donnerais-tu à un jeune qui a envie de réussir ?

Alors la première chose que je dirais c'est que toi qui écoute et qui est peut-être aujourd'hui face à des choix d'orientation, n'aie pas peur.

Le pire que tu puisses avoir si jamais, par exemple, tu n'as pas ton premier choix ou ton deuxième, tu auras ton troisième choix. Mais tu n'auras pas ce regret de ne pas avoir essayé et ce n'est pas grave mais si t'essayes et que tu te rends compte que tu t'es trompé. On est jeune, il y a possibilité de recommencer. Mon papa, il a obtenu un diplôme parce qu'il voulait sortir comme du monde travail avec un diplôme et il l'a obtenu, à pratiquement à la retraite.

Il a attendu tout ce temps mais il l'a fait, donc c'est possible de se tromper, c'est possible de recommencer.

Ensuite informez-vous, informe-toi sur les possibilités. Ne te limite pas à ce que tu vois autour de toi. Peut-être qu'autour de toi, tu as beaucoup de gens qui ont fait des études supérieures, va chercher l'information.

Fait des forums, fait des portes ouvertes, essaye de parler autour de toi.

En fait, ne te limite pas à ce que tu connais, à ta zone de confort parce que peut être qu'on sortant de ta zone de confort, tu vas découvrir des choses qui sont vraiment bien pour toi.

Ensuite si, comme moi, tu viens d'un milieu populaire, vraiment, qui n'est pas celui des gens qui vont en école de commerce, ce n'est pas grave. Tu vis dans un pays où c'est possible de réussir malgré ça.

Alors certes, c'est plus difficile ; certes, le réseau par exemple, pour obtenir certains stages, pour obtenir certaines alternances, c'est vrai que ça peut aider, mais ce n'est pas infaisable. C'est vraiment à toi de construire ton propre réseau, tu deviens vraiment le maçon de ton avenir.

Considération pécuniaire, certes, ça peut être quelque chose d'important, mais ne t'arrête pas à ça, ne te dis « je n'ai pas d'argent, je ne vais pas pouvoir faire ça ». C'est les conseils que j'aurais aimés qu'on me donne

Merci Hajar pour ces conseils.

Quels sont les défis auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine ? Et comment les as-tu surmontés ?

Le premier défi, c'est celui du manque de réseau en fait. Quand on ne grandit pas dans un milieu où, par exemple, on connait des gens qui connaissent des gens qui connaissent des gens, c'est plus difficile d'entrer dans certaines alternances, d'obtenir certains stages, mais ce n'est pas infaisable. Ça c'était un défi, c'est un vrai défi, mais comme je disais, allez chercher, allez toquer à des portes. Alors certes, on peut prendre des millions de refus, mais ce n'est pas grave en fait.

Tentez les choses, allez sur LinkedIn, allez sur les sites des entreprises qui vous intéressent vraiment, allez chercher là où on fait.

Ne pas se mettre de barrières. Ça c'était vraiment le premier défi.

Le deuxième défi auquel j'ai dû faire face a été de jongler entre mes études, la vie associative de l'école de commerce : c'est vraiment très physique à l'école de commerce, dans les facultés surtout quand tu t'engages dans la vie associative et du fait que j'avais un boulot étudiant.

Alors ce n'est pas infaisable, ça demande de l'organisation.

Un des autres défis, c'était le souci financier, mais pour moi, c'est surmontable en fait.

C'est difficile, mais c'est surmontable, c'est-à-dire que, encore une fois, allez chercher l'information, et se dire qu'il y a plein de bourses qui existent, il y a plein d'aides qui existent.

Il faut juste savoir et c'est là où est le problème. En fait, on ne sait pas si on ne cherche pas : il faut se montrer curieux. Il faut se montrer intelligent, dans les choix qu'on fait. Voilà, je vais chercher là, je vais parler à cette personne, même parler à des gens qui ont fait le parcours avant toi et qui peuvent te donner des tips comme moi. J'ai pu rencontrer des gens qui me disent : « là si tu le fais, ça va être récompensé derrière, fais ce choix là et ce sera bien pour toi plus tard ».

Justement, tu parles de bourse. Est-ce que toi tu as eu droit à des bourses ou pas ?

Oui, jusqu'à que j'arrive en alternance. Donc jusqu'à mon année de master, jusqu'à la fin de ma L3, j'étais boursière et ça aide. Après, il fallait compléter parce qu'il fallait payer le loyer, tout ça, ça a complété mais c'est faisable.

C'était la bourse du Crous ?

Oui, exactement.

Et en école de commerce aussi vous pouvez bénéficier par votre école des bourses d'excellence.

Donc là, il faut pouvoir justifier d'un bon classement, de bons résultats scolaires, mais encore une fois, c'est totalement faisable. Voilà, il faut se donner à cent pour cent dans les études, même assez stade là c'est récompensé.

Merci beaucoup Hajar pour ce témoignage très inspirant.

Merci à vous.

Marie Charlotte, Avocate, originaire du milieu rural

Bonjour Marie Charlotte. Peux-tu te présenter ? Qui es-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Bonjour, je m'appelle Marie-Charlotte Mevel. J'ai 30 ans, je suis avocate dans un cabinet anglo-saxon à Paris, depuis bientôt plus de cinq ans.

Merci Marie Charlotte. Peux-tu nous parler un petit peu de tes études ? Comment ça s'est passé au collège, lycée, puis ensuite les études supérieures ?

J'ai commencé mes études en Bretagne parce que je suis d'origine bretonne. J'habitais dans le Sud Finistère, du côté de Quimper au bord de l'eau. J'y ai fait mon collège, puis mon lycée.

J'ai commencé assez rapidement à travailler au lycée dès la première S, parce que j'ai fait une première et terminale S. Ensuite, j'ai continué en licence de droit à la faculté de Quimper parce que je n'avais pas d'autres choix et c'est par la suite que je suis allée à Paris à partir du master 1 et j'ai enchaîné master 1, master 2, l'école du barreau et l'ESSEC à Paris.

Au niveau de tes études, est-ce que tu étais plutôt bonne élève, moyenne élève ? Est-ce que tu peux nous détailler un petit peu comment ça s'est passé ?

Alors j'étais très bonne élève. J'ai toujours été dans les premières de la classe, si ce n'est la première. Pour moi, c'était hyper important d'avoir toujours d'excellents résultats, de travailler au maximum. Je visais toujours entre 18 et 20, typiquement. Pour moi, avoir 16 de moyenne, c'était clairement un échec.

D'accord très ambitieuse. Est-ce que tu peux nous parler un petit peu de ta carrière, des premières expériences jusqu'à aujourd'hui ?

Oui. Ma carrière a commencé très tôt parce que j'ai commencé à travailler à 17 ans. J'étais déjà un peu plus qu'à Mi-temps, parce que je travaillais le vendredi soir, après lycée, samedi soir et dimanche. Mon premier job uniquement le soir et puis finalement toute la journée assez rapidement, était d'abord serveuse dans un restaurant, puis barmaid dans un autre restaurant, et puis ça a duré cinq ans, de ma première S à la fin de ma licence pour économiser un maximum d'argent pour pouvoir quitter la Bretagne et faire des études un petit peu plus loin que chez mes parents, parce que là où ils habitaient, même aller faire des études à Rennes ou à Brest, c'était complètement illusoire : il aurait fallu que je me paye un appart, que je sois complètement autonome financièrement.

Donc je n'ai pu que faire la fac de Quimper, qui était une très bonne fac, je ne regrette pas du tout ce choix et ce parcours. Ensuite, je suis allée à Paris et là, j'ai arrêté de travailler, mais assez rapidement, j'ai eu des stages dans le cadre de mes études, et puis enfin, je suis devenue avocate une fois le concours du barreau passé et réussi.

Merci. Peux-tu nous dire ce que faisaient ou font tes parents ?

Alors, ma maman était mère au foyer. Ensuite, elle a fait des ménages. Aujourd'hui, elle est claire de notaire.

Donc elle travaille dans une étude notariale et son ex-mari, lui, était chauffeur poids-lourd, mais assez rapidement, ils vont divorcer et donc on n'a plus de nouvelles, en fait.

Est-ce que tu estimes avoir pris l'ascenseur social ?

Oui.

Est-ce que tu peux détailler un petit peu ?

Oui. Alors là, l'ascenseur social, c'est un concept assez générique ; on peut y mettre énormément de choses.

Moi, l'ascenseur social, il a commencé toute jeune en ayant des bonnes notes ; ça m'a permis de me démarquer et de faire partie d'un cercle, alors un cercle scolaire à l'école, c'est bien. Le fait d'avoir des bons résultats, ça m'a permis d'être vue différemment par les professeurs, d'avoir une écoute plus attentive, un regard différent et peut-être un peu plus de soutien. Ensuite c'est passé par le travail, que ce soit pour les études, pour réussir, mais aussi par le travail le week-end, le fait de rencontrer des gens, le fait de discuter, de voir un autre milieu que le milieu modeste (pour ne pas dire pauvre) qui était le mien.

Donc ça m'a permis de m'ouvrir aux autres et de voir que d'autres modèles existaient et, qu'en tout cas, l'avenir était vaste et assez rapidement, en fait, j'ai vraiment pu prendre l'ascenseur social au moment où je suis arrivée à Paris, parce que, en Bretagne, (en tous cas à ma connaissance et à l'époque : ça a peut-être changé), on ne pouvait pas parler d'**ascenseur social**. En tout cas pas, comme moi, je le souhaitais, et ça ne correspondait pas à mes ambitions. Il a vraiment fallu que je parte à Paris. J'y ai rencontré des gens et à la fois à Nanterre, puis à l'Essec, on en parlera peut-être un peu plus, mais effectivement, à Paris, j'ai rencontré des personnes et des associations qui m'ont permis réellement de prendre l'ascenseur social.

Justement, c'était la question d'après : est-ce que tu avais des personnes de ton entourage qui t'ont aidée à prendre l'ascenseur social ? Peut-être des profs, parents, amis ou même des personnes que tu admirais ?

Oui, effectivement, ce sont toutes ces personnes à la fois. C'est d'abord ma maman qui m'a toujours donné envie de réussir, d'être ambitieuse et qui m'a beaucoup poussée quand j'étais jeune. Ensuite, c'était l'école avec effectivement, quand on est bon élève, des profs qui étaient là et à l'écoute. Et également, comme je le disais, les personnes que j'ai rencontrées en travaillant avec justement cette **mixité sociale**, mais surtout en arrivant à Paris avec la fondation Riché, qui est une fondation présente à l'université Paris Nanterre. On doit se présenter, on doit pitcher, je sais plus comment on dit en français… On doit candidater pour faire partie de cette fondation et c'est sur critères sociaux et sur le bulletin de note.

Il faut à la fois avoir une mention pendant tout son cursus du lycée jusqu'à la licence de droit et puis être boursier. Il faut aussi passer un certain nombre d'oraux, on a rencontré les

membres avec qui on est ami, on a un parrain, une marraine, une bourse… A mon époque, tout le monde n'avait pas la Bourse, mais aujourd'hui, la bourse a un petit peu diminué pour que plus de monde puisse l'avoir, et donc l'idée, c'est que les anciens de la fondation qui sont aujourd'hui soit toujours étudiants, soit directeur juridique de société, avocat, juristes, puissent aider les nouveaux arrivants à Nanterre en master I et puissent les coacher, leur donner des conseils sur leur orientation, les aider sur leur CV, leur lettre de motivation et même tout simplement les écouter, leur parler et les soutenir dans cette période, le master I master 2, qui peut être difficile. Notamment comme moi, quand tu viens de province et qu'on arrive un peu avec sa petite valise à Paris, qu'on est un petit peu perdu… C'est très bénéfique et ça fait beaucoup de bien d'avoir ne serait-ce qu'une oreille attentive dans cette université de Paris Nanterre qui est très vaste.

J'ai eu d'abord ce premier coup de pouce de la fondation Riché, qui m'a ensuite menée vers L'ESSEC, puis il y a eu le programme égalité des chances qui est absolument formidable.

Ce programme, en fait, m'a permis de faire une Prépa : c'était le week-end, elle était gratuite et elle permettait de préparer au concours passerelles des grandes écoles, que sont ESSEC, HEC, ECP, AUDENCIA… Tout un tas de grandes écoles qui peuvent être intégrées après la licence.

Et donc j'ai pu avoir cette prépa offerte. On s'est préparé au TAGE MAGE, au TOIC, on a fait des entretiens, des simulations d'entretiens, c'était vraiment extrêmement utile et pareil. On avait vraiment un soutien, une écoute, une équipe dédiée et organisé. Au-delà de la préparation purement scolaire, de cette organisation, ça va bien plus loin parce que l'ESSEC est vraiment très engagée pour l'égalité des chances, et moi, j'ai intégré l'ESSEC. J'avais été reçue par plusieurs grandes écoles, l'ESP, l'EM. Lyon, mais il n'y a que l'ESSEC qui était disponible parce qu'en fait, mes parents ne pouvaient pas se porter caution pour mon prêt étudiant. L'ESSEC, au-delà de cette association, a un système de financement avec une banque (le LCL). On peut avoir un prêt étudiant sans caution, parce que moi, je me suis retrouvée dans la situation où j'étais prise par plusieurs grandes écoles, mais aucune banque ne pouvait me prêter, donc je ne pouvais pas… J'étais reçue, mais je ne pouvais pas financer mon master à l'ESSEC, ou toute autre école. Je ne pouvais tout simplement pas payer ma formation et seule l'ESSEC, grâce à leur partenariat bancaire, m'a permis d'intégrer cette école, donc là ça a été le vrai **ascenseur social**, parce qu'une fois qu'on entre l'ESSEC, forcément, le CV change, les perspectives changent et là, j'ai pu enfin accéder au stage que je souhaitais, et puis ensuite aux premières embauches dans les cabinets d'avocats que je convoitais.

Génial. J'ai juste une question. Est-ce que tu peux me parler de la fondation ? La fondation s'appelle comment ?

Oui, la fondation RICHE. C'est une fondation qui a été créée par monsieur et madame RICHÉ. Leur fils était également étudiant en droit à Nanterre et un jour il a interpellé ses parents qui étaient déjà très impliqués dans tout ce qui était caritatif, notamment avec les enfants de Manille. Ils avaient une association pour les enfants de Manille aux Philippines. Leur fils leur dit : « on a beau être en France, des étudiants ont besoin d'aide ; certains ne mangent pas forcément à leur faim ou en tout cas ont des besoins ». L'idée est partie de là. C'est vraiment pour les étudiants à Nanterre en droit, à partir du master I que ça soit un master en droit des affaires, droit social, droit international.

Donc c'est ouvert à tous les étudiants en Master I à Nanterre, qui ont peu de revenus ou pas de revenus, en tout cas qui sont boursiers et qui ont de très bons résultats scolaires. Il y a aussi, de mémoire, dix étudiants qui sont soignés.

D'accord merci. Est-ce que tu peux aussi peut-être expliquer, pour les jeunes qui nous écoutent, ce qu'est le concours passerelle, le TOIC et le test TAGE MAGE ?

Oui alors ce concours passerelle… Je n'ai pas pu, à l'issue du bac, faire une prépa grande école. Ce n'était pas possible, il fallait que je travaille, que je gagne ma vie, donc je ne pouvais pas être à mi-temps dans la restauration et être en prépa.

Donc j'ai choisi la voie la moins chère qui est la voix de l'université, l'université en droit. L'avantage du droit, c'est que ça permet d'avoir quand même une bonne formation gratuite ou quasi gratuite et de pouvoir quand même faire derrière des métiers, des métiers qui me plaisaient. C'est donc à l'issue de ces trois premières années - ça peut être la fac ou un DUT - en tout cas, il faut une licence, et donc à l'issue de cette licence, on peut faire un concours passerelle. Il permet aux étudiants de rejoindre des parcours de grandes écoles qu'ils n'ont pas pu rejoindre post prépa, qu'ils n'ont pas eu. Il y a principalement deux étapes. Il y a d'abord des écrits, ensuite des oraux. Il y a une phase de dossier et cette phase de dossier est assez lourde parce que, pour pouvoir présenter un dossier au-delà de la lettre de motivation, du C V, de la copie de tous les bulletins scolaires depuis le lycée, il faut également avoir un certain niveau au TOIC ou TOEFL. Ce sont deux examens en anglais parce qu'il faut être parfaitement ou quasi parfaitement bilingue en anglais pour passer ce concours et pour pouvoir être reçu dans les grandes écoles.

Donc ça, ça peut être un challenge, et ensuite le Tage Mage est un concours, sous forme de QCM, mais assez difficile.

Ce sont de mémoire, des épreuves de 20 minutes : il y a de la compréhension de texte, de la logique, des maths…Il y a tout un tas d'épreuves assez complexes et assez pièges où quand on réussit, on a + 4 points, quand on ne réussit pas, on a-2, ou 0 si on ne répond pas. Une fois les vingt minutes passées, qui ne sont clairement pas suffisantes pour remplir toutes les questions, on doit passer à l'épreuve suivante sans pouvoir revenir en arrière.

C'est vraiment une épreuve où il faut être préparé, il faut en faire des dizaines, des centaines…Voilà, on ne peut pas passer le TAGE MAGE, sans être vraiment entraîné très à l'avance, et donc, une fois qu'on a un certain niveau, que ce soit au TAGE MAGE ou TOIC, on a un score. Il faut avoir un score minimum pour pouvoir déposer un dossier auprès des grandes écoles.

Ensuite, en général, il y a un écrit, préparé par la grande école, puis un oral.

D'accord. Et tu dis qu'après l'ESSEC, tu as fait ton master 2 de droit ou tu as fait un double cursus en parallèle ?

Alors en fait, j'avais le choix et finalement, après 5 ans de droit et le CRSPA, je savais que j'avais encore deux ans d'école d'avocat derrière moi. J'ai choisi de faire un master spécialisé, de ne pas reprendre le parcours en école, qui nécessitait encore 2 ans, quasiment 3 ans avec les

stages et les expériences à l'étranger. Ça me rallongeait en fait de trois ans de grandes écoles, puis l'école d'avocat et j'avais vraiment très envie de retrouver le chemin du travail et d'avoir un salaire. Donc je n'ai pas eu l'envie de recommencer, en tout cas de suivre le parcours en école, j'ai préféré le master spécialisé en un an et demi

Quels ont été les défis auxquels tu as dû faire face du fait de ton milieu social d'origine ? Et comment les as-tu surmontés ?

Alors les défis, ils continuent encore aujourd'hui. C'est loin d'être fini parce que notre milieu social, on a beau partir, on en vient quand même et c'est quand même notre base et notre éducation. Les défis principaux, c'est le **manque de réseau** souvent, le fait de ne pas être à l'aise, d'avoir souvent l'impression de ne pas avoir le droit ou de ne pas être légitime dans tout un tas de circonstance et d'occasions.

Donc ça, c'est le défi principal, c'est se dire « moi aussi j'ai le droit, moi aussi j'ai ma chance » et « pourquoi pas moi ? ».

C'est d'abord un défi psychologique. L'autre défi principal, c'est le nerf de la guerre : l'argent, le budget. Moi, je vivais avec moins 50 euros par mois pour manger…Donc ça, ça a été le défi principal, et malheureusement, à un moment donné, il faut faire le choix entre poursuivre des études et ne pas pouvoir avoir de travail à côté : ne pas manger versus avoir un petit boulot à côté, mais potentiellement, ne pas pouvoir avoir l'école ou la réussite tant convoitée. Et c'est d'autant plus frustrant quand on sait qu'on a les possibilités. Donc le vrai challenge, c'était psychologique, financier, et puis finalement, se dire, voilà, je prends sur moi et je travaille, je travaille, je travaille, je travaille encore et un jour, un jour, ça paiera.

Moins de 50 euros par mois c'est vraiment dur. Est-ce que tu as des astuces ? Comment as-tu réussi à gérer avec moins de 50 euros par mois ? Parce que moi je ne sais pas, par exemple…

C'est assez simple, c'est un découvert bancaire, et bien manger…

Ou manger des pates quoi…

Même pas, je mangeais des pommes.

D'accord….

Non, non, mais c'est extrêmement compliqué. Bon, après on a un peu d'aide à droite à gauche, mais clairement il n'était pas question d'aller manger au restaurant, il n'était pas question de s'acheter une cannette de coca dans un distributeur. Vraiment, le moindre centime d'euro était compté.

Comment as-tu expliqué à ton entourage tes choix d'études, de carrière… Est-ce qu'ils ont compris, est-ce que ça a été simple ou pas ?

Ça été à la fois très simple est très compliqué. Mes choix d'études, alors je n'ai pas vraiment fait le choix : ça m'a été imposé parce que, n'ayant pas les moyens, il a fallu que je me tourne

vers une formation gratuite. Qui dit formation gratuite dit, la plupart du temps, la fac. J'ai donc choisi la fac de droit alors que je voulais faire une prépa pour entrer en école de commerce. Ce choix-là a été compris, et puis la fac de droit tout le monde connaît ; là où c'est un peu corsé, c'est quand j'ai commencé à parler de passerelle, de concours, de de TOIC, de TAGE MAGE, de grande école. Tout le monde connait HEC. Typiquement chez moi, on ne connaissait pas L'ESSEC, ni l'ESCP ou l'EM Lyon.

Une fois qu'on avait parlé de l'école nationale de la magistrature, du métier d'avocat, de Polytechnique ou de devenir ingénieur, ça s'arrêtait à peu près là dans le scoop de ce qui existait comme formation.

Donc clairement, en fait, j'ai fait mes choix à un moment donné seule, tout simplement parce qu'autour de moi, personne ne connaissait tout simplement ; ça n'existait pas.

C'est souvent ce qui ressort en fait : le manque de référence et c'est aussi pour ça que ce podcast existe, c'est pour donner des références aux jeunes qui nous écoutent.

Tu as dit que tu étais avocate. Aujourd'hui, tu as une spécialité ?

Oui, je suis avocate en fusion-acquisition.

D'accord, fusion-acquisition, ok. Quels conseils donnerais-tu aujourd'hui à un jeune qui a envie de réussir et de prendre, entre guillemets, l'ascenseur social ?

Le premier conseil que je lui donnerais, c'est de travailler, de continuer à travailler, de persévérer et de ne surtout pas avoir peur d'être seul. Parce que la réussite passe par la solitude, même presque par une petite part d'égoïsme, c'est-à-dire se retrouver seul avec soi-même face à soi-même : « je vais y arriver, je n'écoute pas autour de moi, je sais ce que je veux, je continue, j'avance et je n'ai pas peur de travailler, je n'ai pas peur de continuer, de faire cavalier seul ». Quand on veut réussir, on se retrouve très seul.

On est seul parce qu'on n'a pas envie de sortir et de faire la fête ; on est seul parce qu'on doit réviser ; on est seul parce qu'on est très stressé, et les gens ne comprennent pas forcément.

Donc voilà, il faut travailler, il faut persévérer, c'est super dur, mais surtout il ne faut rien lâcher. Si on a vraiment envie de réussir, si on travaille, qu'on respecte les autres et que l'on a une bonne image, on peut y arriver… Peu importe d'où on vient, on peut réussir.

Merci beaucoup, Marie Charlotte, pour ce témoignage très inspirant et ce très beau parcours.

L'anecdote

Un truc auquel je n'ai jamais pensé en fait, c'est effectivement pour faire un prêt étudiant, il faut une caution et c'est vrai que ça, c'est un fait.

Mais c'était fou. J'ai passé une journée à faire le tour des banques : elles m'ont toutes dit non… C'est vrai que ces anecdotes, j'aurais pu en parler. Mais c'est assez drôle. Le seul moyen d'avoir un prêt, c'est

que vous nous donniez la somme du prêt avec un peu plus pour les frais et que vous nantissiez cette somme sur un compte bancaire. « Mais attendez : si j'avais cette somme à vous donner, je ne vous demanderai pas cette somme ! ». En fait, il me demandait la somme en échange de me prêter la somme. C'est tellement fou !

Conclusion

Tu as pu à travers ces témoignages te rendre compte qu'il existe une multitude de parcours menant à la réussite professionnelle.

Et que certains de nos interviewé ont des avis bien différents les uns des autres sur beaucoup de sujet. Cette diversité de point de vue apporte selon nous une certaine richesse à l'ouvrage.

Et que ce n'est pas simple, c'est souvent une histoire de volonté, de travail et de chance…

Dans le foot, à Clairefontaine, là où on forme les futurs cracks de l'équipe de France, on appelle cela TTC (Travail Talent Chance).[2]

Et quand on est issu d'un milieu, populaire, rural ou autre, il faut du TTC.

L'objectif n'est absolument pas de te culpabiliser si tu n'y arrive pas, mais **de te montrer des modèles de réussite**.

Peut être que dans ce livre tu as appris des choses, découvert des métiers, des parcours d'études…

Mais pour conclure, notre objectif est vraiment de te faire croire en toi. **Croie et essaye. Ne t'autocensure pas !**

Oui la réussite professionnelle ne sera pas forcément au bout du chemin car tu pars avec moins de chances, mais elle peut l'être.

Et si d'avoir lu ces témoignages t'a motivé ou montré qu'une autre voie existe alors nous avons réussi notre pari avec ce livre de témoignages.

[2] Désolé pour cette référence au foot mais l'auteur est fan de foot 😊

Dernière de couverture

Ils sont journalistes, avocats, entrepreneurs, professeurs, étudiants en grandes écoles…

Rien ne les destinait à réussir professionnellement.

Et pourtant ils ont fait mentir les statistiques.

Découvrez dans ce recueil les témoignages inspirants de jeunes ayant réussi !